LA TABLE RONDE

JUILLET 1955

SOMMAIRE

MON VOYAGE DÉPEINT...

SOMMAIRE

AGENDA DE LA TABLE RONDE



« Mon voyage dépeint... »



Printemps grec

Les Mystères.

Un marin proteste avant de téléphoner les ordres du capitaine pour l'accostage par la poupe. « Va-t-on m'écouter quand je parle? » s'écrie le capitaine. Mais le matelot crie le plus fort. Il n'y a pas de querelle. Le destin seul est en cause, et la sérénité retombe aussitôt sur la mer et sur la baie largement ouverte.

C'est Kerkyra. Au milieu de la place, derrière le port, s'exercent des troupes gymniques d'enfants. Les badauds s'attroupent. Parmi les immeubles, la douceur des villes de province.

Les passagers qu'amène le canot à moteur s'installent sur les bancs avec leurs paniers hauts et ronds, des paquets bariolés, des bourriches, des bouteilles à huile, leurs poulets et leurs dindons. Quand le bateau regagne le large, une discrétion infinie règne sur tous les groupes. Puisque nous sommes ici par hasard, nous ne jouons pas aux voyageurs, et nous allons sur un banc au soleil, attendre comme les autres.

Par-delà l'étendue calme de la mer, on voit des îlots et les lointains du continent avec quelque village perdu parmi des oliviers, ou un champ isolé vers des sommets de pierres nues. Une dame vient s'asseoir à côté de nous. Elle est vêtue comme une dame de province, elle a des cheveux presque blancs et un visage fier marqué de rides. Elle dit :

— Vous regardez les lieux.

— Je cherche les noms.

Les mots de la langue grecque sont comme un beau patois retrouvé. Il est rare qu'une phrase n'apporte pas un mot de grec-ancien, presque toujours altéré, parfois merveilleusement intact. Mais il vaut peut-être mieux ne pas parler. Pour la dame c'est une nécessité. Elle dit :

— Je viens de marier ma fille à Kerkyra.

C'est l'amitié grecque, et celle que l'on trouve aussi dans

nos omnibus de province où il faut échanger des considérations sur les familles.

— Nous nous sommes beaucoup pressés, poursuit la dame, et tous les habits ne sont pas en ordre. Je devrai retourner là-bas.

Et puis :

— J'ai une autre fille qui est mariée en Italie. Notre troisième fille reste avec nous à Patras. Elle a quinze ans. Quant à mon fils il est *papas*.

C'est l'homme très jeune à barbe naissante, aux cheveux en chignon et qui dans sa robe noire, au fond d'un fauteuil, lit son bréviaire à l'abri du vent. Il a laissé sa femme à Patras avec leur petit garçon.

Enfin :

— Ce matin, nous avons vu saint Spiridon. Il est dans un cercueil tout brillant d'or et d'argent. Nous l'avons vu. Saint Spiridon fait beaucoup de miracles. L'an dernier il a guéri un enfant qui était paralysé et ne pouvait parler.

Trois jeunes gens viennent s'étendre ensemble au soleil sur une couverture. D'autres se mettent à chanter, puis ils s'arrêtent. Il y a dans ces voix un appel qui toujours s'arrête brusquement. La dame dit :

— La guerre a été dure. Mais après c'était plus terrible encore.

On nous répétera souvent cela : « C'était plus terrible *après*, parce que les hommes se haïssaient. »

Et puis la longue histoire :

— J'ai été chassée trois fois dans ma vie par les guerres. Jadis, en Asie Mineure, ma famille possédait huit cents oliviers.

Elle énumère ses étapes : Athènes, Argos, Patras. Son mari est coiffeur.

— Nous avons soixante-dix oliviers maintenant. Je vous enverrai de l'huile.

Elle nous a d'abord offert les dragées du mariage et elle a partagé une orange entre nous, le *papas* et son mari. C'est la seule provision dont elle se soit munie pour le voyage. Elle a oublié un panier d'oranges à Corfou où sa fille possède un jardin avec vingt orangers.

La mer noire et bleue n'a pas encore son feu d'été.

— Est-ce qu'on voit des dauphins en cette saison?

La dame ne sait pas. Après un long silence :

— Dans l'île de Corfou, il y a un monastère sur la côte qui regarde l'Italie. Un jour la tempête était si forte que les moines ont eu peur et se sont sauvés. Quand ils sont revenus, il y avait dans la cour du monastère un énorme poisson,

rejeté par les vagues. Un monstre. Je l'ai vu. On a gardé son squelette.

Les lettres grecques de l'ancien mot *poisson* forment les initiales de *Jésus-Christ fils du Dieu Sauveur*.

A Kephallonia, où le bateau arrive à la nuit, les voyageurs se croisent avec habileté dans le désordre des valises et des malles. Jeux de clameurs, disputes simulées jusqu'à ce que la barque emmène les arrivants vers le port écrasé par le silence des montagnes.

A Patras, vers minuit, la famille du coiffeur aura disparu.

Le lendemain dans la fraîcheur de l'aube, défile le grand canal encore sombre dont la tranchée énorme domine les mâts. A la sortie, les îlots et des hauteurs profondes se développent vers le ciel. Des flancs rocheux plongent obscurément dans la mer, et sur les crêtes c'est la pure rencontre de la lumière et du roc, l'étincelle de l'Orient.

La pointe du dernier îlot doublée, Athènes apparaît dans un voile de brumes inaccoutumé, qui des usines du Pirée s'étend jusque vers l'Hymette et le Pentélique.

Sur le quai nous trouvons un taxi splendide, qu'il faut pousser pour qu'il démarre. A l'intérieur de toutes ces voitures de place il y a un ou deux crucifix, parfois une icône éclairée d'une ampoule électrique, ou un ange en celluloïd, sans oublier le fer à cheval. Je ne me souviens pas qu'autrefois les chauffeurs accumulaient tant d'objets pieux et impies pour mettre les dieux de leur côté, ce qui ne les dispense pas des gestes propres à écarter le mauvais sort. C'est vrai que les tramways, les voitures à ânes et les passants dénués de soucis sous les mimosas en fleur font un éternel et délicat désordre dans la poussière. Il s'agit de contourner l'âne ou le promeneur, par-delà les voitures à moteur.

Le soleil brûle déjà les éventaires et les échoppes en cette fin de mars.

— Beaucoup de choses ont changé, dit le chauffeur, depuis tant d'années.

Au centre de la ville des bâtisses éclatantes et nouvelles s'élèvent, et les agents de la circulation sur des estrades bleu de ciel, en imposent aux hasards avec leurs casques d'argent à crête.

Les marbres, les pierres et les fleurs.

La première visite est toujours pour l'Acropole. On peut déjeuner sur l'herbe à l'ombre des pins, tout près de l'escalier qui monte aux Propylées, et là-haut, vers l'heure de midi, tout sera désert. La flore des villages environne le boulevard,

orties, mauves, orges, sisymbres qui poussent non loin des foules d'aloès importés. Mais dès qu'on atteint le socle de la citadelle ce sont les salsifis roses et les trèfles rayonnants. Après les Propylées, le simple roc avec des fleurs minuscules et la solitude du ciel au-dessus. On lève les yeux au-delà de cette montée du roc, vers la grande image qu'on voit depuis l'enfance, sur les livres d'histoire. Il est toujours difficile de croire qu'elle soit devenue présente avec ses angles qui ouvrent par miracle les limites de l'espace, de la même façon que les jambes avancées des Cariatides rompent leur vêture.

Du haut des remparts on découvre que l'Attique est complètement envahie par la ville. Ce sont mille villages qui réunissent Athènes et le Pirée, Athènes et Kephissia. Les dernières maisonnettes s'élèvent sur les flancs des petites montagnes du Nord et longent la mer du côté de l'Hymette. Les moutons ont dû émigrer.

Pour sortir de la ville ce sont des rues interminables. Petites églises, cafés aux grandes salles nues peuplées d'hommes seulement, épiceries où l'on vend de tout marquent les conquêtes de la ville, mais demeurent dans leur isolement.

Si l'on va vers le Sounion, on contourne l'Hymette au pied duquel s'étendent des vignes bien cultivées aux ceps nains. Sous un ciel un peu sombre la campagne ressemble à celle du Nord avec les fossés herbeux, les coquelicots, les épis verts des seigles. Mais chaque village de cette Mesogée détone sur la verdure, par ses maisonnettes blanches, roses ou jaunâtres pareilles à celles de la ville. Une foule s'y promène le dimanche et va sans but d'un bout de la rue à l'autre, les hommes ensemble, les filles ensemble.

Plus loin les montagnes s'implantent dans les moindres parcelles de la terre favorable aux vignes et aux oliviers et leurs solitudes commencent au niveau de la plaine. Ce sont des montagnes où il n'y a jamais de prairies, mais par une exception invraisemblable quelque bouquet de pins. Rien que des fleurs qui disparaîtront aux premières chaleurs. A travers la montagne on peut trouver des abîmes. C'est avec le ciel, le principal ornement des lieux. Le vide considérable de leurs gorges est un berceau de légendes. Il y avait une fois un village où personne ne mourait, mais de temps à autre une voix appelait. Celui qui avait entendu son nom partait dans la montagne et on ne le revoyait jamais. La mort, ou bien la plus pure joie d'amour :

Quelle est donc celle-ci
Toute vêtue de blanc
qui descend de la montagne?

Au printemps, les rocs abritent donc la plus vive floraison parmi les hauts euphorbes, et des buissons épineux qui sont aussi des euphorbes. Chaque pas révèle une nouvelle fleur dans les creux. C'est l'époque des anémones d'un rouge éclatant, que les enfants proposent en bouquets à tous ceux qui passent. Les iris-nains, et les arums ont déjà disparu. Les asphodèles sont presque défleuris. Orchidées, celles à la fleur comme un frelon, cistes pourpres, hélianthèmes et fleurs violettes des statices envahissent les pierrailles jusqu'à la mer.

Au cap Sounion, jadis abandonné, s'élèvent les bâtisses d'une halte pour les touristes, et avant d'y parvenir, après le Laurion, c'étaient des maisonnettes de plaisance. Ébauche d'une Côte d'Azur. Mais la mer avec ses golfes larges et sauvages, où les bateaux se perdent sous les falaises, garde l'étrangeté du pays. Nous avons tort peut-être de voir dans ces colonnes sur le cap, un air de grâce qui semble nous appartenir depuis que nous en avons fait des commentaires. Mais cela a toujours été *l'autre* civilisation, où s'allient le silence, la sereine courtoisie et l'appel du cœur et d'une nature brûlante, la civilisation même où vécurent aussi les disciples du Christ dont nous avons adouci la mémoire et oublié l'adoration qui conjurait le néant des montagnes et vivait dans l'étincellement des mers perdues. Quelque invisible combat se poursuit toujours entre l'espoir et le désespoir.

Les hommes et la terre.

Naguère jusque dans les villages lointains de la montagne, on discutait politique avec un humour et une subtilité farouches. Le premier venu était un agréable confident. Aujourd'hui s'accuse ce mutisme d'Orient d'où remontent de soudaines passions ou tristesses.

Une réserve prévenante et charmante. Sur les billets des cars pour la province on inscrit le nom des passagers. « M. Protopappas, voici votre place. M. Lambropoulos, asseyez-vous ici. M. Durand, nous sommes au regret de vous avoir donné d'aussi mauvaises places. » Les mauvaises places sont excellentes. Elles ont le seul inconvénient d'être à l'arrière, et lorsque le car se met à planer et à virer sur la route en corniche au-dessus de la mer, au-dessus des mers nombreuses qui font la mer Égée, on peut perdre l'idée de l'orièntation. Au départ un *papas* assis près du chauffeur a béni le voyage par de nombreux et abrupts signes de croix. En cours de route l'employé s'empressera auprès des malades, consolera les enfants, ouvrira les fenêtres.

— Si ce jeune homme a des vertiges, pourquoi ne prend-il pas le train? clame une commère.

— Vous n'avez pas raison, madame, répond une autre.

L'employé déniche un pliant et place le malade vers l'avant. A midi, comme on le fera le soir, on s'arrête devant un restaurant, où en un quart d'heure on peut faire un repas et manger des oranges cueillies le matin. Ne vous inquiétez de rien. Quand le car reprendra la route vous en serez avertis avec complaisance.

Dans la plaine, après Corinthe, des paysans pauvres viennent encombrer le car. On leur offre des pliants. Pour le dernier on trouve une malle, et cependant ils n'ont tous qu'une demi-heure ou une heure de route à faire, mais ils trouveront plus de plaisir ainsi à discuter sur l'auto qui tomba dans un ravin, ou sur ce qu'ils ont semé. On voit en ces lieux des petites fermes qui veillent dans la montagne sous les territoires sans fin des hauteurs.

A Nauplie le restaurant est vide. Une vieille femme sort de la cuisine :

— Assieds-toi mon fils. Ils vont venir.

Ils viennent et nous conduisent dans la grande cuisine d'une netteté antique, et soulèvent le couvercle des casseroles. « Vraiment que préférez-vous? »

Le fils de la maison nous accompagnera dans les rues de Nauplie, pour nous montrer le chemin. C'est une petite ville où il est impossible de se perdre. Elle est limitée par le roc du fort Palamède, et par l'eau calme du grand port sans bateaux, et les maisons s'ordonnent autour de ruelles régulières d'où jaillissent des arbustes. Mais l'aubergiste a voulu tenir compagnie à l'hôte, lui indiquer le bureau de tabac, la place aux taxis. Une pluie soudaine : « C'est un bienfait pour les oliviers et les orangers. » Certains bras de torrents sont à sec en effet dans la plaine riche entourée du rideau de montagnes.

Sur la route le chauffeur fait monter auprès de lui un très vieux *papas* qui descend un peu plus loin et part à travers champs sans avoir prononcé un mot. « Il va à son jardin », dit le chauffeur. Le jardin c'est un bois d'oliviers, plus vieux encore que le *papas*. Il semble que le prêtre soit venu du fond du temps et s'en retourne dans le temps qui est aussi le grand désert du pays.

Au bord des gouffres de Mycènes on rencontre l'Europe vêtue de trench-coat. Les pierres et les seuils énormes de Tirynthe ont plus de familiarité et rappellent les châteaux géants au-delà des âges, mais les lointains vrais du temps sont ici dans les gestes de chacun, dans l'amour d'un sol qu'habitent

les cigales et la neige, que traversent les tziganes avec leurs ânes et leurs ballots rayés de couleurs, et qu'animent enfin les petites cloches, frappées à maintes reprises pour les salutations à la Vierge, avant la fête de Pâques.

Dans le car du retour, on retrouvera le long des virages les étendues de mer, parcourues à perte de vue par les reflets de la lune claire.

Au long des jours on se demande quelles paroles vont venir, sans qu'on pose la moindre question. Et quelqu'un vous raconte ceci :

« Il y avait dans Athènes un homme qui pendant la guerre a toujours marché les yeux baissés le long des rues, pour ne pas voir l'Acropole où l'on avait hissé le drapeau allemand. Il est mort sans avoir revu l'Acropole. »

Ou encore :

« Les hommes mouraient dans les rues. Les enfants couchaient à six dans un lit d'hôpital et savaient qu'ils allaient mourir. »

D'autres choses terribles sont tues, celles des haines après la guerre. Et tout a replongé dans un calme profond qui masque encore la misère des îles et celle des tremblements de terre. C'est cette distance du temps que les hommes du pays laissent à chaque instant entre eux et nous — attachés qu'ils sont aux secrets de leur monde. Un vieux marchand demande : « Y aura-t-il encore la guerre? » Et c'est la réponse inévitable : « Le Dieu sait. » On regarde les pierres éclairées. La vie d'Athènes fourmille. Les pauvres se cachent. La jeunesse?

Cette fois nous devons poser des questions qui ne concernent pas le monde. Que peut-on penser ici de la poésie? Des livres assez nombreux de poèmes sont édités et la vente reste à peu près nulle. Le plus grand public (le public littéraire) comprendrait environ deux mille personnes sur le million d'habitants d'Athènes et du Pirée. Il faut donc une vraie et joyeuse force de vie pour perpétuer cette poésie. Les jeunes gens, les jeunes filles ont leurs opinions à ce propos, de façon beaucoup plus grave qu'en France. L'une dit :

« C'est au poète d'exprimer ce que personne n'a jamais pu dire. »

Et l'autre :

« Pendant un mois j'ai écrit des vers où il était question des choses de l'univers. Et puis plus jamais je n'ai eu le désir d'écrire encore. »

Rien que la conscience naïve et obstinée de l'insaisissable.

Si des milliers de jeunes gens et d'enfants apprennent le français, alors que l'anglais devient la langue des affaires et

des sergents de ville, il semble que cela corresponde comme la poésie à cet appel qui s'élève des chansons populaires, du silence et de la nostalgie du pays. Le désir (après ou à travers les malheurs) de s'ouvrir à une confiance. C'est un des peuples les plus confiants du monde, et qui n'admet ni l'orgueil ni l'intransigeance hautaine. Une dernière fois nous regarderons les lumières, les fleurs du printemps qui jaillissent sur les collines d'Athènes. On a l'impression que le sol refuse d'être rationnellement exploité. Trop dur, trop bouleversé, trop ami de l'inconnu, et trop beau.

Ce n'est pas sans regret que l'on quitte la terre grecque. Il semble que ce soit le regret de ce qui n'appartiendra jamais à personne : ces marbres de la forteresse, que nous comprenons mal, la mer qui pénètre la terre par ses cent golfes, la montagne magnifique et délaissée, ce torrent large comme un glacier et dont le lit desséché se déverse du fond des gorges. Le bateau qui s'éloigne suit les côtes entre Corinthe et Patras. Le long de la mer s'étend une belle plaine presque invisible dominée par des abîmes d'un bleu noir. Et demain (après les îles) il n'y aura plus que le sillage et une seule mouette demeurée à la traîne.

ANDRÉ DHÔTEL.

Aspects de la Yougoslavie (1)

DALMATIE, RAB

L'ÎLE de Rab, but de notre excursion, s'étendait devant nous, avec ses montagnes aussi dénudées que Krk (2), et son rivage vert comme le printemps même. Nous en étions encore éloignés d'un demi mille à peu près, et déjà les senteurs de myrte, de romarin, de thym nous parvenaient aussi fortes et douces que l'éclat du soleil. C'est à travers ce nuage adorable et invisible que nous voguâmes jusqu'au port de Rab pour nous trouver dans une des plus belles villes du monde. Elle est toute petite. L'œil l'embrasse d'un seul coup, comme si c'était un seul monument ; et cette vue procure un plaisir unique. Imaginez un lieu où l'on entende sans cesse une phrase musicale, différente chaque fois que l'on se déplace de quelques pas, et toujours exquise. A Rab, la ville occupe un promontoire au-dessus du port. Elle est bâtie en une pierre qui parfois semble d'argent, parfois, au clair de lune, de rose et d'or, et dans l'ombre, bleu et lilas, mais dont l'éclat est toujours estompé par sa blancheur sous jacente. Elle est dominée par quatre campaniles posés à intervalles réguliers le long de l'arête du promontoire. De quelque lieu qu'on les contemple, des campaniles semblent en parfaite harmonie, l'un avec l'autre, et avec la ville. Nous nous assîmes sur la rive, sous un pin ; la ville s'étendait devant nous... : grisaille horizontale, oblongue d'où surgissaient verticalement quatre formes oblongues plus petites.

Cette île, à portée de vue de la patrie barbare des Frankopans est située dans une mer profanée par les atrocités des Turcs et des Ustocks. Bien que Rab ne soit pas plus grande que beaucoup de villages, c'est un foyer de culture, une fantaisie créée par l'homme. Il y a, proche du port, une noble place où les balcons sont soutenus par des gradins en forme de têtes de lions posées l'une au-dessus de l'autre. Les façades sont aristocratiques par leurs proportions mêmes, assez vastes pour être imposantes, mais cependant pas de manière à offenser les propriétés voisines. De cette place, des rues grimpent jusqu'au sommet de la ville, ou jalonnent sa base. Et la somptuosité des portes, fenêtres, colonnes transforme chaque

(1) De *Black Lamb and Grey Falcon*, l'œuvre maîtresse de Rebecca WEST, nous avons choisi quelques pages descriptives, extraites de différents chapitres. Dans cette œuvre monumentale, chacun des pays qui composent la Yougoslavie (Croatie, Dalmatie, Herzégovine, Bosnie, Serbie, Macédoine, Monténénégro) est, des points de vue historique, racial, social, politique, l'objet d'une étude spéciale. L'ouvrage fut écrit en 1937 et publié en 1941 à Londres.

(2) Krk, autre île de la côte dalmate.

rue en une allée de quelque somptueuse propriété privée. Chacun de ces portails commence à sentir peser le poids de cinq siècles. De l'un, les colonnes s'écartent, d'un autre, une pierre est tombée, laissant une brèche dans laquelle apparaît la tête rouge d'une fleur. Mais cette décrépitude est sans souillures et ressemble à ce qu'un grand empereur pourrait tolérer dans les parties les plus modestes de son palais.

La cathédrale de Rab répand la même atmosphère de magnificence privée. Il y a sur la crête une petite place avec des bastions et des falaises qui descendent à pic jusqu'au rivage ; entre les grandes feuilles martiales des aloès et les épées de leurs feuillages, le regard tombe sur la mer et les îles dont elle est parsemée. Sur cette place se dresse la cathédrale, bâtie de marbre alternativement rose ou blanc, ornée d'arches d'une courbe exquise... Elle n'est pas plus grande que bien des chapelles privées... Elle est d'esprit vénitien, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait été construite par des mains vénitiennes. Son architecture rappelle celles de Carpaccio et de Bellini, délicate ossature d'un monde à la fois pieux et enjoué, sensuel et simple. Six marches conduisent au chœur où des stalles d'une pompe héraldique indiquent que ceux qui s'y assoient sont les serviteurs d'un grand Seigneur ; une autre volée de six marches monte à l'autel, magnifié par un haut baldaquin.

Ce chœur fait partie d'une église plus ancienne bâtie voici mille ans à l'époque de l'indépendance slave. Il est de la plus grande élégance. Ses six colonnes sont en beau marbre de Cipolino, son dais est sculpté dans un gros bloc de pierre, mais la délicatesse du dessin et de l'exécution lui donne la légèreté d'une flamme de bougie. Autour de ses six arches courent des guirlandes plus finement sculptées que les emblèmes des portails des maisons patriciennes de la ville. Et c'est bien ainsi, car le palais dans lequel nous sommes n'est-il pas celui d'un patricien plus grand que tous les autres? Le toit pyramidal du baldaquin est peint d'un rouge tendre ; plus haut, la voûte d'un bleu tendre, couleurs semblables à celles qui plus tard allaient donner leurs grâces aux splendeurs de Venise dans les peintures de Paolo Véronèse.

Nous sortîmes, clignant des yeux sous le soleil. Un groupe de femmes nous sourit et nous salua en italien, bien qu'elles ne fussent bien évidemment pas Italiennes. Elles étaient totalement dépourvues de cette aisance latine. Avec leurs pommettes plates, elles avaient cet air net, sincère, obstiné, caractéristique du Slave. Et leurs corps étaient sans souplesse... C'était ce peuple et ce peuple seul qui avait fait Rab. Au-dessus du portail de la cathédrale, les bâtisseurs avaient posé une Pietà qui tenait son fils mort dans ses bras ; et cette madone, c'était une de ces femmes.

Herzégovine, Mostar.

Notre route longeait une corniche entre des montagnes dénudées, et l'une de ces étranges vallées, transformées l'hiver en vastes lacs et l'été en terre sèche.

Un peu plus tard, nous traversâmes des paysages frustes, d'as-

pect écossais. Les gens marchaient sans courber l'échine sous une pluie torrentielle. Ils portaient des manteaux de pluie en molleton noir, ou en herbes d'un tissage serré comme une espèce de chaume ; certains avaient de grands capuchons de toile blanche empesée qui descendaient jusqu'à la taille, faisant une petite alcove pour leur tête et une plus large pour leurs épaules. Ces derniers avaient l'air d'inquisiteurs en grande tenue pour une affaire sérieuse ; mais nul d'entre eux ne semblait austère. Les femmes, rieuses à souhait, couraient, comme s'il s'était agi d'un jeu, pour éviter la boue que leur envoyaient nos roues.

Les cimetières mahométans commençaient à nous enseigner leur leçon d'indifférence aux morts. Les troncs de pierre (coiffés d'un turban sculpté si le corps dont ils évoquaient le souvenir était un homme, sans ornement s'il s'agissait d'une femme) étaient éparpillés parmi l'herbe et les iris sauvages écrasés par la pluie. Sous une arche romaine brisée, un vieux berger accroupi abritait son turban qui, par sa couleur jaune, révélait qu'il avait fait le pèlerinage de La Mecque.

La pluie s'apaisait. Nous suivions une vaste et haute vallée et contemplions, au-delà de pâturages et d'une large rivière, l'élégance d'une petite ville musulmane avec ses adorables minarets. Elle était délicieusement conçue, avec ses tours, affinées par l'influence des minarets, ses maisons aux toits rouges, disséminées parmi le feuillage des jardins clos de murs. Il y a des milliers de villes musulmanes comme celle-là, et nous ne nous arrêtâmes pas pour la visiter. Bientôt nous fûmes à Mostar, *Stari Most,* le vieux pont. Nous contemplâmes ce pont dont la construction est faussement attribuée à l'empereur Trajan ; c'est une œuvre turque du moyen âge. C'est l'un des plus beaux ponts du monde. Une arche légère relie deux piles rondes ; son parapet se courbe au centre en un angle obtus. Sur la rivière gris vert piquent des centaines d'hirondelles ; et sur les rives, mosquées et maisons blanches se dressent dans des clairières entourées d'arbres et de buissons. La rivière aurait pu couler à travers des collines désertes et non à travers une ville de vingt mille habitants : on n'y voyait ni vieilles boîtes de conserves, ni vieux papiers. C'était sans doute l'amour du musulman pour la nature, et en particulier pour l'eau courante, qui retenait le peuple de profaner cette scène...

C'est là à Mostar que commença véritablement la partie aventureuse de notre voyage... Le peuple que nous regardions était formé d'adeptes fervents de différentes croyances. Certains étaient musulmans, catholiques, orthodoxes. Le mariage, la naissance, la mort étaient célébrés par d'innombrables rites déterminés par ces croyances et d'autres venues avant elles. Mais dans tous leurs autres actes, ces hommes étaient hautement individualistes. Cette attitude se reflétait sur leur visage où se devinaient des pensées toujours secrètes de scepticisme, de satire, de lyrisme...

Cette indépendance se manifestait aussi dans leurs costumes. En aucun pays, il n'existe de lieu où des individus sensés osent s'habiller entièrement selon leur caprice. Les musulmans sont scrupuleusement fidèles à leurs voiles et fez parce qu'ils les font en une

certaine mesure participer à l'antique grandeur de l'empire ottoman. Mais en Herzégovine, le plus petit village, ville, faubourg ou rue, peut se permettre de suivre sa propre fantaisie en matière de costume. Les hommes offrent moins de diversité que les femmes car, dans le costume classique de ces régions, l'homme a trouvé un habit idéal : la jaquette raide, galonnée, leur confère un air de cérémonie, d'autorité. Mais les femmes nous offrent une variété infinie. Certaines étaient vêtues de corsages ajustés, de jaquettes, de pantalons bouffants. Chaque pièce de leur costume était d'un dessin différent, mais toutes en cette espèce de tissu imprimé dont nous nous servons pour nos rideaux à la campagne.

Bien que celles-ci portassent des pantalons musulmans, c'étaient des chrétiennes, leurs visages étaient sans voiles, elles couvraient leurs têtes d'un châle, que nous appelons de l'Inde, négligemment posé. Les musulmanes passaient muselées de noir, vêtues de leurs peignoirs de coton, généralement rayés de couleurs ternes, gris, bleu ardoise, rouge sans substance. Mais il faut mettre à part le costume que l'on voit à Mostar, et en nul autre lieu, à moins que le voyage ne vous emmène jusqu'au Turkestan, m'a-t-on dit.

Cet accoutrement est à la fois intrigant et sottement conçu. Le grand avantage du costume musulman dans sa forme yougoslave, c'est qu'il est commode par temps chaud, ce qui en cette région est un point important. Car même à Mostar, l'été est une souffrance. La grande robe de coton maintient cheveux et vêtements propres, le voile protège le visage de la poussière, des insectes ; des brûlures du soleil. Il n'existe cependant point de justification au costume mostar traditionnel qui consiste en un pardessus d'homme de tissu bleu ou noir, et infiniment trop large pour la femme qui va le porter. Il est pourvu d'un col militaire raide, très haut, qui a jusqu'à vingt ou vingt-cinq centimètres, brodé (non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur) de fils d'or. Il n'est jamais utilisé comme manteau... la femme le glisse sur elle, en amène les épaules sur sa tête, de manière que le col raide tombe en avant comme une visière ; elle peut ainsi cacher son visage en ramenant les bords l'un vers l'autre, et n'a donc pas besoin de porter le voile. Quant aux manches, elles tombent négligemment de chaque côté, ou sont cousues ensemble dans le dos. Mais les pans restent inutilisables ; ils traînent tout simplement sur le sol.

Nous avons demandé aux personnes de l'hôtel, à différents commerçants de Mostar, à nombre de musulmans d'autres lieux s'il existait une légende locale susceptible d'expliquer cet extraordinaire accoutrement ; car il semble commérorer une circonstance où une femme eut à se déguiser en homme pour accomplir une action d'éclat. Mais s'il y eut une légende, elle est aujourd'hui oubliée.

REBECCA WEST.

(Traduit de l'anglais par Annie Brierre.)

Portrait de Stamboul (1)

*S*TAMBOUL (2) *a aussi porté dans la suite des temps les noms de Byzance et de Constantinople : vingt-cinq siècles d'histoire vous accueillent en ce lieu où les beautés naturelles et les réalisations humaines rivalisent de splendeur. Byzance, c'est le site : les sept collines, la Corne d'Or embrasée au coucher du soleil, le Bosphore « où coule un dieu ». Constantinople, c'est l'évocation de la grandeur byzantine, l'Empire romain d'Orient, Sainte-Sophie, les Iles des Princes. Stamboul, c'est la magnificence ottomane mêlée aux mystères des sérails, les mosquées de Soliman le Magnifique et de Sultan Ahmet, les Eaux-Douces d'Europe et d'Asie; c'est aussi, à côté d'un cadre cher à Pierre Loti, une ville moderne, active et, bien que déchue de son rôle de capitale politique, toujours à l'avant-garde de la culture et de l'esprit.*

Pointe extrême du continent européen, Stamboul est en même temps par ses faubourgs d'Uskudar (Scutari d'Asie) et de Kadikeuy (l'antique Chalcédoine), l'avancée de l'Asie vers l'Europe. Cette dualité géographique se retrouve dans l'histoire et dans les monuments de la ville, dans les sentiments de sa population; civilisation occidentale et chrétienne, civilisation orientale et musulmane viennent ici se mesurer, se confronter comme elles ne le font nulle part ailleurs : la mosquée de Sultan Ahmet dresse ses six minarets à deux pas de la coupole imposante de Sainte-Sophie; la Suleymaniyé voisine avec l'aqueduc de Valens; la petite église de Kahriyé invite à comparer ses mosaïques aux faïences de la mosquée de Roustem Pacha; les murailles ont tour à tour été construites, démolies, restaurées par les Grecs et par les Ottomans; citernes byzantines et fontaines turques sont deux aspects d'un même problème; dans les eaux calmes de la Corne d'Or, au pied du sanctuaire musulman

(1) Ce texte de Robert Mantran est extrait d'une préface écrite pour l'*Album des Guides Bleus*, Turquie qui va paraître aux éditions Hachette avec des photographies de Émile Daher et Emmanuel Boudot Lamotte.

(2) Petite précision onomastique : depuis 1926, le nom de Constantinople est officiellement remplacé par celui d'Istanbul, dont la transcription française est Stamboul. Autrefois ce nom de Stamboul était uniquement réservé à la partie de la ville située sur la rive droite (sud) de la Corne d'Or, peuplée en grande majorité de Musulmans, tandis que les quartiers de la rive gauche (nord) s'appelaient Galata et Péra et servaient de résidence aux Européens. Aujourd'hui Galata est toujours Galata, mais Péra s'appelle Beyoglu (Beyoghlou) et les Turcs y demeurent en nombre de plus en plus élevé.

d'Eyoub, il n'est pas rare de retrouver des statues grecques ou romaines, et bien des rues de l'actuelle Stamboul ne font que suivre l'ancien tracé des voies de Byzance.

Cette juxtaposition des œuvres, qui confère à la ville son caractère éminent de centre historique et artistique, nous en retrouvons l'équivalent dans l'élément humain. Depuis que Byzance, par la grâce de Constantin le Grand, se transforma en capitale de l'Empire romain, elle n'a cessé d'attirer vers elle les populations d'Europe orientale aussi bien que d'Asie antérieure. Aujourd'hui encore, Stamboul conserve son attrait sur les « provinciaux »; elle est la première ville du pays, la cité de la richesse et du plaisir, la capitale incontestée des arts et des lettres. Le million d'hommes qui se groupent dans la ville et ses faubourgs est un mélange comparable à celui que l'on rencontre dans les ports méditerranéens, mais comportant toutefois des particularités notables. Autour de l'élément turc, qui est de loin le premier, on retrouve ce menu peuple actif, travailleur, rusé, d'une habileté extraordinaire dans tous les genres d' « affaires », et qui est constitué par les Grecs, les Arméniens et les Juifs; il faut ajouter les Européens, relativement peu nombreux, et surtout cette masse hybride que l'on dénomme les « Levantins » ou les « Pérotes », descendants de vieilles familles vénitiennes, génoises, marseillaises et autres qui, installés depuis des générations dans le pays, en ont acquis une partie des mœurs, des langues, des façons de penser.

Le mélange n'est pas moins grand dans le domaine religieux : je doute qu'il existe au monde une ville où soient pratiqués autant de cultes ou de rites : musulmans sunnites et chiites, catholiques romains, uniates, melkites, arméniens ou jacobites, grecs orthodoxes, arméniens orthodoxes, protestants de diverses obédiences, juifs séphardites, juifs ashkénazis, et j'en passe, toutes ces chapelles ont ici leurs dévots d'autant plus passionnés qu'ils sont moins nombreux. A côté de la masse des musulmans, les non-musulmans constituent les « minoritaires », une minorité particulièrement douée et agissante, toujours à l'affût des possibilités de tourner à son avantage les lois et les interdictions édictées par le pouvoir. La cohabitation, au cours des temps, n'a pas été sans heurts, les uns et les autres se méprisant souverainement, mais une façade de bonne intelligence a prévalu cependant le plus souvent.

On pourrait croire, d'après ces remarques, que Stamboul donne l'impression d'un monde hétéroclite. En dépit de ces éléments divers, la ville conserve une certaine unité, due d'abord aux caractères communs de ses monuments : art byzantin et art ottoman sont fort rapprochés l'un de l'autre par l'architecture, sans pour cela que le second soit la copie servile du premier; d'autre part, la civilisation moderne n'a pas fait de distinction et s'est appliquée aussi bien aux Turcs qu'aux Grecs, aux Arméniens ou aux Juifs; enfin le site même de la ville, l'atmosphère où la fumée et la poussière jouent un rôle prépondérant, l'étagement répété des collines et des monuments, tout cela fait que Stamboul est un bloc , un tout dans lequel les différences de tons n'apparaissent à l'observateur qu'au bout d'un certain temps.

Les touristes de passage n'emportent, je l'ai constaté plus d'une

fois, qu'une vision incomplète et déformée de cette ville que seul un séjour prolongé permet de comprendre.

Pourtant il leur suffirait de peu de chose pour changer d'avis. D'abord, au lieu d'être précipités dans le tohu-bohu de la ville et d'ingurgiter monument sur monument, il faudrait qu'ils se rendent sur une de ces hauteurs qui s'offrent dans la banlieue immédiate, à Matchka, au Tchamlidja, ou même dans un de ces petits cafés de Djihanghir, d'où la vue est peut-être la plus belle de tout Ştamboul, et que, de là, ils contemplent la ville : en même temps qu'ils comprendraient la valeur et l'importance du site, ils auraient une vision globale de cette cité unique. Car c'est vraiment une cité unique. Il faut l'avoir vue, des hauteurs de Tchamlidja, par exemple, un matin de septembre ou mieux, au coucher du soleil; on saisit alors le sens de certains mots : celui de Corne d'Or entre autres, et l'on peut parler de merveille. Il y a bien des lieux encore que le touriste se devrait de goûter : l'atmosphère toute de sérénité que l'on respire dans l'enceinte de Saint-Jean de Stoudion, fameux monastère d'autrefois dont il ne reste que quelques ruines brûlées et un petit jardin de curé, mais qui est à mon sens l'endroit le plus émouvant de Stamboul; le pittoresque sans apprêt du quartier qui entoure la mosquée de Sokollou Mehmed Pacha, l'une des plus belles et des plus typiques de la ville, et que l'on ne va jamais voir : vieilles maisons de bois semblant près de crouler, rues au pavage antédiluvien, coins de cimetière envahis de verdure : là est le vieux Stamboul que nous ont décrit les anciens voyageurs, mais qui disparaît sous les coups de deux adversaires, l'incendie et l'urbanisme. Il y a aussi la cour du musée des Antiquités Islamiques, médressé toute simple, qui par sa simplicité même est l'un des édifices les plus harmonieux et les plus raffinés que je connaisse en Turquie. Et puis, au-delà des murailles, cette mosquée à peu près inconnue qui s'appelle Takiyédji Ibrahim Agha, petite construction en bois à l'aspect minable qui recèle des faïences d'une qualité unique et un fragment de plafond en bois peint qui, à lui seul, vaudrait le déplacement. N'oublions pas Eyoub, son sanctuaire vénéré de tous les Musulmans, son cimetière, ses arbres, ses pigeons, ses cigognes, cadre chanté par Pierre Loti; Saint-Sauveur in Chora (Kahriyé Djami) et la magnificence de ses mosaïques; la mosquée de Piyalé Pacha, perdue au fond du faubourg populaire de Kassim Pacha, entourée d'un paysage qui fait déjà penser à l'Anatolie.

Tout cela, c'est le vieux Stamboul qui, tous les jours, disparaît un peu plus; autrefois les incendies, aujourd'hui les plans des urbanistes et la pioche des démolisseurs transforment la ville en une cité moderne. L'influence de l'Occident l'emporte. Faut-il le déplorer ? Certes non, car la modernisation de la ville ne touche pas à ce qui fait sa beauté unique : son site et ses monuments, et contribue même à les mettre davantage en valeur. Pour longtemps encore, à l'image de la ville des souverains byzantins et des sultans ottomans, Istanbul demeurera la « Magnifique ».

ROBERT MANTRAN.

Les parages de la Campanie

Et in Campania felix...

ITALIE, si l'on en croit le Trésor de la poésie latine, est une contrée méridionale de l'Europe ou le nom d'une femme. Ce n'est pas assez dire, cependant beaucoup et fort convenable à cette vue.

Au Forum romain, dans le voisinage de la mystérieuse pierre noire qui remonte au temps des rois, une stèle porte une inscription dont l'écriture alternée de gauche à droite et de droite à gauche, imite le va-et-vient de la charrue. C'est le plus ancien monument de la langue latine. Il demeure indéchiffré. Toutefois il emprunte l'alphabet chalcidien en usage à Cumes, la plus septentrionale des colonies fondées par les Grecs sur le rivage de l'Italie.

Italiam! Les marins d'Énée — ils vont écrire la Ville dont le nom dans un miroir se lit *Amor* — débarquent sur les plages où plus tard s'arrêteront saint Augustin et sainte Monique : « À l'approche du jour où elle devait quitter cette vie, dit-il, au port d'Ostie, appuyés à la fenêtre, nous conversâmes avec une ineffable douceur. »

Au-delà du cap Circé, terme des navigations d'Ulysse, commence la mer noire d'Homère, Méditerranée de la Fable, et le décor de cette histoire. « Je voulus voir Naples, c'est le tombeau de Virgile », déclare Lamartine. Des sépultures moins fabuleuses attestent la vie sur ces hauts lieux lorsque la Méditerranée était une prairie. Quelque mille ans avant « le temps marqué par la Sybille », des colons grecs s'établirent à Capri ; d'Ischia ils abordèrent à Cumes, d'où ils parvinrent à Parthénope. On s'est toujours plu à faire vivre les filles d'Achéloos et de Calliope dans les parages de Capri, d'où se répandit le culte des sirènes. Chaque âge a sa façon d'entendre les sirènes.

On devrait toujours voyager vers le Sud. Il est attristant d'aller en France d'Italie, tandis qu'il y a quelque chose d'enivrant en Italie même, à passer de Rome à Naples.

L'entrée en scène a lieu au théâtre de Taormine quand on aborde l'Italie au nœud de la Grande Grèce et du royaume de Naples. Il serait logique de se placer au point culminant de la péninsule pour descendre du Gran Sasso par la voie Latine au mont Cassin, et nous le fîmes au 15 août du plus bel été. On débarque à Brindisi où mourut Virgile au retour d'Athènes. On imagine un atterrissage mystique dans les pas de l'Archange sur le mont Gargano.

Tous les chemins sont bons qui mènent en Campanie. Mais c'est à partir de Rome que le voyage a pris pour nous son sens familier.

Quo vadis? En suivant la voie Appienne, passé « la demeure de feu Mlle Circé » comme dit le président de Brosses, à la sortie du défilé d'Itri, patrie de Fra Diavolo, lorsqu'on découvre Gaète qui fait mémoire de Caieta, nourrice d'Énée, et la baie d'un azur plus solide sous un ciel plus profond, on est en Campanie. Le même mot latin désigne cette province de l'Italie, *Campania*, et une province de la Gaule, aujourd'hui la Champagne, conjoint au tuf crayeux qui donne un vin blanc délicieux. Les Anciens l'ont nommée heureuse parce qu'elle possédait le blé, l'olivier, la vigne et la rose. Et Chateaubriand rapporte qu'ils faisaient infuser des roses dans le falerne. Le grec *rodon* aurait la même racine que raisin : qui a du suc. La rose brillait dans les pompes sacrées et les fêtes. Elle était des fleurs qui servaient à orner les tombeaux. C'est là que fut conçue l'âme immortelle sous l'aspect de l'Orante parmi les fleurs. Les figures de Psyché, d'Orphée hantent ces paysages à demi divins et qui parlent aux yeux de l'âme. C'est là que la Grèce aurait fait à Rome cadeau de la beauté.

La Louve du Capitole fut vraisemblablement fondue à Cumes où se rencontrent les Étrusques et les Grecs de l'Histoire. Environ l'an 735 avant Jésus-Christ, les Ioniens de Chalcis fondèrent Naxos au pied du théâtre de Taormine qui a pour décor l'Etna et la mer. Une année suivante, les Doriens de Corinthe fondèrent Syracuse sur l'île d'Ortygie où elle s'est resserrée autour du temple d'Athéna, converti en cathédrale par l'évêque Zosime, après que la cité antique se fût étendue sur un espace égal à la superficie de Paris, aujourd'hui désert, où elle « dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent ».

Par la civilisation qu'ils y portèrent, les Grecs firent de l'Italie méridionale un nouveau monde hellénique, une sorte d'Amérique. Il subsiste plus de temples grecs en Italie que dans toute la Grèce. Et, assez paradoxalement, le plus grand nombre appartient à la haute époque, antérieure à Périclès.

La rose qui refleurit est associée au culte de Paestum : *Ornaret, canerem, biferique rosaria Paesti*, chante Virgile. La solennelle poésie du lieu est soutenue par l'exceptionnel intérêt de ses ruines. On pénètre par la porte de la Sirène dans la ville morte, cernée par les épis géants, les ombrelles des pins, le sable. Les roses y refleurissent, cultivées par de pieux archéologues jardiniers. Le plus ancien temple, qui remonte au début du VIe siècle et qu'on appelle communément la Basilique, est un édifice extraordinaire. Il compte un nombre impair de colonnes, neuf à la façade, trois entre les antes, qui commande la division de la cella en deux nefs par une file de colonnes médianes dont trois sur sept sont debout. Le temple dit de Cérès est un hexastyle périptère de la fin du VIe siècle, qui appartient à une variété rare de l'ordre dorique, où l'ionique se mêle dans la subtile élaboration de ses composantes. Ainsi des colonnes disparues de son pronaos dont les bases en place égaraient les docteurs, lorsque récemment furent exhumés deux chapiteaux à volutes qui sont les plus

anciens chapiteaux ioniques en Italie. Des salamandres, des caméléons peu farouches l'habitent, parents du lézard bleu de Capri. Ce temple était consacré au culte d'Athéna. Tandis que le temple de Neptune, attribué par erreur au dieu éponyme de la Cité, était dédié à la déesse de la fécondité, Héra Argiva, adorée aux bouches de Selé voisines, qui viennent de livrer leurs trésors. On y retrouve, bien qu'il soit un peu plus ancien, toutes les ruses du Parthénon dont on fit l'honneur à son architecte Ictinos de Milet, telles que la courbure homoéopatique des horizontales ou les variations sur le diamètre de la colonne et la résolution magistrale du conflit angulaire déterminé par l'alternance des métopes et des triglyphes sur l'architrave, en même temps que de leur relation verticale avec les supports. Le plan de stylobate est légèrement convexe. Cette particularité facilite l'écoulement des eaux et compense l'illusion visuelle qui déprime les longues lignes droites. Mais cette inflexion dépasse la limite d'une simple correction d'optique pour y ajouter une impression de souplesse. Les colonnes transmettent la courbure du stylobate à l'architrave. En outre, elles ne sont pas tout à fait verticales, leur axe présente une inclinaison vers le centre. Aux angles, leur diamètre a été renforcé de manière que les colonnes isolées dans la lumière ne paraissent pas plus grêles, et l'entrecolonnement réduit. En façade, les colonnes ont un diamètre supérieur à celui des colonnes latérales et les colonnes d'angle ont une section elliptique de façon que leur diamètre apparent coïncide selon le point de vue avec celui des colonnes envisagées. Cependant la division classique de la cella en trois nefs par une double colonnade surmontée d'un ordre plus petit, en fait le prototype italique de la basilique à tribunes et l'ancêtre des cathédrales romanes de la Pouille comme, à ce degré lointain, de Notre-Dame de Paris.

Le temple de Ségeste se dresse dans la solitude d'un paysage nu, comme un poème avancé de l'hellénisme vers l'Occident. Il imprime au site qui accuse la simplicité de sa masse, la justesse de ses proportions et l'harmonie de ses lignes, un sens religieux. C'est un monument singulier. On crut longtemps que sa perfection avait été interrompue par le sac punique de 409, parce que ses colonnes ne furent jamais cannelées et que ses métopes sont lisses, en partant de la présupposition illogique que la construction avait pu procéder de l'extérieur qui est complet, vers l'intérieur, qui n'a jamais existé. En fait, il n'y a pas la moindre trace de cella, c'est-à-dire de temple proprement dit. Des études récentes ont démontré qu'il ne s'agissait pas de l'ébauche d'un temple mais, au contraire, d'une semblance de temple, élevée autour d'un culte indigène en plein air, afin de lui donner l'aspect et la noblesse d'un temple grec.

Les temples gigantesques de Sélinonte et d'Agrigente sont parmi les plus grands que les Grecs aient bâtis. L'illustre temple G qui remonte au milieu du VI[e] siècle, était consacré au dieu tutélaire de Sélinonte, Apollon. Il est nouveau par son ordonnance et le premier des octastyles. Ruiné par les Carthaginois, une violente secousse tellurique acheva de le détruire. Le chaos de pierre qu'il

présente, fragments d'architrave, tambours, chapiteaux monolithes aux dimensions fantastiques, renversés, brisés, entassés en désordre, impose l'image immobilisée d'un cataclysme. L'Olympieion d' « Agrigente n'est plus qu'une ombre ». Contemporain d'Empédocle, il est le monument le plus étrange dans l'ordre dorique. Exactement deux fois plus long que large, il couvre l'énorme superficie de près de 7 000 mètres carrés. Il en reste peu de traces visibles. Cependant des télamons, ces figures colossales qui feignaient de soutenir l'architrave. Et la découverte toute récente de la cimaise et de tuiles miraculeusement préservées, infirme l'opinion reçue de son inachèvement.

On parle beaucoup de la mégalomanie romaine encore que les Romains n'eussent jamais élevé de temples plus vastes que ceux-là. Et le Zeus de Lysippe à Tarente atteignait à la taille de 17 mètres : haute stature même pour un dieu fait par l'homme à son image.

Ces quelques détails ou précisions, exemplaires ou inédits, témoignent d'un esprit de recherche dans la Grande Grèce, souvent perdu de vue, qui se manifeste volontiers par des singularités et, plus spécialement dans les colonies si prospères du Sud, par le goût du colossal.

Au IVe siècle, la République avait fondé ses premières colonies en pays samnite. Bien qu'Annibal y trouvât encore des éléments favorables, la conquête de Tarente avait assuré à Rome la suprématie dans l'Italie méridionale. La péninsule est orientée. En effet de la conquête romaine, l'Apulie acquit une importance capitale. Les communications avec la Grèce, l'Asie, l'Égypte, essentielles à l'organisation de l'Empire, dépendaient de ses ports et surtout de Brindes qui était devenu le principal de l'Italie depuis que la Voie Appienne, en le reliant directement à Rome, en avait fait la tête de pont. Construite dès 312 par le censeur Appius Claudius pour mettre en communication la métropole avec Capoue d'abord et Bénévent, puis Tarente et Brindes, la Voie Appienne est la doyenne et la reine des voies romaines. Cette longue muraille enfouie dans le sol, est le contraire de la muraille de Chine, elle est l'axe fiché en travers de la péninsule qui porte l'empreinte du génie romain. La route carrossable se substitue à la piste, la voie romaine opère une révolution dans la civilisation méditerranéenne fondée sur la navigation, et plus de vingt siècles passeront avant qu'un troisième élément, l'air, lui ouvre une voie nouvelle, dans le même temps où Brindisi est redevenu le chemin d'Athènes et l'échelle de Levant.

Il est entendu que les Romains furent de grands bâtisseurs. Ils s'opposent aux Grecs par la technique. L'architecture grecque compose, pierre à pierre, exactement mesurée, une musique de l'espace. Rome bâtit l'empire du monde en prose, utile et solide. Ses ingénieurs emploient pour le faire la brique et le ciment qui font de leurs édifices des concrétions les moins ébranlables. Ils empruntent à l'Orient l'arc, la voûte, la coupole, tout leur est bon, et leurs fins justifient leurs moyens. Ce fut l'ère des travaux publics. Elle lègue moins de temples que de ponts, de marchés,

d'établissements de bains, de jeux, de spectacles, voire des bibliothèques et, déjà, des musées dans de riches demeures où le luxe profane rejoint parfois, plus secrètement, le sacré.

Le temple de Sérapis à Pouzzoles, ancienne porte de l'Orient, qui n'est pas un temple, mais un marché, n'en est pas moins intéressant à plus d'un titre. Outre sa poésie douteuse de temple englouti sur le rivage de la mer ouverte du Pausilippe au cap Misène, envahi et submergé par les sources chaudes qui jaillissent du sous-sol en abondance sur le littoral des champs Phlégréens, les lithodomes indigènes se chargent d'inscrire sur ses colonnes de cipolin le graphique des mouvements ralentis de l'écorce terrestre et il constitue l'instrument le plus précieux et le plus parfait pour étudier le phénomène de bradysisme accentué dans la région où la tradition a placé l'accès des enfers. Les colonnes de la tholos centrale portaient une coupole revêtue de bronze et la grande abside en hémicycle, précédée d'un haut portique, a livré l'idole africaine des eaux bénéfiques qui lui a laissé son nom, tandis que les deux salles somptueuses, relevées minutieusement par Caristie, avec leurs nombreux sièges de marbre et tout le luxe des dernières commodités, sont des latrines publiques.

La voie Latine et la voie Appienne se rejoignent devant Capoue pour traverser le Volturne. L'amphithéâtre de Capoue, maison mère des Gladiateurs d'où partit la révolte des esclaves, le cède à peine aux dimensions du seul Colisée dont il fut probablement le modèle. Les temples de Baïes que Piranèse donne à Diane, à Vénus, étaient des bains de vapeur, impériaux sans doute, et sulfureux, ô lac Averne ! sur ces bords consacrés à Hécate.

Dans une villa d'Herculanum, au pied du Vésuve, le fleuve de lave a pris les jeunes lutteurs bronzés au bord de la piscine, les danseuses et le baigneur assis sur un rocher qui figure Hermès. Hors les murs de Pompéi, sur la voie des Tombeaux, la villa des Mystères, dont la maîtresse était peut-être une prêtresse morte du tremblement de terre qui précéda de seize ans la pluie de cendres, réservait une révélation. La peinture, aux yeux des Anciens, était un art majeur, tout aussi prestigieux que la sculpture. L'art d'un Apelle ou d'un Polygnote était considéré à l'égal de celui d'un Phidias ou d'un Praxitèle et la peinture des vases ne laisse guère soupçonner celui des uns, plus que leurs belles formes celui des autres. On voit partout dans Pompéi l'importance du décor architectonique que la peinture grecque ne semble pas avoir pratiqué, du paysage et du trompe-l'œil, qui devait avoir une fortune prodigieuse dans la peinture italienne, mais l'exhumation de la villa des Mystères apportait au XX[e] siècle la confirmation, assez exaltante par la réalité de ses fresques, du soupçon que la peinture dans l'antiquité avait pu dépasser la décoration et l'anecdote pour atteindre à la grandeur formelle et spirituelle. Ces fresques invitent aussi au pastiche critique par l'absurde, d'une méthode qui s'est décriée : au jeu innocent des influences à rebours — pour ce qu'elles dénoncent l'influence de Raphaël et d'Ingres que par hypothèse elles précèdent de quinze à dix-huit siècles, et qui ont vécu lorsqu'elles

reposaient sous la cendre, pour ne point parler de M. Picasso.

Une seule ville résiste à la conquête. Tarente avait achevé d'oublier le grec que Naples le parlait encore. C'est là que Néron choisit de paraître sur la scène du théâtre parce qu'il comptait y trouver une société affranchie des préjugés romains et, selon l'expression de Tacite, une ville grecque : *Neapolim quasi Græcam urbem delegit.* Naples avait conquis Rome. Sous l'Empire, la Campanie accomplit son destin de côte d'Azur immémoriale. Et si l'on y vient mourir beaucoup — grâce à Tacite, à Racine ou à Mme Yourcenar, on ne peut oublier Pétrone, Agrippine, ni Hadrien — c'est qu'on a beaucoup aimé y vivre.

Naples a juché dans les niches du Palais royal, Roger le Normand, Frédéric le Souabe, Charles d'Anjou, Alphonse d'Aragon, Charles-Quint et Charles de Bourbon, Joachim Murat et Victor-Emmanuel. Les Napolitains en passent... Peu de pays ont connu avec des fortunes diverses plus de maîtres différents que l'Italie méridionale, sans que son beau visage en fût altéré. Son passé mouvementé est à l'image de son sol volcanique. Elle brûle et elle repose. Elle demeure et recommence, de tout temps à jamais, égale à elle-même. Du centre de la Sicile, désert grandiose et bleuâtre qui ressemble à la lune, aux jardins de cédrat sur la mer Ionienne et de la Lucanie, cette haute Auvergne qui se souviendrait de la Grèce avec ses acropoles trouées par les troglodytes, aux échelles du Levant et à la plaine de Capoue, des éléments plus variés que disparates lui façonnent une personnalité qui se distingue de Rome plus obstinément que de l'Hellade avec ses temples et son climat, et même, parfois, de la France avec ses cultures et ses églises, un caractère où le feu couve, et irremplaçable, comme à un être vivant.

Le vin mûrit sur le flanc du Vésuve où Leopardi compose la *Ginestra* et meurt, quand le choléra est dans la ville. Lorsque les volcans sont éteints et que les fléaux tarissent, en moins d'un lustre, Naples se relève et sacrifie à la mode gratte-ciel qui ne saurait gâter son ciel. Il semble que les rues de Naples restituent assez bien le décor du Satiricon. Il n'y a pas de différence de nature entre le Satiricon, les Syracusaines et l'Or de Naples. Le collège des éphèbes et le chœur des sirènes se partagent l'île, poursuivant le dialogue de sourds homérique, sous le regard de velours et noir des bateliers. Capri, île unique, vaisseau de haut bord et microcosme à l'ancre de la Campanie heureuse et menacée.

Il est midi, on se sépare au jardin d'Auguste où chante l'églogue du Pausilippe que l'écho répète : « Vois le monde acquiesçant de sa masse convexe, vois les terres, les mers, le ciel profond, vois... » Elle regagne la palme par les sentiers roses de lauriers à l'ombre de la soie tourterelle. Et l'ombre plonge sous l'arche des sirènes que Saint-André domine, la chapelle blanche et ronde gorge de colombe ou mouette posée sur le rivage italien de la mer.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

Voyage promenade à travers l'Espagne et le Portugal

La frontière espagnole, samedi 23 avril.

A la frontière, formalités sans tracasserie et simples à l'extrême du côté français : visa du triptyque pour l'auto, timbre sur les passeports, remise de la feuille portant la somme de devises étrangères que nous emportons.

Du côté espagnol on nous paraît moins bien organisé, parce que trop bien peut-être. Nous devons aller d'un côté de la route à l'autre dans quatre bureaux différents et payer 60 pesetas (540 francs) on ne sait pourquoi : si, — pour l'apposition d'une kyrielle de timbres sur le triptyque.

Nous ne dirons jamais assez la stupidité de ces frontières. Ah! oui, j'oubliais : un fonctionnaire détache d'un bloc à souches une languette de papier et nous réclame 50 centimes *(sic)* pour le franchissement du pont d'Irun.

Ces diverses opérations nous demandent un peu plus d'une demi-heure. Puis nous voici sur la route d'Espagne nº 1, que les travaux *(obras)* rendent pénible. Et nous éprouvons la même sensation que celle que nous avons notée en quittant Menton pour Vintimille à la frontière italienne. La côte élégante sur le parcours français se ternit aussitôt du côté italien ou espagnol : les maisons n'ont plus cet éclat soigné; les jardins, les parcs ont disparu. La terre est plus âpre soudain. Il nous faudra arriver à Saint-Sébastien pour retrouver le pendant de Biarritz.

Là, tout est à l'échelle des paysages que l'homme s'est appliqué à embellir.

Nous couchons à l'*Hôtel de Londres*. De notre chambre je vois le goulot de la baie. En face, c'est l'Amérique sans obstacles ni frontière. Des îles, des presqu'îles ornent la baie à droite et à gauche. On respire un air délicieux.

Oviedo, dimanche 24 avril.

9 h. 30, départ pour Oviedo, après une bonne nuit que troubla légèrement le mouvement perpétuel de la mer calme cependant, mais si proche de nous, surtout à la marée haute, vers 6 heures du matin. Mais l'esprit en repos, — je veux dire non préoccupé, — accepte avec joie de ne pas dormir profondément : la perspective

d'une journée de promenade aux confins du monde lui plaît et lui fait attendre le jour sans impatience.

Oviedo, à 20 h. 30. Tout le plaisir de cette journée aura été de paysages admirés. Ai-je déjà parcouru une route aussi diverse dans les visions qu'elle offre, je ne le crois pas. Tantôt elle côtoie l'océan, le rivage de l'Atlantique se découpe à même la montagne qui descend jusqu'à lui; tantôt elle s'élance dans des vallées, des *rias* où la mer à marée haute, se prolonge en de minuscules fjords; tantôt elle escalade des croupes élevées. On voyage à travers la Suisse, à travers les Vosges, à travers l'Auvergne. On passe du sapin au palmier, et de l'eucalyptus à des pâturages merveilleusement verts en cette période de l'année.

Non loin de Saint-Sébastien, nous avons traversé des villes où la population mâle envahissait les rues. Avant d'arriver à Eibar que l'on aborde de haut, nous vîmes une rue grouillante d'hommes. Pas une femme! Spectacle étonnant pour nous Français, accoutumés dans nos villes à voir les femmes presque toujours accompagner leurs maris. L'avertisseur de l'automobile n'a que peu d'action immédiate sur l'Espagnol. On s'aperçoit vite que son attitude est préméditée : il ne veut pas se laisser commander par un bruit extérieur. Il en fut de même toute la journée : nous dûmes ralentir, parfois jusqu'à l'arrêt, pour, en quelque sorte, écarter le piéton de l'aile de la voiture. Ou bien l'Espagnol prenant l'automobile comme le torero son taureau, se met volontiers en posture de combat. J'imagine qu'à notre passage, il est prêt à se dresser sur la pointe des pieds et à creuser les reins pour laisser courir la bête, puis à regarder les gens qui l'entourent pour recueillir leurs bravos d'avoir échappé au danger.

Nous avons déjeuné fort tard, vers 3 heures, au parador de Santillana del Mar. Sur une place vraiment espagnole, quelques palais anciens dorment. Le parador est installé avec un goût parfait dans l'un d'eux. Le repas est bon. Mais le charme du village l'emporte sur celui de la table. Après le repas, nous flânons dans les rues aux pavés pointus. Vestiges du passé, souvenirs littéraires (Gil Blas de Santillane; le parador porte le nom du héros de Le Sage) nous amènent à la collégiale. Là, je vois un beau rétable sans aucune mutilation. Les peintures sont dans le style hispano-flamand. (Les fronts, les mains, les regards de Van Eyck.) Mais le plus remarquable, c'est un devant d'autel portant bas-relief de personnages sculptés à la romane : profils gais, marqués, mouvement et chevelures peignées avec art et soin par l'imagier.

Le rétable nous est présenté par un guide qui est sorti très discrètement de l'ombre quand il a vu que je m'intéressais au rétable. Bien qu'il ne prononçât pas de mots français, il s'est très bien fait comprendre en nous montrant les détails des peintures et des sculptures en bois avec un projecteur accroché à un très long manche, car l'ensemble de la décoration a plus de trois mètres de hauteur.

Le cloître où nous nous rendons ensuite a été restauré avec adresse. De style roman sur trois côtés, il tourne au gothique sur le quatrième. Les arceaux jumelés avec quatre colonnes courtes n'ont pas la grâce des ogives de la Renaissance et de la pré-Renais-

sance française (je pense au cloître de la cathédrale de Toul).

De Santillana nous repartons vers 17 heures. Par la côte que nous quittons à regret, nous nous enfonçons dans les terres. L'arrière-pays nous plaît : vallonnements, perspectives de montagnes qui nous paraissent élevées et très découpées, panoramas romantiques et frais, dans une lumière de fin d'après-midi qui détache les plans dans la perspective. Nous roulons lentement. Ce voyage, comme nous le pensions, est une promenade de paysages.

A Oviedo vers 8 heures et demie du soir. Bon hôtel (Principado). Ville animée. Plus animée encore quand nous ressortons vers 9 heures et demie, pour nous dégourdir les jambes avant de dîner. Tout Oviedo se promène. Les trottoirs, les avenues, le parc public grouillent d'une foule vêtue en dimanche. La fraîcheur du soir nous surprend, d'autant plus que les habitants de la ville ne semblent pas y prêter attention. Nous sommes, mon ami J... et moi, à peu près les seuls à porter le chapeau et avoir endossé un manteau. Les femmes ont de beaux regards. Toutes les chevelures sont noires et brillantes.

Après le dîner, à 11 heures, la ville est absolument *déserte :* plus âme qui vive dans les rues ni dans le parc où nous nous promenons pendant un quart d'heure.

La Coruña, lundi 25 avril.

La nuit a été très calme. Un silence agréable. J'ai entendu le premier tramway passer au loin à 7 heures du matin. L'église voisine sonnait les heures d'un airain mat qui ne troublait pas ce vide que la nuit installe au cœur des villes.

A 11 heures et demie nous partons vers la Coruña, au bout de la péninsule.

La Coruña bénéficie d'un climat très doux. Nous y arrivons à 8 heures du soir. Le vent souffle de la mer et nous ne regrettons pas d'avoir apporté nos pardessus. Dans la ville le vent n'entre pas. Les rues ont été dessinées, tortueuses, pour lui couper ses effets. Comme à Oviedo hier soir, les gens déambulent. Nous avons l'impression tout d'abord que la ville est interdite aux voitures. Du moins certaines rues. Mais non ! Des « sens interdits » nous indiquent que l'on peut circuler. Mais pendant trois quarts d'heure de promenade nous n'en verrons pas une. En France, dans une ville de 100 000 habitants, nous serions obligés de marcher sur les trottoirs. Sans doute est-ce là le signe le plus apparent de la pauvreté de l'Espagne.

Mais ne cherchons pas, dans ce voyage-promenade à faire une étude sociale. Par sagesse contentons-nous des apparences. Qu'ai-je remarqué qui soit plus digne d'être noté que l'aspect des roues des chariots de paysans? Ces roues sont exactement celles que l'on voyait sur nos images de livres d'histoire aux chars de course romains : roue cerclée de fer avec un seul rayon placé comme un diamètre, et ferré également. La roue rapide de l'antiquité survit dans cette forme adoptée par des paysans pour leurs voitures qui

sont tirées par des bœufs. De l'extrême vitesse à la plus grande lenteur. Les coureurs de Rome n'avaient pas de quoi s'enorgueillir. Pas plus sans doute que n'ont à s'enorgueillir nos modernes champions de vitesse sur roues en caoutchouc.

Je préfère, en écrivant ces notes, penser aux monts cantabriques que nous parcourions ce matin : les pentes en étaient cultivées jusqu'aux arêtes des sommets. Cela composait d'étonnants damiers de rectangles irréguliers, tendus sur le flanc des monts comme des tapis coloriés exposés pour la fête du printemps.

Santiago, mardi 26 avril.

Hier soir le vent avait fraîchi. Nous étions contents d'avoir nos manteaux. Ce matin, le soleil, dès 9 heures, brille plus chaud. Le port de la Coruña n'a pas une agitation excessive, oh ! non. Il se remue au ralenti. J'écris devant l'océan, la fenêtre ouverte, moi si frileux. On décharge un cargo lentement. Plus loin une grue (la seule qui soit en travail sur six) balaie le ciel. Un petit trois-mâts de pêche dort, ancré. Sous mes fenêtres, un âne brait. Vie au ralenti. Quelques terrassiers (sont-ce des professionnels ou des chômeurs employés à ce travail ?) défoncent un trottoir de terre battue. Calme.



Arrivée à Santiago de Compostella un peu après midi. Les faubourgs assez crasseux ne sont pas une bonne introduction à la ville. Il n'y a là, en effet, rien qui prépare à se promener dans une cité de prière, composée de palais, de façades de couvents et d'églises. D'abord nous sommes attirés par la cathédrale. Le portail intérieur ne me paraît pas aussi intéressant que le déclare notre guide. La sculpture m'en paraît médiocre, sans art. L'intérieur de la cathédrale reste lourd. Quant à la façade extérieure, les tours, les balustrades, les statues, — je ne leur trouve d'intérêt que pris dans l'ensemble de la place. Encore, dans cet ensemble, est-ce de loin l'ancien hôpital des rois qui l'emporte avec son architecture de la Renaissance.

Dans cet ancien hôpital est installé un parador, que nous visitons. Confort et luxe séduisent immédiatement. Nous regrettons d'avoir retenu des chambres à Vigo.

Après nous être promenés dans les rues au coin desquels on découvre des bâtiments de belle pierre ocrée, nous revenons à la cathédrale que nous traversons une seconde fois. Mon impression première subsiste. Tout cela est trop lourd, trop chargé, trop immodérément chargé. Les orgues ont un aspect provocant de mauvais goût. Manque de rosace et de vitraux qui rendraient la lumière plus obscure et noieraient dans cette obscurité l'entassement de ces anges géants, de ces statuettes et statues, de ces colonnades.

En quittant Santiago je garde l'impression d'un ensemble homogène; ville de pierre et de palais. Une cité de splendeur passée que le présent anime encore par le confort, le pittoresque et la piété

des chrétiens, — beaucoup moins exploités ici par le commerce local qu'à Assise ou à Lisieux.

A 5 heures et demie nous voici à Vigo. Nous couchons sur le port, à l'*Hôtel Continental*. Le bruit m'effraie un peu. Attendons le soir; mais pour l'instant je vois sous nos fenêtres un train qui passe dans une série de sifflets, un tramway qui brinqueballe de tous ses fers, des camions qui klaxonnent, bref, rien de rassurant.

Un fort domine la ville. Autour du fort, des jardins ont été aménagés, d'où l'on voit la baie de Vigo et les archipels qui en protègent l'entrée. Nous redescendons par la vieille ville : ruelles étroites, petit marché; une marchande d'oranges offre des paquets de cigarettes américaines pour 10 pesetas. Quelques maisons gardent un caractère espagnol par leurs balcons fleuris.

Je reviens à l'hôtel. De ma chambre je regarde les courants marins dessiner sur la baie des méandres. Un cargo à l'ancre pivote lentement sous l'influence de ces courants. A 8 heures la clarté du jour est aussi vive qu'à 7 heures à Paris. L'animation du port se réduit au petit bateau qui joint Vigo à la rive d'en face. Je crois que nous dormirons dans le calme.

Vigo, mercredi 27 avril.

Eh bien! non; nous ne pouvons pas dire que le silence règne sur Vigo la nuit. Mais quelle manie ont donc les hommes de faire du bruit? Ce port où un seul cargo est à l'ancre n'a pas cessé de retentir de coups de sirènes. Sans doute les petits bateaux s'amusent-ils volontiers à singer les navires perdus dans la brume. Enfin se joint à ces solistes le chœur des usines. On croit assister à un match amical : sirènes contre sirènes. Celles des usines ont le ton des sirènes d'alarme que nous entendîmes en France pendant la guerre. Souvenir désagréable.

A notre réveil, nous avons constaté que les vitres des fenêtres commençaient à ruisseler d'humidité; et les vêtements que nous avions pendus pour la nuit étaient déjà imprégnés de cette mollesse qui est le signe des pays du Sud.

Mais la baie et le ciel baignent ce matin dans une brume bleu-pastel transparente. L'œil s'enchante. Et nous voyageons pour le plaisir des yeux.

... Ou pour leur étonnement. La Nature se chargea de nous satisfaire sur ces deux points pendant le trajet de Vigo à Porto.

C'est à Tuy que nous avons passé la frontière. Un fleuve large, le Minho, délimite les espaces. A l'entrée du pont, à la sortie du pont, et tout le long aussi dans les losanges formés par la cage de fer du pont, des femmes étaient assises, qui nous regardèrent sans un geste de mendicité. Puis ce fut Valença, où se trouvent les douanes portugaises. Les Espagnols s'étaient bornés aux signatures. Polis, très polis, mais comme attristés de penser que nous allions quitter leur pays parce que, peut-être, nous lui préférions le Portugal. Les Portugais nous ont paru tout de suite plus désireux de parler notre langue. Du moins était-ce le cas du douanier qui, regardant le carnet de bord de la voiture, découvrit ce qu'aucun douanier

n'avait encore remarqué : que sur l'un des volets du triptyque les numéros ne correspondaient pas exactement à ceux de la voiture. Il tint à rectifier sans mettre en doute notre bonne foi. Il s'exprimait dans un français timide, mais qui dénotait le sens de la langue, puisqu'il me dit, pour s'excuser de n'avoir pas de petites pièces à me rendre tout de suite quand je lui donnai un billet de 25 escudos : « La monnaie, ça file ! » Et cela prononcé avec naturel, non pas dans un but de m'étonner.

Ce qui nous étonna, dès les premières rencontres sur la route, ce fut de voir que la plupart des femmes et des enfants marchaient, les pieds nus. Les femmes, même jeunes, marchaient ainsi et portaient des charges sur la tête. D'autres travaillaient avec les manœuvres sur les chantiers de la route, cassant les cailloux.

A Vigo, le matin avant de partir, je m'étais attardé à regarder le trafic autour du marché aux poissons et aux légumes. Impossible d'en douter, l'homme espagnol (comme le Portugais, je le constatai dans le reste de la journée) considère la femme comme un animal de travail. A Vigo, j'ai vu des femmes porter sur leur tête des charges de légumes aussi hautes qu'elles-mêmes, ou des bassines remplies de pommes de terre, ou des caisses de poissons suintantes dont l'eau poisseuse se répandait sur leurs épaules. Non loin de Porto, où nous arrivâmes au début de l'après-midi, je vis une femme s'avancer avec un tonneau, un gros tonneau, en équilibre sur sa tête, tandis qu'à côté d'elle des hommes marchaient les mains vides, et les pieds chaussés alors qu'elle allait pieds nus sur le bas-côté gravillonneux de la route.

En regardant ces porteuses de fardeaux, on s'explique le déhanchement double de leur démarche : le haut du corps reste immobile et doit pivoter sur les hanches qui compensent les déplacements imposés au fardeau par la marche en avant, les changements de direction, les escaliers, les pentes.

Nous avons été également surpris, entre Valença et Porto, de voir soudain des paysannes qu'on eût pris pour des danseuses hongroises : elles avaient des bottes, un tablier sur leur jupe, et sur le tablier un châle de couleur vive, presque toujours rouge, noué à la ceinture. Elles conduisaient des attelages de bœufs aux cornes en forme de lyre plus larges que leurs corps. Le joug qui relie les bœufs est fait de deux encoches taillées dans une plaque de bois ouvragé. Tradition qui remonte sans nul doute à l'époque des Maures, patients ciseleurs de bois.



On aborde Porto par des faubourgs si étendus qu'on pense que la ville ne saurait être ailleurs. Après une lente traversée de rues maussades, aux maisons basses, on arrive dans la ville neuve. Nous descendons à l'*Hôtel Infante de Sagres* où nous prendrons pension pendant trois jours.

Porto, 28 avril.

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir un temps aussi beau, nous dit-on; d'ordinaire il pleut à cette époque, et quand il pleut, c'est un déluge.

— Mais qui ne dure que très peu, dis-je.

— Détrompez-vous; il pleut parfois des semaines.

Ce matin, en ouvrant les fenêtres, je constate que le ciel est couvert.

— A Lisbonne, le temps est toujours meilleur, me dit-on.

Et je me console en me disant que — si la pluie commence — nous pourrons filer jusqu'à l'Estoril, la plage non loin de Lisbonne où nous devons nous arrêter deux jours encore.

D'ici là, cependant, nous voudrions que le temps restât clément parce que nous devons visiter Porto aujourd'hui, parcourir la vallée du Douro demain, et dîner chez un aimable Portugais après-demain soir.

Tandis que j'écris ces lignes, le soleil perce les nuages et découpe les premières ombres aux rideaux de la fenêtre.



La journée a été très belle, ensoleillée et fraîche. Dès la fin de la matinée le très aimable (et spirituel) directeur de l'Institut français à Porto, M. Maurice Villemur nous invite à visiter la ville. Dans ces premiers pas que l'on fait en terre étrangère la qualité du guide a la plus grande importance. Voyageurs rapides, nous cherchons toujours à découvrir les façades et le détail insolite. M. Villemur excelle à nous montrer ceci et cela. Depuis dix ans il habite Porto. Il a tiré de son séjour la philosophie de l'histoire, de la géographie et de l'art.

La cathédrale eût gagné à rester telle qu'elle était à son origine, romane. Les éléments de style jésuite qui y ont été ajoutés ne sont pas heureux. Néanmoins, sur le terre-plein au milieu des mamelons sur lesquels la ville est bâtie, la cathédrale parle le langage ancien de la force adouci par les ornements du temps.

A l'intérieur, si l'on se tourne vers l'autel, on retrouve la même impression de surcharge, mais, faisant dos à l'autel, la perspective de la nef centrale a conservé son aspect de belle allée entre les colonnes solides de l'art roman, sous un cintre éclairé par une rosace simple et de bonnes proportions.

Du côté de l'insolite j'ai noté une vierge enceinte dans une niche vitrée. Cela n'est pas tout à fait nouveau; il me semble bien que la madone de Piero della Francesca, à Monterchi, est *grosse*. Il y a tout de même quelque différence entre la peinture et la sculpture. Ce qui est tout à fait inattendu, c'est la présence, au pied de la statue, de moulages de seins, ex-voto déposés là par des femmes qui souhaitent ou attendent un enfant et souvent espèrent avoir assez de lait pour le nourrir, puisque, près de ces moulages (qui font penser à cette coupe royale dont on dit qu'elle avait été moulée sur le sein de la Pompadour ou de Marie-Antoinette, je ne sais plus...) il y a la petite statuette d'une vache aux pis gonflés.

De la cathédrale nous descendons jusqu'aux rivages du Douro. Eiffel a construit un pont pour la voie ferrée. Un demi-siècle plus tard, on a jeté d'une rive à l'autre un autre pont à double tablier, supérieur et inférieur.

La partie de la promenade qui m'a intéressé le plus, ce fut celle qui nous conduisit, à la fin de l'après-midi dans ce quartier misérable du port. Toute la pouillerie de la misère s'étale ici sans vergogne. On se sent mauvaise conscience devant un tel spectacle : promiscuité des taudis, enfants en loques, femmes cherchant les poux sur la tête de leurs enfants. Encore voyons-nous cela par le soleil et la chaleur. En hiver ce doit être atroce, ou par la pluie. Une porte s'ouvre sur un intérieur. Au passage, je regarde : il y a dans l'aménagement pauvre, — et non préparé évidemment pour être vu, — un tel souci d'ordre que l'on regrette davantage encore, si c'est possible, qu'un peu de mieux-être ne soit pas accordé à cette population. Les travaux manuels sont très mal rémunérés. Lorsque nous passons devant un bateau de sable que l'on décharge, nous assistons à un spectacle qui soulèverait l'indignation des Français, en France : trois hommes remplissent des paniers de sable, et les chargent sur la tête des femmes qui, en file, montent le sable jusqu'au camion qui attend sur la route. Elles portent ainsi 30 à 40 kilos, du matin à 8 heures au soir à 8 heures; et elles gagnent 15 à 20 escudos, soit, au cours de la monnaie l'équivalent de 180 à 240 francs pour douze heures d'un travail extrêmement rude. On m'assure que parfois, à la campagne surtout, des femmes portent sur la tête des fardeaux pouvant peser jusqu'à 100 kilos. Ce pays est si pauvre et si peuplé, dans le Nord, que le problème essentiel doit être d'assurer du travail pour tous. La machine n'a pas de rôle à jouer ici : les quantités de matière première à façonner sont si faibles que, très rapidement il n'y aurait plus rien à faire. Aussi préfère-t-on user de la main-d'œuvre qui exécute les travaux plus lentement, et, finalement coûte moins cher que la mise en marche d'une machine.

En revenant à l'hôtel, nous parcourons les kilomètres du bord de la mer habités par les riches familles de propriétaires de Porto. On pense aux banlieues de Biarritz, de Marseille; et nos regards ne s'accoutument pas au contraste entre l'extrême confort de ces habitations et le passage, devant ce luxe, de théories de femmes qui viennent pieds nus, de 5 ou 10 kilomètres, la tête chargée d'une large planche sur laquelle sont alignés trois ou quatre petits coffres. On est d'abord intrigué par la forme de ces coffres qui sont des malles en miniature. Je demande ce qu'elles contiennent, et l'on m'explique que ces femmes apportent chaque jour à leurs maris ouvriers en ville leurs repas. Comme je l'ai dit, elles viennent parfois de très loin, car les logements en ville sont très chers et la médiocrité du salaire ne permet pas à l'ouvrier de se loger dans la ville. La femme bête de somme, passe sa journée dans le labeur ininterrompu.

Lisbonne, 1er mai.

Dimanche. Les routes, tout de suite plus encombrées. Notre étape pour Lisbonne n'est que de 350 kilomètres, mais nous y employons toute la journée. Au passage, nous faisons un crochet pour aller déjeuner au château de Buçaco; mais nous y arrivons

trop tôt (vers midi) et nous ne voulons pas attendre jusqu'à 1 heure. Le château a l'aspect monstrueux d'un palais manuélien. Le parc, avec sa végétation en plein essor, nous console des tortures que la pierre a subies.

Nous déjeunons dans une auberge; puis nous repartons vers Batahla. Église et cloître. Le cloître très pur à l'origine a été surchargé par les décorateurs manuéliens, mais ici sans enlaidir les ogives. Ces dentelles de pierre ajourée confèrent à l'ensemble un caractère presque mauresque qui s'harmonise dans ma pensée avec la masse de l'édifice. C'est très beau.

Impression toute différente à Alcobaça. L'abbaye cistercienne contraste avec tout ce que nous avons vu dans ce voyage : quelle sévérité, quelle nudité exemplaires ! Le temps a pour ainsi dire décanté le gris du granit des murs et des piliers pour ne lui laisser qu'une patine de lumière. Une fraîcheur tombe des voûtes étroites. À côté de l'église, le réfectoire, le dortoir, la cuisine (où passe un ruisseau que l'on a détourné pour laver la vaisselle) sont aussi de dimensions monumentales, mais cependant gaies, faites pour la société bruyante tandis que l'église réclame le silence ou les beaux chants nocturnes.

Et nous voici à Lisbonne, à la fin de la journée. Capitale animée, que nous traversons sans nous y arrêter pour longer la mer et gagner l'Estoril, à 25 kilomètres. Les riches Lisbonnais reviennent en file des bords de la mer. Ils roulent lentement, alors que dans la ville les voitures semblaient se précipiter les unes sur les autres.

2 mai.

Pluie. On ne reconnaît rien. La mer, le ciel, les maisons, tout se ternit par reflet du ciel bas et gris. Mais, vers midi, vent et soleil ont dissipé le mauvais temps. Lorsque nous revenons le soir à notre hôtel, nous sommes frappés par la pureté de l'air : une luminosité étrange à force d'être précise à cerner les objets, nous émerveille. L'embouchure du Tage ruisselle de teintes allant du bleu foncé au vert émeraude. La route elle-même cesse d'être de ce gris-noir du goudron; nous la voyons bleu de nuit. Sur les collines, les maisons ont allumé leurs feux ainsi que les pylônes. Au loin, des phares tournent et flamboient.

★

On nous avait indiqué qu'il fallait entendre chanter le fado. Nous entrons dans un restaurant fort connu; dès l'entrée, nous comprenons que l'atmosphère y est factice, composée pour les étrangers. Les chants que nous écoutons sont des complaintes, mais aussi des rengaines populaires que nous avons déjà entendues à Paris. Il n'y a pas d'âme dans l'expression des chanteurs. Nous regrettons de ne pas avoir déniché un coin plus authentique.

Au retour, vers l'Estoril, une fois de plus la nature nous console de la médiocrité des spectacles humains. La baie de Lisbonne s'étale devant nous comme un pelage vivant, aux ondulations soulignées

par le clair de lune. Tout ce qui sommeille en nous de romantisme et de lyrisme poétique s'épanouit, s'exprime en exclamations, puis se dissipera dans le sommeil, un peu plus tard.

Retour en Espagne, 5 mai.

A la fin de la matinée, vers 10 heures et demie, nous quittons l'Estoril et Lisbonne pour gagner l'Espagne. Route très encombrée jusqu'au pont sur le Tage que nous trouvons à Vila Franca de Xira; puis jusqu'à Helvas, où nous déjeunons, route rapide. La région que nous traversons n'a plus de caractère, après ce que nous avons vu pendant les jours précédents. Il y a bien çà et là quelques rassemblements de chênes-lièges ou de pins, mais rien qui soit de nature à retenir l'attention. Les villages, les bourgs sont rares, très éloignés les uns des autres, si bien que nous arrivons à 1 heure à Helvas. La pousada nous réserve une fraîcheur très agréable et bien nécessaire. Au dehors, l'air brûle. Déjeuner excellent. Nous apprécions une sorte d'omelette faite d'œufs brouillés qui se composent avec des pommes de terre en paillettes frites et de la morue coupée menue.

Une heure plus tard nous nous mettons en route par une chaleur torride vers la frontière. Là, nous nous arrêtons fort longtemps pour satisfaire aux formalités paperassières — mais non tracassières — des douanes et des changes. Il nous faut près d'une heure (et nous sommes les seuls voyageurs) pour en finir. Et l'on ne regarde nulle part nos bagages ! Une fois de plus, — et ce ne sera pas la dernière, — nous mesurons la petitesse de l'organisation humaine. Petitesse, et aussi impuissance, car, après deux guerres successives mondiales, les hommes auraient dû abattre la sottise de ces subdivisions territoriales que l'idée de patrie a haussées au rang de nations, « mot pompeux » (Lamartine) qui ne cache que de sots ou mercantiles sentiments, d'une part, et engendre bien des vanités ou des haines d'autre part.

Lors d'un premier voyage en Espagne, il y a quatre ans, nous nous étions arrêtés à Oropessa, pour y déjeuner dans l'un de ces paradors que les Espagnols ont installés avec beaucoup de goût dans de vieilles demeures. A Oropessa, le parador est un château moyenâgeux. De loin la bâtisse ocre sombre, crénelée, fait place forte. Des cigognes la décorent; elles ont établi leurs nids aux angles des toits, souvent sur des cheminées qui, à cause de cela, sont désormais inutilisées. J'aime ce respect que l'homme porte à certains animaux. Peut-être est-ce là ce qu'il y a de meilleur en lui et l'on souhaiterait que plus souvent il traitât son semblable comme l'un de ces animaux qu'il respecte. Déjà, à partir de Trujillo, nous avions vu des cigognes sur le bord de la route. Quand notre voiture passe, elles entrouvrent leurs ailes noires et blanches, allongent leurs hautes pattes qu'elles lancent en avant, se soulèvent en deux ou trois bonds souples et se reposent à peine plus loin, sans inquiétude. Elles ne s'écartent que par ancestrale prudence.

Nos chambres vastes ouvrent sur un beau paysage de plaine (le parador est situé sur un monticule); en face de nous, à l'horizon, s'étale du sud au nord, une sierra dont la crête garde çà et là les

traces des neiges de l'hiver. Autour du château s'agite un peuple d'oiseaux : martinets, émouchets, corneilles, moineaux, que traverse de temps en temps l'une de ces cigognes qui, d'un vol puissant, le cou tendu, sans grand battement d'ailes, s'en va dans les vergers voisins cueillir des branches sèches qu'elle rapporte un moment plus tard pour parfaire son nid.

6 mai.

Le matin, je sors pour aller voir le village, semblable à tous les villages de France, d'Espagne et du Portugal : maisons basses, une rue à peu près propre et étroite où luit la plaque du médecin ou du notaire, les autres ruelles de terre battue, habitants frustes, vêtus pour le travail des champs; magasins rares et pauvres. Quelquefois, les costumes diffèrent et nous nous émerveillons : ainsi, non loin d'Oropessa, — une centaine de kilomètres, je crois avant d'y arriver, — j'ai aperçu à la bordure d'un champ trois filles jeunes, coiffées d'un large chapeau de paille, le visage entouré d'un foulard de couleur qui les protégeait contre le soleil, le buste pris dans une sorte de justaucorps en tissu rose vif que gonflait leur poitrine, la jupe en forme de culotte bouffante, et chaussées de bottes. Nous avions déjà vu de tels accoutrements dans le sud de l'Espagne, entre Mérida et Séville, lors de notre premier voyage.

★

D'Oropessa à Madrid, on roule dans une large vallée. La route s'élève lentement, palier par palier, jusqu'au vaste plateau de Castille sur lequel est bâtie Madrid. Belle ville d'un million d'habitants, où l'on entre directement, je veux dire sans l'intermédiaire de ces faubourgs qui rendent souvent désagréable l'arrivée dans les grandes agglomérations.

La chaleur nous incite à nous rendre au musée du Prado. En effet, le seuil franchi, une température douce nous accueille. On ne saurait décrire la sensation de désir qui nous attire d'une salle à l'autre. Nous avions souvent pensé à ces tableaux merveilleux, de Van der Weyden, de Dürer, de Jérôme Bosch, de Memling, de Vélasquez, de Goya, et de tant d'autres. Il semble que ce soit moins nous qui allions à eux que eux qui viennent à nous, tant nous les appelions du fond de notre souvenir.

De tous, cependant, peut-être est-ce Goya qui me retient davantage. Est-ce parce que son œuvre l'emporte ici par l'abondance et la diversité sur les autres collections? Est-ce parce que son tempérament éclate d'originalité ou parce que nous savons qu'il fut l'âme d'une destinée dont la folie marque la fin? Cette folie s'inscrit dans les visions désespérantes des dernières toiles. Mais cette folie n'a pas l'aspect dégradé qu'elle prend chez les fous ordinaires : le génie de l'artiste, au contraire, en tire un profit étonnant. Libre de contraintes, dégagé de l'influence des autres artistes, sans nul souci désormais de plaire ou de produire un travail bien fait, le fou génial, prisonnier de sa vision, n'a d'autre ressource que de s'en délivrer. Une telle délivrance a l'accent des cris surhumains : on ne les comprend pas toujours, mais on est par eux bouleversés.

Je note que Goya a dû user pour peindre Charles IV et sa famille du procédé dont s'est servi Vélasquez pour peindre *Las Meninas* : les personnages sont placés face à un miroir; le peintre un peu en retrait, derrière eux, les voit dans la glace. Ce dispositif lui permet de faire poser ses sujets plus longtemps sans trop de fatigue, car s'il est un spectacle dont l'être humain ne se lasse pas, c'est bien celui qu'il a de lui-même; les « meninas » ainsi que Charles IV et les siens se regardent avec complaisance. C'est le cas également de tous les « autoportraits » d'artistes : que ce soit Albert Dürer peint par lui-même dans cet admirable portrait où il se montre jeune, le visage régulier, la chevelure blonde bouclée, que ce soit (à Amsterdam) Rembrandt en sa vieillesse, que soit Goya (au Prado) fixant sévèrement son rude faciès, — toujours je lis dans ces tableaux l'extrême intérêt que chacun porte à son propre visage.

Il y a peut-être aussi un autre mobile plus secret qui incitait le peintre à choisir cette disposition : c'est que les personnes se voyaient sur la toile telles qu'elles s'étaient vues dans le miroir, et non pas telles que le peintre les aurait vues s'il les avait regardées de face. En fait, nous ne nous voyons jamais qu'à l'envers; notre côté droit dans la glace est notre côté gauche; la symétrie n'existe pas, à l'état absolu, parfait, du moins. Si vrai que telle personne qui se reconnaît dans la glace ne se reconnaît plus dans le portrait qui la représente telle qu'un autre la voit directement. Ainsi les peintres évitaient-ils sans doute des critiques sévères (quoique injustes peut-être) de la part des puissants personnages dont ils devaient transmettre les effigies. Nulle complaisance chez Vélasquez et Goya; mais, pour que leurs modèles n'eussent pas protesté qu'on les enlaidissait, comme ils devaient être ressemblants!

J'avais oublié le plaisir que j'avais pris aux peintures de Zurbaran; mais, dès que mon œil aperçoit la toile du *Christ en Croix*, dans la position renversée, je retrouve tout vif le sentiment d'admiration, de contentement. Et voici, à côté, l'œuvre de Ribalta : *Saint François consolé par un ange*. Elle est antérieure; Zurbaran la connaissait sans doute. J'aime cette peinture dépouillée de couleurs, où comme chez Rembrandt à la fin de sa vie, l'artiste joue avec la lumière dans une seule teinte, — de préférence la sépia qui, baignée de clarté, se change en or.

Tout nous retient; tout mérite retour. Au premier étage nous n'avions pas vu un des Goya les plus étranges : *le Colosse et le Désastre*. Sur la terre, les hommes et les choses sont écrasés, tandis que dans le ciel, mais tenant les pieds sur la terre, le colosse à face d'ogre continue sa marche comme une tornade d'orage.

Avant de sortir du musée à l'heure où les gardes commencent à plier les volets, notre dernière attention s'attarde aux peintres flamands : *la Déposition de Croix* de Van der Weyden; le Memling; deux Jérôme Bosch... et les autres. Comme le fondu dans lequel les cinéastes font disparaître l'image, l'ombre des grands volets passe sur les salles. Nous emportons avec nous tel regard, tel trait de lumière, le dernier qui ait résisté à l'ombre des rideaux.

MAURICE TOESCA.

L'Autriche après le traité d'État

L'ENTHOUSIASME suscité en Autriche par la conclusion du traité d'État est sur le point de prendre fin. Dans la zone américaine d'occupation les prix des domaines ont considérablement baissé et l'afflux de devises étrangères en Autriche sera sévèrement affecté par le prochain départ de nos hôtes payants en uniforme. Naturellement, la joie qui s'est manifestée dans toute la partie orientale de l'Autriche a ses motifs : l'armée rouge doit cesser de contrôler la partie industriellement la plus importante de l'Autriche et, bien que les arrestations et les déportations inopinées aient été rares au cours des dernières années, les terribles événements de 1945-1948 sont toujours présents à l'esprit des habitants qui ont l'impression paralysante d'être à la merci d'une puissance arbitraire. Le prix que les Russes ont exigé pour partir est certainement tout à fait normal à l'égard d'un ennemi vaincu, mais point pour une *nation libérée*. Cependant, grâce à son efficacité et à son dynamisme, l'économie autrichienne sera en mesure de supporter cette charge et la « liberté totale » ne peut être qu'une question de mois.

Toutefois, les Autrichiens raisonnables songent rétrospectivement avec plus de calme aux événements des dernières semaines. Ils se rendent compte — et il en est de même de toute personne de l'Occident libre — que les Soviets n'ont pas seulement remporté une victoire psychologique et gagné un nouvel atout dans leur lutte pour l'Allemagne, mais qu'ils ont également réalisé certains objectifs immédiats, en premier lieu la neutralisation d'une région qui a été un chaînon extrêmement important dans le système de l'O. T. A. N. en assurant le contact direct entre l'Italie du Nord et l'Allemagne du Sud. Dorénavant, une véritable barrière d'États neutres s'étendant de Genève jusqu'aux contreforts des Carpates séparera les anciens associés de l'Axe. Or, il n'est pas douteux que l'Autriche observera strictement, on ne peut plus strictement, sa neutralité. Vienne se trouvant à la portée des canons de la frontière tchécoslovaque voisine, aucun gouvernement autrichien raisonnable n'osera laisser peser le moindre soupçon en ce qui concerne l'accomplissement de ses obligations d'État neutre. Il en résulte que la tendance actuelle de la population est hostile aux engagements et favorable à la recherche exclusive du bien-être

économique. Cette mentalité peut changer et elle changera probablement ; cependant, aucune nation n'aime la guerre et le vieux principe autrichien — *Bella gerant alii* — principe illusoire dans le passé comme il l'est aujourd'hui, trouve un profond écho dans cette république alpestre.

Le traité d'État renferme trois dispositions saillantes qui ont pour but de déterminer l'avenir du pays : l'interdiction formelle d'un nouvel « Anschluss », l'expropriation de tous les membres de la famille de Habsbourg et leur exclusion absolue du territoire autrichien à moins qu'ils ne renoncent formellement à leurs droits, enfin le statut de neutralité. Ces trois points capitaux inciteront l'historien à citer en souriant doucement ce mot de Disraeli : *La finalité n'est pas l'expression de la politique.*

Ces dispositions, beaucoup plus que les exigences bruyamment formulées au sujet des biens allemands, sont celles qui retiennent l'intérêt des Autrichiens les plus réfléchis. Leur pays sera libre, libre d'élaborer sa propre destinée, tout au moins aussi libre que peut l'être une petite nation de 7 millions d'habitants située à l'ombre du rideau de fer. Ils se posent franchement et ils posent à leurs concitoyens cette question lourde d'importance : quelle peut être finalement dans l'immédiat la tâche, la mission de leur petit pays? Tout pays, tout peuple, toute nation doivent avoir une place déterminée et un rôle non équivoque à jouer dans la société des autres nations. Dans le cas particulier, naturellement, il faut se rappeler que pour beaucoup d'Autrichiens leur pays est purement et simplement un *Heimat*, c'est-à-dire approximativement un *pays natal*, et non pas un *Vaterland*, autrement dit une patrie. La terre de leurs pères a été perdue pour eux en 1918. Aucun Français s'éveillant un beau jour pour constater que son pays se trouve réduit à l'Ile-de-France et qu'il est affublé d'une forme de gouvernement et de symboles officiels étrangers à toute son histoire ne serait en mesure d'adapter ses sentiments patriotiques à une telle dérision. La ville où la couronne autrichienne a été forgée, l'endroit où est né Andreas Hofer, le village où notre plus grand écrivain a vu le jour, les célèbres champs de bataille de l'histoire autrichienne, le grand port qui a appartenu à l'Autriche avant même l'annexion du Tyrol, tous ces endroits se trouvent hors de ses frontières. Son écusson lui-même a été hâtivement composé en réunissant un aigle prussien portant une couronne castillane, les insignes soviétiques et des chaînes brisées symbolisant la *libération* de 1945, libération qui inspire à l'esprit viennois la phrase suivante : *Nous pourrions supporter une troisième guerre mondiale, mais jamais une seconde libération.*

L'Autriche a maintenant l'impression de devenir une *seconde Suisse*, mais la Suisse est un cas unique et elle ne peut pas être copiée à volonté. Rappelons-nous la mauvaise plaisanterie du Dr Bénès promettant de faire de la Tchécoslovaquie *une seconde Suisse.* La Suisse possède des vertus et des qualités qui font tout simplement défaut aux Autrichiens. Comme tous les catholiques de vieille souche, ceux-ci sont anarchiques et absolutistes, révolutionnaires et extrémistes, caractéristiques qui assurent difficile-

ment une évolution démocratique paisible selon un processus strictement parlementaire.

Nous avons évité d'utiliser le mot de nation et on est en droit de se demander si les Autrichiens, en définitive, constituent une nation. On a même douté à bon droit que l'étiquette nationale puisse être appliquée aux Allemands. Pour compliquer encore les choses, les Autrichiens de toutes les régions limitrophes de Tchécoslovaquie, de Hongrie et de Yougoslavie ont été déportés en tant qu'Allemands — *Volksdeutsche* — désignation utilisée par les Alliés victorieux qui déclaraient ainsi indirectement que tous les Autrichiens étaient des Allemands. Pourquoi, dans ces conditions, un Tyrolien de Scharnitz serait-il qualifié d'Autrichien alors qu'un Bavarois de Mittenwald, à 5 kilomètres plus au nord, individu ayant le même mode de vie et parlant non seulement la même langue mais encore le même dialecte, serait considéré comme Allemand? Tout cela peut paraître incompréhensible à un Français, habitué à limiter autant que possible le concept d'*Allemand*, mais l'histoire, qui est toujours sévère et sans pitié, devrait lui avoir appris à exercer cette tendance avec une extrême prudence. En contestant le caractère allemand de l'Autriche tout en soulignant le caractère allemand de l'Allemagne nord-orientale, il plaide en réalité le droit historique des Prussiens à gouverner les Allemagnes, et la France, en soutenant les princes protestants d'Allemagne septentrionale contre la Maison d'Autriche, a, en fait, constamment joué le jeu prussien jusqu'au renversement des alliances, c'est-à-dire jusqu'à une époque où il était déjà trop tard et où la Prusse passa du protectorat français au protectorat britannique et du protectorat britannique à la souveraineté de l'Allemagne dont l'Autriche, autrefois chef de file, a été exclue.

En fin de compte, les Français devraient se rappeler que Mme de Staël avait appelé Vienne la capitale de l'Allemagne et que la couronne du Saint Empire Romain se trouve toujours à Vienne. Tout cela implique que le sentiment allemand était toujours vivant en Autriche et qu'il y sera toujours vivant, tout comme on peut être assuré qu'aucun Wallon, aucun Suisse romand, aucun Canadien français, aucun Haïtien cultivé ne peut se défendre entièrement de tout sentiment francophile. Le sentiment allemand, toutefois, n'est pas simple, mais double. Il existe le comportement allemand plus récent, moins intellectuel, plus animal et plus instinctivement nationaliste qui porte à tourner les regards avec une admiration masochiste vers le *grand frère allemand*, sentiment représenté par Schonerer ou Hitler, entièrement dans la tradition jacobine de la république une et indivisible et constituant en même temps une réaction contre la politique française consistant à diviser les Allemagnes. C'est là une présence continuelle de la France dans les Allemagnes, ignorée de la majorité des Français eux-mêmes. On enregistre ensuite le sentiment plus ancien, plus intellectuel et plus historique qui remonte jusqu'au Saint Empire Romain, jusqu'aux Habsbourg, jusqu'au symbole de l'aigle à deux têtes et qui implique la constatation que le fait d'être Autrichien revient à être Allemand d'une manière plus poignante et

plus intense, non pas à dominer, mais à servir l'Europe en jouant en son point le plus central le rôle de médiateur entre le Nord et le Sud, entre l'Est et l'Ouest, pas tellement en tant que nation qu'en qualité d'agglomération d'individus se consacrant à une tâche chrétienne. Nous rencontrons là l'élite autrichienne qui n'a jamais accepté le régime de 1804 ou de 1815 et moins encore celui de 1866, avec Sadova. Elle souligne le fait regrettable que, nous autres Autrichiens, nous n'avons même pas le droit de faire usage de notre grand hymne national composé par Haydn, alors que sa mélodie est utilisée pour accompagner le chant du nationalisme allemand, le *Deutschland über alles*. Ainsi donc, le grand problème autrichien ne consiste pas à extirper le sentiment pro-allemand — entreprise futile ! — mais à faire triompher le loyalisme plus ancien et plus noble sur son rival nationaliste du XIX[e] siècle. Cependant, l'auteur de ces lignes est certain que toute tentative visant à créer artificiellement un nationalisme autrichien entraînera finalement la réaction d'un nationalisme allemand. Le blanc et l'or étaient les couleurs du Saint Empire Romain tout comme de l'Empire autrichien. Les nationalistes allemands y ont ajouté le rouge de la révolution. Aujourd'hui, le drapeau rouge des nazis a été remplacé en Allemagne par le fanion rouge, noir et or des démocrates nationaux. Nous devons maintenant souhaiter le rétablissement du simple drapeau noir et or, mais c'est là un problème qui intéresse toutes les Allemagnes (1).

Une autre stipulation également importante du traité d'État prévoit l'expropriation et le bannissement des Habsbourg, obligeant l'Autriche à maintenir la loi du 3 avril 1919. Là encore, certains précédents français ont été suivis, bien que le jacobinisme autrichien soit allé plus loin qu'en France de nos jours et que les titres de noblesse aient également été abolis, faisant de l'Autriche le seul pays situé à l'Ouest du rideau de fer où une telle mesure soit en vigueur. Le bannissement des Habsbourg d'un pays qu'ils ont créé et élevé à un rang éminent semble à première vue fantastique. Les paroles apocryphes prêtées à Félix Schwarzenberg — *Die Welt soll staunen über Osterreichs Undank!* (L'ingratitude de l'Autriche doit étonner le monde) — ont ainsi reçu une nouvelle signification. Cependant, les puissances contractantes ont été assez habiles pour maintenir le bannissement des Habsbourg en vertu d'une loi autrichienne existante, de manière à éviter un conflit ouvert avec la Charte des Droits de l'Homme des Nations Unies (dont l'Autriche n'est pas membre) et pour en faire supporter ainsi d'une manière indirecte la responsabilité au Parlement autrichien. Néanmoins, bien que la loi en elle-même soit immorale, admettons que la présence en Autriche de l'archiduc Otto, par

(1) Au sujet de l'attrait magique exercé sur les Allemands par la vieille conception du Saint Empire Romain, cf. les deux articles de M Joseph Hours et de M. Joseph Rovan parus dans *la Nef*, numéro de janvier 1954. Les couleurs prussiennes étaient le noir et l'argent. Les Hohenzollern y ajoutèrent le rouge de la révolution, ce qui donna le drapeau noir-blanc-rouge de la période s'étendant de 1871 à 1918.

exemple, soit nuisible à un État qui n'a pas encore réellement trouvé une raison d'être valable. Imaginons que le prétendant au trône traverse en automobile un village tyrolien à une allure excessive. Sa voiture serait arrêtée par les gendarmes ; mais alors, que se passerait-il? Pourrait-il être déféré devant un tribunal? Pourrait-il être frappé d'une amende? La situation créée par une telle contravention renverserait le délicat échafaudage de la république et elle aurait des répercussions internationales étant donné que tout peut se produire lorsqu'un événement fâcheux affecte l'Autriche, ce point névralgique de l'Europe. Qu'on l'admette ou non, les Habsbourg sont encore, d'une manière négative, aussi puissants qu'à l'époque de Charles-Quint. De cela, la gauche autrichienne est parfaitement consciente. Dans sa secrète admiration pour Metternich et pour son système, elle ne s'est pas contentée de prohiber la présentation d'un film sur le mariage de l'archiduc Otto à Nancy, mais elle a encore récemment fait paraître une ordonnance interdisant la représentation cinématographique des joyaux de la couronne autrichienne. Il est difficile d'apprécier à quel point la forme républicaine de gouvernement est fragile en Autriche.

Tout cela nous ramène à l'Autriche d'aujourd'hui : un pays de rêveurs et également un pays d'illusions. Le grand espoir de l'Autriche d'être dans la période actuelle un médiateur actif entre l'Est et l'Ouest a reçu un nouvel encouragement illusoire du fait des conférences de Vienne, mais il n'en reste pas moins tristement vrai que les contacts avec nos voisins immédiats — Tchèques, Slovaques, Hongrois — sont rompus par le rideau de fer et que cette situation durera peut-être encore des dizaines d'années. Nos liens avec la Yougoslavie se sont améliorés, mais nos relations avec l'Italie sont insidieusement empoisonnées par la question du Tyrol central, par la perte d'une région montagneuse que les Autrichiens n'ont jamais pu oublier. Étant donné que le régime républicain est imposé, que l'union avec l'Allemagne est interdite, que l'accès vers l'Orient est barré, la solution qui s'impose est l'*Imitatio Helvetiæ*.

Il semble assez probable qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire que l'Autriche devienne une caricature de la Suisse. On note un peu partout un matérialisme croissant associé à un certain déracinement et il n'est pas douteux que la jeunesse autrichienne d'aujourd'hui s'écarte des problèmes et des questions idéologiques pour rechercher une vie de plaisirs futiles concrétisée par les scooters, les matchs de football et les vêtements voyants. Nos anciens nazis ont retiré leurs chemises brunes et endossé des tabliers verts. En ce qui concerne les formes de gouvernement, il a été spirituellement dit que 9,5 pour 100 des Autrichiens d'aujourd'hui étaient des monarchistes convaincus, 0,5 pour 100 des républicains inébranlables et que 90 pour 100 étaient partisans de leur estomac. L'observateur clairvoyant ne se rend compte que trop nettement que le matérialisme actuel est comparable à celui qui a régné pendant les treize années qui ont suivi la première guerre mondiale, époque où l'intérêt national était axé

sur la vache Bella du président Hainisch, où de nombreux Autrichiens rêvaient de voir transférer à Vienne la Société des Nations et où les héritières de Chicago se disputaient les élégants professeurs de ski. Cependant, sans vouloir faire aux Autrichiens un honneur excessif, je continue à penser que leur indifférence actuelle est temporaire et qu'ils constituent fondamentalement une *nation impériale* en dépit de toutes leurs lacunes. Rappelons nous la phrase de Metternich : *J'ai gouverné l'Europe quelquefois, l'Autriche jamais.* L'Autriche enfin possède une certaine qualité démoniaque et une soif de l'absolu bien camouflées : ce n'est pas pour rien que le diable de Egger-Lienz figure sur nos pièces d'un schilling et un célèbre aliéniste sur la coupure de 500. Si la prospérité actuelle laisse entrevoir une défaillance, si le paradis terrestre ne tient pas toutes ses promesses, si l'énergie atomique, par exemple, remplace la houille blanche, nous pourrons alors nous attendre à une recrudescence de conflits idéologiques. L'histoire de la période s'étendant de 1930 à 1940 a été chez nous extrêmement sanglante. Il ne faut pas seulement se rappeler la valse viennoise, mais également les combats acharnés entre partis politiques qui, en Allemagne, ont pris fin sur une simple signature d'un *Herr Ministerialsekretär.* En Autriche, par contre, des barricades ont été élevées. Il pourrait donc venir un moment où les stipulations du traité d'État apparaîtront comme des exigences étrangères signées par des coalitions politiques disparues et où les propos de Disraeli prendront un aspect nouveau et plus sévère.

ERIK KUEHNELT LEDDIHN.

La Suisse, ni tout à fait elle-même, ni tout à fait une autre (1)

« C'est une accablante entreprise que d'expliquer un peuple, surtout quand il n'existe pas. »

C.-F. RAMUZ.

S'IL y a trois façons d'entrer en Suisse, par l'Italie, par l'Allemagne et par la France, l'impression est toujours la même. Rien entre Annecy et Genève, par exemple, entre Cône et Lugano, entre Mulhouse et Bâle, n'est fondamentalement différent. Le sol, dans une certaine mesure, est semblable, et cependant une infinité de détails rendent la dissemblance encore plus forte puisqu'à première vue on la croyait négligeable. Car, et c'est une considération essentielle sur laquelle il nous faudra souvent revenir, l'unité de la Suisse n'est rien si on ne la situe dans le cadre européen dont elle est le centre. S'affichant libre et indépendante, la Suisse dans son essence, et aujourd'hui dans son esprit profond, dépendait, dépend, de ses voisins dont elle s'est libérée pour en mieux peser les apports. La Suisse n'est plus en lutte vers l'extérieur, mais c'est en elle-même qu'elle continue le combat pour que se concilient sans amoindrissement des richesses opposées. On ne change pas la face d'un monde dans sa structure générale, mais cette attitude de l'esprit conduit insensiblement à une modification de détail qui s'érige bientôt en règle. Ainsi, au prime abord, la Suisse, dans son paysage, pour le voyageur qui arrive de France, d'Italie, d'Allemagne, n'est ni tout à fait elle-même, ni tout à fait une autre.

Dès l'abord, une volonté d'ordre s'impose au regard ; la circulation se règle sans heurt, les maisons s'harmonisent dans un grand souci de propreté, les gens sont habillés avec correction, sans que le négligé, non plus que l'élégance, l'emportent ; leur visage est paisible et comme exempt de passion... Tout, en un mot, concourt à l'hygiène physique et morale sans que se dégage d'une aussi saine harmonie l'euphorie qu'on serait en droit d'attendre. Là où, à première vue, tout semble accueillant, un je ne sais quoi de fermé et d'imperceptiblement hostile, sous les dehors d'une grande amabilité de principe, compromet l'abandon. L'empressement que tout bon Suisse montre envers les étrangers est sans aucun doute une forme de défense par l'attaque ! On oriente le voyageur sur ce qu'il doit voir et, à si bien le guider, il pourrait paraître qu'on veut l'aveugler sur ce qui doit lui rester inconnu. Il se pourrait même fort bien, envers et contre la légende, que la Suisse ne soit pas hospitalière... mais entendez bien : hospitalière à la manière de l'Italie, par exemple, où tout vous est donné d'emblée, le meilleur et le pire. La Suisse n'est pas ainsi : elle est hôtelière. Fort civilement accueilli à la réception : on vous montre les salons, votre chambre et le point de vue ; mais il n'est pas question de vous faire

(1) Ce texte est extrait d'un ouvrage de Dominique Fabre *La Suisse*, à paraitre dans la collection *Petite planète* aux éditions du Seuil.

visiter les communs ! Le Suisse, au fond, pour en avoir fait l'apprentissage, se méfie des étrangers.

Mais ce que les Suisses ne veulent pas dire, le cadre, le paysage dans lequel ils vivent, pourraient bien le trahir.

Plutôt qu'au sein des villes, c'est dans la nature qu'il faut pénétrer pour déceler l'âme d'un peuple. A un degré plus ou moins grand, les villes sont standardisées et quelques unes comme Genève, Lausanne, Bâle, internationalisées. Pour qui passe sans avoir le loisir de s'y arrêter à Zurich ou à Genève, — à cet égard, Lyon procure une impression semblable, — la ville est toute en façade et l'on serait tenté de croire que cette apparence ne dissimule rien d'autre qu'une grande vacuité et, à Zurich en particulier, un froid anonymat. Les villes suisses *vous laissent longtemps dans la rue avant que de vous introduire dans la cour, longtemps dans la cour avant que de vous ouvrir la porte de la maison, longtemps dans le corridor avant que de vous permettre l'entrée des chambres...* et, aimerions-nous ajouter, après Gonzague de Reynold, longtemps dans les chambres avant que de vous ouvrir leur cœur.

La nature, comme les gens, est peu bavarde. Ici et là, les pierres parlent de l'histoire, mais ce n'est qu'un rappel, non une confidence. L'ordre qui règne partout impose le respect, distille une certaine qualité d'ennui infiniment reposante, laquelle endort la curiosité. Tout en Suisse est beau, mais il faut y arriver poète pour se sentir exalté par tel ou tel site. *Cieux, montagne, fleuves, vents, lacs, j'ai une âme capable de vous comprendre!* Heureux lord Byron... Ce qui frappe en Suisse, ce sont en effet les grandes masses impassibles des montagnes, avec quoi contraste la force furieuse des rivières et des fleuves à leur naissance. Ce qui est naturel, essentiel, même pour les Suisses, ne cesse cependant de déconcerter ; on se trouve, en Suisse, comme suspendu entre la montagne et les eaux. La nature est là, partout, ramenant l'homme à elle, s'imposant dans son unité. Il n'est que de baisser ou de relever la tête pour s'en convaincre. Partout, dans les villes, des parcs fleuris font éclater la pierre et ces bouffées d'air pur et de verdure ne sont pas le moindre charme d'une ville telle que Genève, ordonnée en anse à la pointe de son lac, et cernée de montagnes.

Ce pays austère est le plus fleuri du monde. Il n'est pas d'intérieur où fleurs et plantes vertes ne soient répandues à profusion. Il est peu de fenêtres, et en Suisse allemande surtout, qui ne soient agrémentées de géraniums, du premier printemps aux derniers jours d'automne. Quant aux parcs, *placés sous la sauvegarde des citoyens — interdiction de marcher sur les pelouses — les chiens doivent être tenus à l'attache...*, ils sont le souci constant de jardiniers paysagistes, sans cesse au travail, parachevant leur chef-d'œuvre qui est un peu celui de chacun. Mais les fleurs ne sont pas seulement aux fenêtres, dans les rues, on fleurit également les fontaines, les réverbères... et jusqu'à certains édicules !...

Dans ces villes construites avec un souci constant de ménager sa place à la nature, où tout est mis en œuvre pour entretenir un caractère que l'on s'accorde à reconnaître riant, une immobilité, tenant à je ne sais quoi, frappe tout d'abord, et

distrait du simple plaisir qu'on pourrait prendre à se laisser vivre.

Rien de précisément guindé. Dans la province française, sous les dehors de l'austérité, on sent fort bien la pulsation sourde de la vie intime, alors qu'aux yeux d'autrui l'existence s'écoule infailliblement selon la morne loi des convenances. Par contraste, je ne crois pas que les Suisses aient grand-chose à se cacher. Si la famille constitue la base même de l'existence, cela ne signifie pas pour autant qu'elle soit un repaire, un refuge fermé à double tour... Les Suisses sortent beaucoup, mais avec ordre. Associations, clubs, sociétés, unions, fédérations, amicales, sont là plus nombreux que dans n'importe quel autre pays... Un Vaudois moyen voit fort bien sa semaine s'ordonner de la façon suivante : le lundi soir, il joue aux quilles ; le mardi, il a sa chorale ; le mercredi, c'est le yass ; le jeudi étant réservé à l'amicale des fourriers et le vendredi au secrétariat du parti radical... Reste le samedi pour le cinéma avec madame, et le dimanche pour le jardinage, la pêche, le ski ou la varappe. Le Suisse, en un mot, s'il est renfermé, ne vit pas enfermé. Il pourrait s'ensuivre une heureuse animation et cette vie bien apparente de tout un peuple, logiquement, devrait être sensible à l'œil nu. Or, ce n'est pas un manque de vie qui frappe, mais l'immobilité de cette vie. Et cette immobilité provient d'une superficielle absence d'inquiétude à laquelle s'ajoute la certitude, un peu crispante, qu'a tout bon Suisse d'appartenir à la légion des « justes ». Cela s'alliant au bon ordre de la nature, explique cette forme d'ennui, anodine d'abord, puis obsédante qui s'empare rapidement de certains voyageurs.

Mais attention ! il y a Suisse et Suisse. Tout comme Deauville et Paris, dans une certaine mesure, ne sont pas la France, Interlaken, Davos, Montreux, ne sont pas la Suisse. On pourrait citer bien d'autres noms de villes et de stations où la vie a été, en quelque sorte, « climatisée », et ce n'est pas là qu'il faut tenter de la percer à jour. Ce ne sont que vastes hôtels de grand luxe, isolés dans le cadre naturel qui, avec un service impeccable, suffit à assurer leur gloire. Passer quinze jours ou un mois dans l'une de ces stations n'autorise pas à porter un jugement un tant soit peu fondé sur la Suisse. Et les garçons conquérants qui se penchent, pleins de sous-entendus, à l'oreille des dames pour leur proposer de reprendre des crêpes suzette, sont neuf fois sur dix Italiens, alors... Les seules considérations que l'on puisse porter sur la Suisse en semblables circonstances se fondent sur l'absence de punaises sous les traversins et le dosage particulièrement étudié du café au lait. La réputation de l'hôtellerie suisse tient justement à ce qu'elle a de correctement anonyme et non pas à ses accents folkloriques. D'ailleurs, ce n'a jamais été en badinant avec de placides Anglaises au pied du Righi, que l'on s'est livré à de sérieuses études de mœurs. La Suisse ne réside pas dans les hôtels !

Un seul point de rencontre, cependant, entre la vie à l'hôtel et la vie suisse : l'ennui dont il a été déjà parlé ; mais, il est vrai, où que ce soit au monde, on s'ennuie ferme dans les hôtels.

Dominique Fabre.

En Brandebourg, entre Argol et la grande Garabagne

Je viens de visiter le palais du surréalisme. Il ne porte nulle inscription en lettres d'or à son fronton, et nul sortilège — ni pluie artificielle comme à la dernière Exposition surréaliste, ni glaces déformantes comme au musée Grévin — n'avertit le touriste, lorsqu'un gardien stylé le prie respectueusement de chausser les patins de feutre à quoi se reconnaît d'ordinaire la sagesse de l'ordre bourgeois, qu'il a déjà posé le pied dans le domaine du merveilleux. Ce temple n'a figuré, ni en réduction ni en effigie, à aucune des deux expositions qui annoncèrent au monde la naissance et la mort du Mouvement. André Breton et Tristan Tzara ne l'ont apparemment jamais vu; sinon, ces généalogistes inventifs qui, dans leur acharnement à se fabriquer des ancêtres, ont découvert quelques gouttes de sang surréaliste jusque dans les veines d'éducateurs de la jeunesse tels que la comtesse de Ségur, n'auraient pas manqué de revendiquer comme l'un de leurs précurseurs celui qui l'édifia — ce metteur en scène couronné qui aimait à la fois la flûte, la poésie française et les soldats à l'odeur forte.

Contrée mystérieuse, elle aussi, que celle où ce palais s'élève! Patrie du militarisme et de la sentimentalité. Pays où le héros, en revenant du combat, dépose son casque sur un coussin brodé de sentences naïves — hélas! qu'il a peut-être brodées lui-même. C'est chez ce peuple, qui ne paraît inquiétant et parfois monstrueux que parce qu'avec l'innocence et l'exhibitionnisme instinctif des enfants, il manifeste dans ses actes ce qui demeure dans le subsconscient des autres et étale ce qu'ils refoulent, c'est chez ce peuple qu'est né le romantisme. C'est chez lui que le surréalisme également devait naître ; l'admirable est qu'il y soit apparu deux siècles avant que Breton en donnât sa définition célèbre : dictée de l'inconscient en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, *c'est-à-dire dans le temps même où triomphait en France le plus insolent rationalisme et où, sur les ruines de toutes les croyances, les philosophes révolutionnaires préparaient un trône à la déesse Raison.*

Surréaliste, ce mobilier qui rappelle le style Louis XIV, mais à la façon dont Jérôme Bosch en dessinant sa faune apocalyptique se souvenait des animaux familiers, ces fauteuils argentés — couleur d'écailles de poissons — aux pieds grêles et aux accoudoirs à la fois boursouflés et contorsionnés, pareils à des mains d'albuminuriques ou à des nageoires d'otaries. Surréaliste, ce boudoir d'un vert évanescent au plafond en forme de

dôme, dont la décoration — une pluie de rameaux d'or entrelacés de guirlandes aux tons pastels d'un rose et d'un bleu angélique — donne l'illusion d'une fusée de feu d'artifice qui retombe en s'épanouissant, tandis que les plinthes, dorées elles aussi, simulent des gouttes de cire accumulées, comme si elles eussent dégouliné de quelque gigantesque bougie.

Mais où le délire de l'imagination atteint à son apogée, c'est dans la pièce qu'on appelle la salle des coquillages et qui mériterait plutôt le nom de grotte, depuis que le surréalisme, en dévoilant quelle correspondance existe entre les anfractuosités de l'âme et ces retraites de la terre, leur a donné le prestige d'un symbole. Ce fut le travail des premiers surréalistes, notamment de Breton et de Salvador Dali, de révéler la vertu non seulement poétique, mais allégorique, de ces objets naturels ou fabriqués devant lesquels l'homme simple a coutume de s'écrier : C'est un poème! *Le choix des accessoires réunis dans cette salle et plus encore peut-être leur agencement semblent l'œuvre d'un décorateur aux goûts pervers. Car on n'ignore plus, depuis les indiscrétions des psychanalystes, quel subconscient chargé portent les amateurs de coquillages!*

Plafond soutenu par des dragons et des crocodiles à la queue nouée en forme de huit, au corps hérissé de crustacés, à l'épaule cuirassée de glace; cascades immobiles en ciment pailleté d'éclats de verre au milieu desquelles surgit un candélabre de bronze aux branches insidieuses comme des tentacules; panneaux tapissés de coquilles d'huîtres que décore un amalgame de coquillages et de cristaux agglomérés d'où s'échappent des pinces de langoustes; piliers de marbre blanc striés de bandes où, comme dans la fameuse tirade des bijoux de la Salomé *d'Oscar Wilde, s'inscrustent toutes les pierres précieuses de la terre : lapis-lazuli, topazes brûlées, jaspes couleur de sang, tourmalines, béryls d'un vert sous-marin, calcédoines violettes comme une robe d'évêque, émeraudes, opales, agates taillées en forme de chouette, ambre tiède comme la paume de la main, onyx d'un rouge corail, malachites rugueuses comme la peau d'un saurien, labradorites et cristaux de roche.*

Ce décor pour la Belle et la Bête *ne s'élève pas au sommet d'une montagne magique ou au milieu d'une forêt pétrifiée. Il n'est pas l'œuvre d'un esthète décadent, d'un enchanteur ni même d'un roi fou. Celui qui l'a bâti venait de donner à son pays l'une de ses plus belles provinces. Il est la gloire d'une ville qui fut longtemps le siège et qui est encore l'emblème de toutes les vertus militaires — discipline, honneur, respect des traditions. Mais à ce trait on l'a reconnu : ce palais du surréalisme, c'est le château royal de Potsdam.*

JACQUES DE RICAUMONT.

Prestige des villes flamandes

Le caractère d'un pays, d'une région de ce monde, ne se mesure pas seulement par les contrastes. L'homme qui bâtit les villes ne diffère pas tellement selon qu'il respire l'air du Midi ou du Nord. En suivant l'échelle de l'urbanisme, de Marseille à Anvers, la pente est douce, les différences ne s'accusent pas brutalement ; il y a une certaine continuité ; ou si l'on veut, une sorte d'évolution de la massivité, du cube, à l'élégance, à la flèche. Le roman est plus répandu dans le Sud, le gothique au Nord : entre les deux il y a place pour l'un et l'autre.

Les frontières politiques des pays ne marquent pas, si la race n'y met du sien. C'est ainsi qu'entre Dunkerque et Ypres, Roubaix et Tournai, aucune ligne de démarcation n'existe.

Les Flandres, pourtant, qui demeurèrent si longtemps dans la zone d'influence française, sous les ducs de Bourgogne, et qui connurent une longue suite d'occupations diverses, gardent leur caractère propre ; non sans avoir emprunté çà et là quelques avantages au contact étranger, mais avec dignité, et une coquetterie qui ne les empêche pas de rester soi-même. Il y a entre Dunkerque et Ypres une différence capitale, c'est la langue. Et les pierres modelées par les hommes ont aussi leur langue. Peut-être ces villes se montrèrent-elles à peu près semblables pendant tout le règne des Ducs. Aujourd'hui elles portent encore une toilette à peu près pareille. Mais elles se séparent par l'attitude, le rythme, l'écho allais-je dire ; quelque chose d'indéfinissable qui est dans l'air.

On trouve dans les villes de la Flandre française les mêmes maisons à pignons que dans celles des Flandres belges. Tandis qu'en France elles semblent avoir perdu, je ne dis pas de leur authenticité, mais de leur prestige, en Flandre flamande elles restent ce qu'elles ont toujours été, représentent vraiment quelque chose. Ailleurs, des vestiges. Tombées, on ne songerait même pas à s'en souvenir. Elles ne marquent plus.

Dans les deux Flandres, l'occidentale et l'orientale, se dressent une multitude de villes, grandes et petites. Toutes eurent leur temps de prospérité et de luxe. Il en reste de

vivantes : Gand, Courtrai, Ostende, Bruges, Alost, Termonde, Furnes, Audenaerde ; d'autres se sont plus ou moins assoupies ; d'autres enfin sont mortes. De ces dernières, je ne citerai que Damme, qui fut un port florissant, rival de Bruges ; aujourd'hui ensablé. Il ne reste que l'hôtel de ville, son gracieux visage gothique et ses façades latérales à pignons. Autour, c'est le silence de l'histoire, le vide du sable. Le canal qui relie encore Bruges à ce passé sans autre monument (j'en excepte Lisseweghe avec sa tour carrée étonnée de survivre) ne reflète plus que les trembles qui suivent obstinément sa ligne, heureux de regarder cette eau qui semble leur appartenir, comme eux vivante, tributaire de la mer voisine, mais assez séparée de l'espace maritime pour garder sa physionomie ancienne et croire qu'elle suit sa propre voie, qui ne mène plus, en vérité, qu'au souvenir.

Ce qui distingue les villes des Flandres de leurs sœurs brabançonnes, c'est la plaine qui les porte. La plaine, rien que la plaine. Tandis que Bruxelles, Louvain, s'entourent de collines, Bruges, Gand, Termonde, ne voient autour d'elles que l'étendue sans vallonnements. S'il n'y avait les dunes de la côte, on pourrait dire que les villes sont servies, appétissantes, sur un immense plateau verdoyant, ce plateau naturel étant au niveau de la mer. Je dirai tout à l'heure ce que ces plaines représentent par rapport aux villes dont il est question. Mais un poète, Émile Verhaeren, ne les a-t-il pas, d'un trait définitif, fixées dans les mémoires :

Sous la tristesse et l'angoisse des cieux,
Les lieues
S'en vont autour des plaines;
Sous les cieux bas
Dont les nuages traînent
Immensément, les lieues
Se succèdent, là-bas.

. . . .

C'est la plaine, la plaine,
Sinistrement, à perdre haleine,
C'est la plaine et sa démence
Que sillonnent des vols immenses
de cormorans criant la mort
A travers l'ombre et la brume des Nords...

Le poète des *Campagnes hallucinées* voyait noir. Mais sous le romantisme exaspéré de ses strophes, le peintre qu'était Verhaeren, avait vu juste. Ces plaines sans fin, sillonnées de routes où vont « les gens vaguants » comme la route ellemême « à travers temps », provoquent la mélancolie, une sorte

d'ennui vague et sans issue ; tout s'y montre d'une sombre monotonie ; des champs, des prairies, à perte de vue. Si l'on n'espérait la mer par-delà l'ourlet des dunes, si l'Escaut et la Lys ne rompaient point, par le caprice des détours, les reflets de l'eau et une végétation parfois pittoresque, la tristesse de la platitude terrestre, ce serait à mourir de chagrin, à suffoquer de grisaille. Les arbres, le long des routes, penchés dans le même sens, indiquent par cette position la fréquence et la dureté des vents d'Ouest qui ont beau jeu, puisque aucune muraille naturelle ne les détourne ni ne les arrête.

On ne s'étonne pas de voir les villes, grandes et petites, et les villages, se serrer les uns contre les autres comme pour se protéger d'une angoisse qui frise l'hypocondrie, se réconforter mutuellement. Le caractère de l'homme s'en ressent ; il est lent dans les campagnes, plus animé dans les villes, renfermé partout, et comme méfiant. C'est que le climat, infiniment variable, l'oblige à se tenir continuellement sur la défensive.



Je ne puis que jeter un coup d'œil rapide sur les villes. J'en passerai donc, bien que toutes méritent mieux qu'une simple citation : Termonde et son élégant hôtel de ville, Furnes que le voisinage de la mer semble délivrer, les jours de marché surtout, de la hantise de la plaine ; Alost, Audenaerde, si différentes d'architecture, l'une et l'autre richement dotées quant aux monuments officiels. Au surplus, quand j'aurai essayé de donner de Gand et de Bruges une idée juste et précise, le lecteur qui n'a pas voyagé dans le pays pourra se figurer assez bien la physionomie et les traits d'autres cités flamandes. Il n'aura pas sous les yeux « toute la Flandre », mais les deux cœurs de ce pays. Je dis les deux cœurs, parce que je marie dans ma pensée ces deux villes, Bruges la féminine, Gand la masculine.

Cette vision peut paraître simpliste, il est vrai. Bruges fut autrefois une ville forte, bien défendue, et qui soutint, on s'en souvient, un siège célèbre sous le règne d'Albert et Isabelle. Gand, de son côté, présente, grâce à l'abondance de l'élément liquide, à l'Escaut, à la Lys et aux canaux, des caractères féminins qu'accentuent les fines dentelures des pignons et les reflets chatoyants de l'eau. Pourtant, c'est bien ainsi que se présentent, aujourd'hui, Gand et Bruges, si l'on fait abstraction du passé. Et même dans ce passé, je suis encore tenté de saluer Bruges comme une belle femme solide et gracieuse à la fois, Gand comme une sorte de maître à l'allure impériale.

Le mouvement de Bruges s'est ralenti, au point de paraître en quelque sorte périmé, artificiel. Bruges n'est plus, pour celui qui ne cherche que des sensations d'art et d'humanisme, qu'une sorte de musée. La vieille architecture y est admirablement sauvegardée. La physionomie du visage, la toilette, l'attitude générale, tout y sent l'ancien, avec cette vie que confère malgré tout l'animation des hommes, le trafic des rues, et la curiosité des visiteurs.

Ce qui contribue avant tout au charme de Bruges, ce sont les nombreux canaux qui sillonnent la ville et qui l'ont fait nommer, un peu sommairement, la Venise du Nord. C'est aussi l'abondance de végétation répandue dans la ville. L'eau, ici, se distingue par son aspect de miroir. Lisse, à peine égratignée par le vent, elle reproduit la ville par un reflet fidèle, non troublé. La belle ne cesse de se mirer. Vieille coquetterie devenue habitude, j'allais dire posthume. Si l'on peut parler d'une ville d'art, à qui la nature prête un charme particulier, c'est bien de Bruges. L'eau la caresse, la baigne, lui fait une ceinture. Et comme cette eau calme, souveraine, s'entend à l'orner, à chaque tournant, d'un prestige nouveau ! Vu de la porte Sainte-Croix, le canal extérieur, avec son vieux parapet, et la route pavée qui longe le bord, semble s'imposer, par son silence, au mouvement de l'extérieur. Il veille sur Bruges et semble dire, un doigt sur les lèvres, à ceux qui vont entrer : « Ici, on se recueille, on prie, on admire. »

Il suffit de nommer quelques-uns des paysages les plus intimes de la ville, l'eau y joue toujours un rôle : quai du Miroir, lac d'Amour, pont de l'Hydromel, quai Vert... Et tout cela dominé par la flèche sonore de l'hôtel de ville et la tour de Notre-Dame. Il me semble que sans cette atmosphère aquatique spéciale, sans ces reflets dans l'eau, en un mot sans cet aspect mystique de Bruges, les tableaux de Memling, de van Eyck, et d'autres qui peuplent le musée de l'hôpital Saint-Jean, ne se révéleraient pas si vivants, si actuels. Memling est le témoin de Bruges. On ne peut parler de Bruges, penser à Bruges, sans faire appel à la véracité humaine de son art.

On se plaît à citer les vers de Rodenbach et son roman : *Bruges-la-Morte*, pour caractériser cette ville d'un visage exceptionnel. Rodenbach, non seulement n'a su voir et sentir Bruges qu'à travers sa mièvre personnalité, faussement romantique, mais il l'a trahie dans son roman, en donnant de la vieille cité flamande un portrait d'une sombre et triste pauvreté littéraire.

Venons-en à l'autre ville, à la fois sœur et rivale, Gand. La maîtrise virile de Gand s'accuse dès l'entrée, je veux dire

dès qu'en suivant l'Escaut, fleuve majestueux, on pénètre dans ce grand corps de pierre où bat un cœur puissant. Ce cœur, c'est le Beffroi qui se dresse fièrement, tenant le milieu entre la cathédrale gothique de Saint-Bavon et l'incomparable église romano-gothique de Saint-Nicolas. Ces trois géants forment l'armature de la ville. Tout se ramène aussi à ce centre triplé. Les jours de Bourse ou de marché, il semble que renaisse l'ancienne animation, du temps des communiers, ces hommes actifs et obstinés. C'est encore Verhaeren qu'il faut citer :

Soit instinct, soit hasard,
Toujours
Au long des âges et des jours,
Ceux de la Flandre ample, rouge, féconde,
Ont défendu à coups de dents
Leur part
Dans la chair du monde...

En réalité Gand n'a jamais connu de repos dans son activité. Si Bruges donne l'impression d'un vaste musée, Gand représente la vie même. Ce qui donne à cette ville un caractère vraiment original, c'est cet ensemble d'art et de vie, cette concordance de l'art humain et du travail humain ; cette harmonie aussi du passé et du présent.

Au cœur même de la ville se dresse, sortant de l'eau comme un monstre médiéval, le château des Comtes, avec ses murailles rugueuses, ses échauguettes saillantes, le plus bel ensemble constructif de pierre qui se puisse imaginer. Il se dresse et s'étale ; on le touche sans le vouloir. Il est là, et tout ce qui l'entoure en est transformé. C'est au château des Comtes que naquit Charles-Quint, assez fier du lieu de sa naissance pour déclarer : « Je mettrais Paris dans mon Gand. »

Qu'on suive le cours de l'Escaut ou qu'on entre dans la ville par le chemin de la Lys, c'est tout le long de la traversée un éblouissant spectacle d'art. Les quais s'ornent d'anciennes demeures patriciennes des styles les plus variés, pignons en escalier ou d'un dessin plus compliqué, façades des dix-septième et dix-huitième, etc. Et quel déploiement d'imagination dans l'exécution de ces architectures seigneuriales, quelle fantaisie mesurée ! Elles sont là, ces figures du passé, nullement étonnées de la vie présente ; pas plus que ne s'étonnent les constructions du présent ; toutes servent, continuent à servir et à charmer. Les trois façades historiques du Quai aux Herbes sont célèbres. On dirait les personnages d'un tableau de Franz Hals, des Syndics dans leur attitude et leur raideur de pierre.

Bruges n'a que des canaux, ce qui est beaucoup. Gand possède une géographie aquatique qui est à elle seule, qu'aucune autre ville ne peut lui disputer : un ensemble de fleuve, rivière, canaux, dont l'inextricable complication surprend comme une espèce de prodige. Comment tant d'eau peut-elle tenir dans une seule ville? Comment une ville peut-elle se soutenir dans une si grande abondance d'élément liquide? La comparaison avec Venise semble mieux à sa place, ici, qu'à Bruges. Mais c'est tout autre chose, en vérité. Il règne, à Gand, entre le trafic aquatique et le mouvement des rues, un équilibre magnifique ; la lenteur fière du premier et l'animation mesurée de l'autre se complètent. Ici, on ne traverse les ponts (il y en a quatre-vingt-six) que pour se rendre à une destination utile. Pas de flâneurs, si ce n'est, aux jours d'été, le touriste un peu perdu dans cette diversité d'apparence monotone. Le travail, une activité sans répit, telle est la signification de la vie extérieure, dans cette ville qui fut autrefois une des grandes figures citadines du monde occidental, et qui reste pareille à elle-même aujourd'hui.

Gand possède aussi, comme Bruges et la plupart des villes flamandes, son coin de repos, de religiosité quiète : le béguinage. Ces béguinages sont une des originalités des Flandres ; petites villes dans la ville, retraites où n'habitent, dans leurs maisonnettes pittoresques, que des religieuses occupées à un travail manuel, de dentelles ou autres gentillesses féminines, dont la charité est la seule raison d'être. Il existe deux Béguinages à Gand, l'ancien et le nouveau. L'ancien, dépossédé de ses ermites, a conservé sa physionomie respectée plutôt que respectable, au sens solennel du mot. Je ne sais pourquoi, entre cette thébaïde faite d'une chapelle entourée de maisonnettes à pignons, et le panneau central de l'*Agneau mystique* de van Eyck, conservé dans la cathédrale de Saint-Bavon, je me plus toujours à établir un étrange mais réel rapport, à la fois d'art et de fait. L'Agneau mystique, immolé, mais toujours vivant, s'entoure des cohortes d'anges et de saints. Pareillement la simple et modeste église du Béguinage, mais si tendre et douce, dirait-on, voit se former en cercle, autour d'elle, ces maisonnettes à façades blanches, qui ne sont que pureté et sainteté.

Gand est une des villes puissantes et nobles du monde par ce qu'elle représente dans l'histoire, et par les manifestations de son activité actuelle. Aussi par sa structure monumentale. Elle fait penser à une sorte de Florence plus ornée, non moins solide.

FRANZ HELLENS.

Fiesta à La Paz

MA consolation, pendant que nous marchions en haletant dans les rues, était de me dire que La Paz se classait, avec ses 3 700 mètres d'altitude, comme la capitale la plus haut perchée du monde, et que même la divine Lhassa thibétaine ne venait qu'en seconde position dans le palmarès. Cette situation élevée nous valait un ciel d'une pureté et d'un éclat aveuglants, un froid très sec à l'ombre, une gêne respiratoire dans la poitrine et un goût de fer sur la langue (1). L'Illimani, au sommet neigeux, dominait la cité et en commandait le climat.

Au centre de La Paz, il y avait quelques larges avenues, à peu près plates, bordées d'immeubles modernes, de magasins, de banques et de clubs cosmopolites. Autour de cette zone de civilisation naissante, s'étageaient les demeures des Indiens Aymaras qui formaient l'immense majorité de la population. S'écarter d'El Prado, c'était accepter une escalade épuisante, qui du règne de l'automobile vous hissait au règne du lama. Un chapelier en délire avait imposé sa volonté à la ville indigène. Les femmes de La Paz portaient des chapeaux melons, aux teintes étudiées, celles de Cochabamba, des hauts de forme blancs. Leurs robes, leurs châles étaient de couleurs très vives. Plus elles étaient sales, plus elles s'affublaient d'oripeaux voyants. Plus elles étaient vieilles, plus elles avaient de jupes autour des reins. Leur âge, comme celui des arbres, se lisait à l'épaisseur de l'écorce. Toutes mangeaient quelque chose en marchant, ou chiquaient de la coca dans un flasque remuement de babines. Des gosses adhéraient en ventouses à leurs épaules. Quelques Indiens de la forêt vierge, aux longs cheveux, passaient, conduits par leurs caciques. Une Sainte Vierge surgit dans la foule, véhiculée à dos d'hommes, au son de fifres et des tambours. On l'applaudissait, on lui jetait des poignées de confetti à la figure. Saint Joseph venait derrière, la barbe constellée de pastilles en papier multicolores. Nous voulûmes les suivre et finîmes par nous perdre dans un labyrinthe aux passages dénivelés. Ce n'était plus une capitale que nous visitions, mais une carrière, dont les moindres alvéoles étaient habitées. Huttes de boue accolées au rocher, tanières creusées dans un bourrelet de terre jaune, ruines aménagées en dortoirs, en boutiques, en dépôts d'ordures. Chaque porte était une échoppe. Les marchands étaient assis dans le ruisseau. Les acheteurs enjambaient d'un pas souple les étalages qui leur barraient le chemin. On ne vendait pas, on échangeait de vieux vêtements contre des pommes de terre, un dindon contre un bijou en cuivre. Ramené au système du troc, le commerce avait cessé d'être le métier de quelques-uns pour devenir la fonction naturelle de tous.

Nous nous arrêtâmes devant des piles de feuilles de coca. Une

(1) La capitale officielle de la Bolivie est la petite ville somnolente de Sucre, mais le centre industriel, commercial et politique du pays est La Paz.

grand-mère indienne en acheta deux pincées. Je la vis arracher la queue et la nervure centrale d'une feuille, fourrer la boulette verte dans sa bouche, mastiquer longuement, puis croquer un peu de pierre à mâcher grisâtre et reprendre sa promenade, heureuse, branlante, l'œil éteint. Avec la coca, presque pas besoin de nourriture. Cette plante bénéfique endormait le cerveau et coupait l'appétit. Grâce à elle, toute la Bolivie était sous-alimentée et ne se plaignait pas de l'être.

Deux pas plus loin, une guenon, dont le torse émergeait d'une vingtaine de jupes concentriques, vendait des herbes médicinales, des bouts de bois coloriés et des fœtus d'agneaux et de poulets, séchés au soleil et destinés à être enterrés dans les fondations des maisons pour porter bonheur au propriétaire. Ailleurs, s'alignaient les bananes des provinces chaudes, des *haguayos* bariolés servant d'écharpes ou de berceaux, des flûtes de Pan, des sarbacanes, des racines combustibles, des *chulos* tricotés et des boules de savon à la chaux pour les soins de la chevelure. En vérité, la confusion des marchandises était telle, que chaque chose paraissait pouvoir être utilisée indistinctement comme nourriture, comme vêtement, ou comme symbole magique. Malgré l'altitude où nous nous trouvions, des senteurs puissantes nous captivaient les narines. Une odeur de vieux bouc, c'était un Indien qui passait; une odeur de poisson pourri, une Indienne.

Race étrange des hauts plateaux, incompréhensible, inabordable et têtue. L'homme, ici, n'attendait rien de personne. Tout ce dont il avait besoin pour vivre, il le faisait de ses propres mains. Ses ambitions étaient nulles. Un peu de coca, un peu de maïs, un *poncho*, un *chulo*, un harnais pour le lama, de l'aguardiente pour s'enivrer les jours de fête, après avoir versé quelques gouttes d'eau de feu entre ses pieds afin de se concilier les bonnes grâces de Pacha-Mama, l'esprit de la terre. Cette terre, il en avait l'inertie, la couleur et la dureté. Ne se lavant jamais, dormant tout habillé, se soignant avec des simples, méprisant le progrès, l'hygiène, la notion de temps, il traversait les siècles, avec sa chique dans la joue et sa femme faiseuse d'enfants sur les talons. Un seul luxe pour lui : les déguisements et les pétards de la *fiesta*. Toute une rue de la ville haute leur était réservée. Les boutiques rivalisaient de hardiesse et d'horreur dans la fabrication des masques. Les énormes têtes de plâtre colorié, dont les Indiens se coiffaient jusqu'aux épaules pour les processions, avaient des yeux en billes de verre, des cornes cloutées d'or ou d'argent et une denture dévorante en fragments de glace. Un crapaud gonflé de pustules chargeait la langue du monstre. Un serpent se tordait sur son front. Des flammes sortaient de ses oreilles pointues. Pour accompagner ces pièces montées, on vendait des tenues de toréadors aux lourdes broderies rutilantes, des armures en plaques de métal articulées, ou des carapaces de scarabées géants.

Toutes les rues descendaient vers le centre. Nous nous trouvâmes brusquement, et sans l'avoir cherchée, devant l'église San Francisco, qui datait de la fondation de la ville. Les abords de l'édifice étaient jonchés de confetti, vestiges de quelque cortège religieux à la manière bolivienne. La vieille façade baroque s'ornait

d'un énorme portail sculpté, dont les deux battants pivotaient sur leurs tourillons, sans le secours d'aucune ferrure. L'intérieur de la nef était en granit rose. Chaque bloc de la construction portait une marque gravée : croix, cercle, carré, ligne droite, triangle. C'étaient les signatures des Indiens qui les avaient posés quatre siècles auparavant. Leur salaire avait été calculé d'après ces indications ineffaçables. Tandis que j'évoquais le travail des cinq mille Aymaras anonymes qui bâtissaient La Paz, sous les ordres des architectes et des religieux espagnols, ma femme chuchota :

— Regarde... regarde vers la porte...

Un groupe de femmes indigènes pénétrait dans l'église. Dès le seuil, d'un même mouvement, elles retirèrent leur chapeau melon et l'appliquèrent contre leur poitrine. C'était une question de bon sens. Ayant adopté le couvre-chef masculin, elles changeaient de sexe au regard du Seigneur et n'avaient pas le droit de rester couvertes dans sa maison. Nous sortîmes sur le parvis. D'autres Indiennes, passant devant la façade de San Francisco, se décoiffaient dans un large salut viril. Un peu plus loin, nous les vîmes répéter ce geste devant un temple protestant.

Nous allions nous engager dans une rue d'apparence paisible, quand une horde costumée déboucha devant nous. Tambours, cymbales, flûtes de roseaux, sonnettes de bois, grelots de coquillages, emplissaient l'air d'un vacarme effrayant. Les hommes étaient coiffés de ces masques grimaçants que nous avions admirés dans les magasins de la vieille ville. Un mufle de taureau se balançait sur un corps de toréador en tenue de combat. Une gueule de serpent irrité couronnait les épaules d'un chevalier à la cotte de mailles brillante. Une tête de diable, crachant des flammes, émergeait d'une robe de plumes rouges ébouriffées. Les danseurs, hébétés de fatigue, d'alcool et de coca, tournaient sur eux-mêmes en marchant et secouaient à bout de bras des fouets et des frondes. Derrière eux, venaient des femmes, qui, elles aussi, virevoltaient au rythme de la musique. Leurs jupes s'évasaient et se divisaient en feuillets de mille couleurs. Leurs tresses noires défaites cinglaient leurs visages suants. La poussière les nimbait d'un halo de brume. Des gamins se heurtaient dans leurs jambes. Nous dûmes nous plaquer contre un mur pour n'être pas emportés par le courant.

J'avais lu, dans mon livret-guide, que tous les prétextes étaient bons, à La Paz, pour organiser des cérémonies de ce genre. Chaque jour, les habitants d'un quartier honoraient un saint du calendrier catholique en s'affublant eux-mêmes d'un costume de démon. La procession se terminait à l'église, où le curé recevait l'obole de ses paroissiens et leur promettait que Dieu ne resterait pas insensible à la *fiesta* qui lui avait été généreusement offerte. Le soir descendati promptement sur la chaîne des montagnes neigeuses. Nous avions encore chaud au visage, mais déjà froid aux pieds. Tout à coup, un souffle d'air glacé nous enveloppa.

Dans l'avenue du 16 Juillet, nous retrouvâmes nos frères aux visages pâles, essoufflés, affairés, avec des soucis d'argent plein le crâne. Cette voie large et aristocratique était gardée aux deux bouts par une statue équestre : Simon Bolivar à l'entrée et le général Sucre

à la sortie. Un groupe de soldats aux uniformes européens et aux faces asiatiques bavardait avec trois jeunes filles coiffées de chapeaux melons. De temps en temps, elles haussaient les épaules et crachaient à leurs pieds pour dissimuler l'émotion que leur causaient les compliments de leur entourage. Non loin de là, les vitrines des magasins s'illuminaient, révélant un paradis de cuisinières électriques, d'aspirateurs, de robes légères, de manteaux de fourrure et de bijoux parisiens.

Nous prîmes un taxi pour nous ramener à l'hôtel. Mais le chauffeur, qui connaissait son métier, insista pour nous montrer rapidement le quartier résidentiel, la poste centrale, la cathédrale, le palais du gouvernement et des édifices administratifs de construction récente. Parmi eux se trouvait un « ministère des Affaires indiennes », spécialement créé pour étudier le cas des indigènes illettrés, malades et proliférants.

Nous admirâmes également, au passage, le rio La Paz, dont le lit était creusé en escalier monumental. L'eau, chargée de sable précieux, descendait les marches avec un fracas monotone. Aux abords de la cité, des laveurs d'or prospectaient désespérément le flot bouillonnant de la rivière. Bientôt, les rues se transformèrent en routes, ou plutôt en tranchées, taillées dans une terre grise et molle, qui s'éboulait dans les virages. Sur une place ronde, s'élevait une idole monolithique, vieille de sept mille ans, qu'entouraient des têtes de dieux enfouies dans le sol jusqu'aux mâchoires. Deux statues, d'un travail plus soigné, se détachaient de l'ensemble. L'une, en pierre rose, montrait une figure hideuse, convulsée, et le chauffeur nous dit que c'était l'esprit du Bien. L'autre, en pierre verte, une corde au cou, tournait paisiblement le dos aux visiteurs; c'était l'esprit du Mal. Un observateur impartial ne pouvait manquer de conclure qu'à cette époque reculée le vice était plus aimable que la vertu.

Des enseignes au néon s'allumaient de tous côtés quand nous redescendîmes en ville. Le centre de La Paz jouait à la capitale moderne. Mais, dans les hauts quartiers, des Aymaras rebaptisaient à leur façon les saints catholiques, se nourrissaient de graines, couchaient sur la terre battue et faisaient leurs comptes au moyen de ficelles à nœuds. Plus loin encore, des ouvriers indiens travaillaient dans les mines de cuivre, d'argent, de zinc, d'antimoine, de wolfram, qui appartenaient à des compagnies étrangères. Sans débouchés sur la mer, sans routes praticables, isolée du reste du monde par la montagne et la forêt vierge, une nation arriérée et pauvre se réfugiait dans la philosophie de la passivité.

Nous rentrâmes dans notre chambre d'hôtel pendant qu'une jeune domestique indienne découvrait les lits. Elle interrompit sa besogne pour admirer nos achats. Nous rapportions, entre autres souvenirs, une statuette représentant *Ekeko*, le dieu bolivien de l'abondance. Il plut beaucoup à notre petite camériste. Elle murmura : *Permiso?* le prit dans sa main, le caressa, lui parla à voix basse. Un sourire grave, respectueux, animait son visage. Après un moment d'hésitation, elle se signa et baisa son pouce. Elle portait une petite croix en or pendue autour du cou.

HENRI TROYAT.

Inquiétude brésilienne

L'ENQUÊTE que je menais sur le Brésil a été soudainement interrompue par le suicide de Vargas. Dans de pareilles circonstances, le caractère d'un peuple prend tout son relief, toute sa couleur ; sa vie quotidienne devient un spectacle. En quelques jours, on peut en apprendre autant qu'en des années. Je suis maintenant un peu moins désorienté qu'au début, devant le pays le plus vaste et le plus riche en forces tangibles ou latentes que renferme cette Amérique qu'on appelle l'Amérique latine, espace aussi étendu que l'Europe, y compris la Russie d'Europe, et sur lequel on trouve à la fois d'immenses agglomérations urbaines dont la croissance est plus rapide et plus impétueuse que celle de n'importe quelle autre ville au monde, et des sociétés arriérées ou sauvages. Pour comprendre un tel état de choses, les Brésiliens prétendent qu'il est nécessaire de renoncer à comprendre. Mais ils ont également, du Brésil, une définition qui pour être banale n'en est pas moins juste ; ce serait « une âme qui se cherche », un être chargé de potentialités, mais qui n'a pas encore de ses limites une conscience parfaite.

Il me faut tout reprendre depuis le commencement. Je me revois à Rio-de-Janeiro, dans ma chambre de l'hôtel Copacabana, devant une véritable exposition de fruits. J'avais pris prétexte de l'achat de ces fruits pour m'aventurer dans les rues et dans les boutiques de la ville, et cela m'aida peut-être à deviner certaines choses. Quand on se trouve en pleine incertitude, on n'a plus qu'une ressource : ne pas tenter de comprendre coûte que coûte, laisser son esprit et ses sens absolument vacants. C'est pourquoi je me contente de goûter ces fruits. Voici le *mammao* qui correspond à la papaye africaine et qui rappelle à la fois le melon et le potiron. La *fruta de conde*, une petite citrouille pleine de grains noirs noyés dans une pâte blanche semblable à du sucre liquéfié. En ouvrant le *genipapa*, on y trouve une bouillie brune, elle aussi semée de grains, et qui fait penser à la caroube et à la nèfle ; voici enfin la *maracuia*, autre petite citrouille verte, et qui, une fois ouverte, ressemble à une grenade, avec des grains blancs, aqueux, acidulés. Auparavant, j'avais goûté à cette cuisine brésilienne qu'on ne trouve plus guère dans les grandes villes, (les restaurants ont adopté la cuisine franco-italienne, les gens riches mangent à l'européenne, et la nourriture des pauvres est très frugale). Mais ces mêmes familles qui adoptent les usages européens à Rio-de-Janeiro ou à Sâo-Paulo, sont fidèles aux antiques coutumes dès qu'elles retrouvent la campagne ; elles prennent place autour de grandes tables sur lesquelles tous les plats sont exposés au commencement du repas. Ce sont des plats chargés de mets abondants dans lesquels entrent toutes sortes d'ingrédients, crémeux, gras, farineux, presque toujours sucrés, quelquefois douçeâtres. Cuisine à l'opposé

de la cuisine mexicaine qui irrite la bouche et fait grand usage de condiments violents. Je songeais à cette cuisine, et mon imagination me conduisait à travers l'immense pays, survolait des plaines rouges et monotones, des montagnes, des marécages, des forêts vierges, la plus grande réserve de plantes médicinales que nous offre la Terre, paradis du botaniste et du pharmacien. Jamais je n'oublierai cette première impression faite à la fois d'immensité et de saveur douçeâtre.

Ce n'est que peu à peu qu'on découvre la beauté du golfe de Rio, comme si elle montait du fond d'un rêve. Ici se rejoignent des hauteurs imposantes comme le Cordovado et le Pain de Sucre ; la forêt, celle de Tijuca, qui, bien qu'elle soit sillonnée de routes, est déjà une forêt vierge, aux portes de la ville, une sorte de buisson géant, un nœud de plantes inextricablement embrassées, dans une région montagneuse ; les vallées qui s'inclinent vers la mer ; et de vastes étendues de récifs, tombés dans l'eau du golfe comme des météores. Rio-de-Janeiro est une ville-labyrinthe qui s'ouvre sur plusieurs baies et comprend un certain nombre de quartiers bien distincts, séparés entre eux par des collines et des éperons rocheux où les routes en lacets lorsqu'elles ne sont pas percées de tunnels — obligent l'automobile à faire de très grands détours. On y trouve des gratte-ciel agglomérés comme des récifs coralliens et des parcelles de forêts. Ces parcelles, aussi exiguës qu'elles soient, et semblables à des îles au milieu des maisons, sont des vestiges de la forêt vierge ; l'homme qui gagne peu à peu sur elle en la détruisant, n'y a jamais pénétré. Et toute la ville est tournée vers les plages qui ourlent le bord de la mer, vers le sable presque blanc où la foule se presse aux jours de fête, encore que la mer, toujours écumante, décourage le plus souvent les baigneurs. Le golfe est d'ordinaire légèrement voilé par des brumes qui réfléchissent la lumière comme le ferait une vitre, et il constitue lui-même un labyrinthe de promontoires et d'îles, sorte de radeaux couverts de végétation, éboulis de rochers énormes, polis, d'un seul bloc, à l'assaut desquels montent la forêt et les palmiers. Les montagnes sont d'un rouge à la fois ténébreux et pâle, comme la chair des mulâtres, et leur forme, toujours la même, rappelle la forme d'un pain de sucre. Aux endroits où la perspective les rapproche les uns des autres, les fait, semble-t-il, se chevaucher, ces pains de sucre forment une sorte de paysage qui rappelle les commencements du monde, un paysage de tremblement de terre, proche des imaginations enfantines et de la folie. Derrière les montagnes se déploient des couchers de soleil d'un vermillon opaque au milieu de nuages violacés arrachés par place. Le soir. sur le plus haut sommet, derrière la ville, s'élève la statue du Christ. Les bras ouverts dans les ténèbres, cette statue ressemble à un ange qui descend en planant. Je l'ai vue, une nuit, au clair de lune. (La lune, comme on le sait, est au Brésil l'objet d'un culte païen.) Pareil voisinage a été pour moi une des premières intuitions que j'aie eues sur ce pays où magie et christianisme reçoivent un culte égal et universel.

De ma fenêtre, je vois maintenant la rue, la plage, les vagues

tourbillonnantes qui me donnent un léger vertige, les palmiers courbés par le vent. Cette partie de la ville est un quartier résidentiel, un quartier bourgeois et assez quelconque. Mais ce n'est qu'une façade sur la mer et il suffit de la dépasser pour trouver la vie grouillante des maisons pauvres. De la chambre où j'écris, je pense à la ville qui me reste encore incompréhensible. Je pense à ces terrains où les gratte-ciel poussent comme des champignons, dans un chantier de maisons en construction, de maisons attaquées par la pioche des démolisseurs, d'ouvriers qui travaillent, de rigoles et de tranchées ouvertes dans les rues, de zones éventrées en sorte qu'on passe avec surprise du centre, solidement construit, à une périphérie en plein bouleversement. Je revois les épiceries, l'amoncellement des sacs de café, les poissonneries harcelées par les moustiques, les bazars où l'on vend des cotonnades aux couleurs vives, les pharmacies semblables à des églises, les restaurants populaires aux murs revêtus, comme la loi l'exige, de carreaux en faïence blanche (cette prescription s'applique également aux coiffeurs). Des blancs, des noirs, des mulâtres entrés là, mangent avec lenteur, les paupières luisantes. Au milieu de ce pêle-mêle, tassées, on aperçoit les vieilles maisons du XIXe siècle : maisons de style colonial, bleu ciel; maisons roses de style empire, et maisons d'un vert pistache dans le style du pays. Deux ou trois églises baroques, entièrement tapissées de boiseries, avec un revêtement rouge ou or, des feuillages sculptés, et qui plient sous le poids de céramiques bleues et blanches; de petits jardins tropicaux au-dessus desquels voltigent des papillons, des azurés grands comme de petits oiseaux, des azurés aux reflets rouges, jaunes, ou d'un rouge feu, agités d'un incessant tremblement comme ces taches clignotantes aux vives couleurs qui surgissent sur la rétine lorsqu'on a la vue fatiguée. En sortant des boutiques, on passe sous des arbres d'un vert noir, du haut desquels tombe soudain l'ombre froide et lourde des bois. Je revois les vitrines où brillent ces pierres précieuses et semi-précieuses qu'on trouve en abondance au Brésil, les émeraudes dont le vert s'éclaire d'un point jaune, la topaze impériale, l'améthyste, l'aigue-marine. Parce qu'elles sont très répandues ici, ces pierres laissent indifférentes les femmes riches qui leur préfèrent les perles; d'ailleurs, c'est au Brésil qu'on trouve le plus beau choix de perles grosses et sans défaut qui existe au monde. Je vois les bars populaires où l'on joue aux dés, mais en silence, sans les cris, sans l'excitation qui accompagnent ce jeu aux États-Unis. Puis on se trouve soudain transporté au sein d'oasis où se déploie un certain formalisme qui ne manque pas de sévérité. J'ai assisté à une cérémonie dans la plus grande église de Rio-de-Janeiro, un sanctuaire fastueux, peint et doré, d'un style très second Empire. De la voûte, des globes électriques pendaient en grappes resplendissantes ; derrière et au-dessus de l'autel s'élevaient des pyramides régulières de fleurs blanches. Dans l'assistance, les enfants étaient habillés comme des premiers communiants, et les femmes portaient de ces chapeaux à fleurs qu'on aime tant aux États-Unis, des chapeaux couverts de plumes légères, multicolores. Mais dans les quartiers

commerçants, je n'ai vu personne qui appartînt aux classes dirigeantes, ce qui semble bien confirmer qu'au Brésil la classe moyenne est encore embryonnaire.

Dépourvue de toute gaieté quotidienne, d'une splendeur comme amortie par un voile blême, la vie du Brésil se révèle par à-coups. De prime abord, on ne prend pas conscience de sa force. Puis la présence d'une nature intimement mêlée à la civilisation et toujours prête à reconquérir les brèches que l'homme a pratiquées, devient une cause d'angoisse. On sent une vie partagée entre la tristesse et une perpétuelle nostalgie sans objet, avec des explosions soudaines. Le fameux Carnaval de Rio lui-même fait peut-être office de compensation, et répond à un besoin de joie longuement accumulé. Tout le monde participe au désordre, bourgeois et habitants des « favele ». Les « favele » sont des villages misérables, généralement habités par des Noirs et composés de petites maisons en bois ; lorsqu'on les regarde d'en bas, elles ressemblent à un tas de boîtes d'allumettes sur lequel on aurait marché. Elles grimpent entre les avancées de la forêt, sur les hauteurs, ou se glissent jusqu'au milieu des gratte-ciel. Pour le carnaval les habitants des « favele » entrent en compétition ; ils répètent pendant toute l'année une chanson, une danse qu'ils exécuteront sans se lasser, sur les places de la ville. Le jour du carnaval, ils descendent en files de leurs villages à la lumière des torches. Ce sont alors des danses orgiaques qui se prolongent pendant plusieurs nuits jusqu'à l'épuisement, car les danseurs s'aspergent d'éther pour se soutenir ou vident d'un trait de petites bouteilles qu'ils tiennent entre leurs dents.

Tel est mon premier contact avec un pays où les hommes ont l'habitude d'être taciturnes et comme perpétuellement absents. Mais lorsque ces mêmes hommes consentent à parler, ils haussent le ton d'une manière grandiloquente et baroque, qui n'a rien à voir avec la rhétorique italienne. Quelques jours avant la mort de Vargas, le chef du parti de l'opposition lui demanda de se démettre de ses fonctions « au nom de la mer, du soleil et de toutes les fleurs qui s'épanouissent sur cette terre brésilienne ».

Je sais que tout cela représente peu de chose, et n'est que couleurs et impressions confuses, certainement partiales et peut-être fausses. Premier pas vers ce pays que tourmentent l'idée de sa propre étendue, les difficultés d'ordre physique qui en découlent, le sentiment de son infériorité, et son nationalisme. Mais tous ceux qui ont vu le Brésil s'accordent pour reconnaître qu'il doit avoir une place de tout premier plan dans le monde de demain et qu'il faut connaître et comprendre cette terre. Le Brésil tend à s'affirmer. J'aurais voulu pouvoir, dans mon voyage, donner une idée d'ensemble de ces forces encore éparses et indécises, de ce peuple qui oscille entre le découragement et l'orgueil, entre d'immenses ambitions et un mépris secret pour lui-même, peuple chargé d'une violence sourde, d'un courant vital dont les deux pôles d'attraction sont sa richesse même et sa mélancolie.

GUIDO PIOVENE.

(Traduit de l'italien par Simonne Jacquemard.)

Jésuites français en route vers la Chine au dix-septième siècle

Le 3 mars 1685, six Pères jésuites français s'embarquaient à Brest sur l'*Oiseau*, vaisseau de guerre du roi, à destination du Siam. Ils accompagnaient le chevalier de Chaumont que Louis XIV envoyait comme son ambassadeur pour rendre au souverain de ce lointain pays la politesse qu'avait constituée la première ambassade siamoise arrivée en France à l'automne de 1684.

En admettant même que l'échange de politesses entre le roi de Siam et le roi-soleil, et l'aide accordée par ce dernier à « Monsieur Constance », premier ministre chrétien du roi de Siam, n'aient été que des épisodes secondaires de l'histoire générale de l'humanité, la présence à bord de l'*Oiseau* de six jésuites français, dont un seulement était destiné au Siam, tandis que les cinq autres visaient en réalité la Chine, suffit à transformer la portée de l'entreprise.

Il y avait déjà cinq ans que le célèbre P. Verbiest, qui avait restauré la mission de Pékin et passait pour « le plus savant homme de l'Empire en toutes sortes de sciences », avait chargé l'un de ses Pères de recruter en France de nouveaux collaborateurs. Colbert s'était intéressé à cette initiative et l'avait fait agréer par le roi. Il fut entendu que, priorité entière étant reconnue aux travaux d'évangélisation qui pouvaient seuls légitimer l'exil auquel ils se vouaient et les épreuves qui les attendaient, les jésuites français qui seraient recrutés pour cette grande aventure, accepteraient d'utiliser en quelque sorte leurs loisirs pour réunir et adresser en France « quantités d'observations qui... manquaient encore pour la perfection des arts et des sciences ». Ce sont là les termes mêmes dont se servit Colbert. Le grand ministre fit alors préparer et rassembler, aux frais du roi, tout un matériel, principalement astronomique, destiné aux futurs missionnaires. Il fut également décidé que certains d'entre eux s'efforceraient de gagner la Chine par la voie de terre, les autres par l'Océan dans les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

La mort de Colbert, en septembre 1683, n'arrêta pas ces préparatifs. Louvois suivit la question de très près. Il écrivit à divers Supérieurs pour leur demander « des sujets zélés et savants » et contribua de sa cassette particulière à l'expédition terrestre. Seignelay, depuis longtemps collaborateur de son père, hérita de lui l'organisation de l'expédition maritime. Le roi lui-même fut tenu au courant de toutes choses par le P. de La Chaise. On lui expliqua notamment l'essentielle importance des connaissances mathématiques, comme facteur de prestige des jésuites en Chine, comme moyen pour eux de s'imposer auprès du Fils du Ciel par les services

qu'ils étaient seuls à pouvoir lui rendre (balistique, cartographie, mise à jour du calendrier, etc...).

Six jésuites furent finalement choisis ou acceptés pour l'expédition maritime : trois étaient de très jeunes hommes, les PP. Bouvet, Visdelou et Lecomte qui avaient de vingt-cinq à trente ans, deux étaient plus âgés, le P. de Fontaney, voisin de la quarantaine et le P. Gerbillon de la cinquantaine. Le P. Tachard qui n'était destiné qu'au Siam devait être également voisin de la quarantaine au moins, car il avait déjà fait un autre très grand voyage, celui des « îles d'Amérique ». Certains de ces hommes étaient déjà connus dans le monde savant, notamment le P. de Fontaney qui enseignait au collège de Louis-le-Grand et était un mathématicien, cartographe et astronome distingué, en même temps qu'un homme d'action intelligible et pratique. Tous étaient gens de talent dont nous connaissons souvent l'écriture ferme et équilibrée. Le P. de Visdelou, très doué pour les langues, deviendra un grand nom de l'histoire de l'orientalisme. C'était alors « un fort joli petit homme » dont le ton « allait au cœur ». Le P. Lecomte était éloquent et passionné. Le P. Bouvet était un grand algébriste. Le P. Gerbillon, issu d'une famille de robe de Verdun ayant blason d'azur à trois gerbes d'or, deviendra Supérieur de la mission de Pékin.

On dit généralement que ces jésuites devinrent « membres » de l'Académie des Sciences avant leur départ. En fait c'est seulement près de quinze ans plus tard, le 4 mars 1699, que seront définitivement nommés « correspondants » les PP. de Fontaney, Bouvet, Gerbillon et de Visdelou. Chaque académicien avait alors été invité à désigner les personnes avec lesquelles il serait avantageux que l'Académie eût des correspondances « afin qu'elle puisse être promptement et fidèlement instruite des nouvelles qui ont rapport aux sciences ». Le P. Gouye désigna comme ses correspondants plusieurs jésuites dont les « nôtres ». En 1684, nous n'en sommes pas encore là, mais l'importance que l'Académie attache à la collaboration de ces voyageurs n'est pas moins certaine, car nous sommes dans les années où se débat le problème du calcul des longitudes. Cassini a lu récemment devant ses collègues un discours sur « les origines et progrès de la Géographie et de l'usage de l'Astronomie dans la Géographie ». Ces jésuites, mathématiciens et astronomes, qui vont s'en aller vers la Chine sont exactement les collaborateurs dont l'Académie a besoin pour donner leur forme aux continents mal connus et aux rivages des mers. Lorsque par leurs calculs ils rectifieront la longitude du cap de Bonne-Espérance durant l'escale de huit jours qu'ils y feront, ils donneront raison à la sollicitude de Louvois et à la confiance de Cassini. Parlant de ces calculs, Sainte-Beuve se borne à signaler avec une ironie assez courte « l'esprit habile des jésuites » qui, pour se faire bien voir des Hollandais, mettent leur science et leurs lunettes astronomiques au service de la curiosité populaire. Ici encore Sainte-Beuve passe à côté de la marque...

L'*Oiseau* sur lequel les Pères s'embarquèrent le 3 mars 1685, dans ce port de Brest où s'achevaient les travaux de Vauban, était un beau vaisseau de 46 canons. Une frégate de 24 pièces, la *Maligne*,

devait naviguer de conserve avec l'*Oiseau*. L'un et l'autre étaient deux navires très modernes; la *Maligne* particulièrement était un navire de « course » réputé pour sa vitesse.

Ces navires étaient combles d'hommes, d'animaux et de provisions, notamment de cadeaux pour le roi de Siam et sa cour. Rien que sur l'*Oiseau* avaient pris passage l'ambassadeur, le capitaine, une dizaine d'officiers, 240 matelots, les six Pères jésuites, plusieurs missionnaires séculiers et les mandarins siamois qui rentraient dans leur pays. Pour nourrir tout ce monde, du bétail vivant comprenait des moutons et des porcs, et il y avait également quantité de lapins et de poules en cages. L'ambassadeur, fort pieux, passait ses journées en prière et mangeait à peine. Les jésuites et missionnaires, également pieux, mangeaient davantage. Parmi ceux dont ils se régalèrent figure un animal d'une certaine importance, le mouton Robin qui avait déjà été embarqué pour plusieurs grandes traversées et chaque fois, à force de gentillesses et de bêlements intelligents, évité d'être dévoré. Cette fois il se casse la patte et son sort est réglé, quelle que soit l'affection qu'on lui porte. Parmi ceux qui savourent le pauvre Robin, figure un passager très curieux dont nous avons déjà cité le nom et qui est l'abbé de Choisy.

Arrière-arrière-petit-fils du chancelier de l'Hospital, l'abbé de Choisy avait vécu habillé en femme jusqu'à l'âge de trente-neuf ans, quêtant à la messe dans ce costume, figurant à l'Opéra, tenant aimable salon de jeune dame du monde en province. Malade et près de mourir, il s'aperçoit soudain de ce qu'il y a d'un peu étrange dans son existence et se convertit. Puisqu'il est abbé et touche des revenus d'Église, il décide de les mériter en se faisant ordonner prêtre. Il entre au séminaire, entend parler de la préparation de l'ambassade française au Siam, demande à s'y joindre, l'obtient, se fera ordonner en Extrême-Orient, reviendra en France et entrera presque immédiatement à l'Académie française. Il vivra longtemps encore, occupé de recherches historiques et publiant beaucoup.

L'abbé de Choisy est un homme d'esprit sans méchanceté, qui sait voir et raconter. Le journal qu'il nous a laissé de son voyage au Siam est un chef-d'œuvre de charmante urbanité, un tissu d'observations instructives et fines. Nous ne saurions avoir de plus agréable guide et nous sommes sûrs de ne pas nous ennuyer avec lui.

Dès leur départ, les deux vaisseaux eurent un vent arrière très favorable, grâce auquel ils étaient, dès le 13 mars, au large des Canaries. Le 2 avril ils arrivent au voisinage de l'équateur et passent quelques jours dans des calmes plats fort décourageants, après quoi, s'étant approchés de la côte brésilienne au niveau du tropique du capricorne, ils sont repris par les vents de nord-ouest qui les conduisent jusqu'au Cap qu'ils atteignent le 30 mai. Ils y passent huit jours à guérir leurs malades du scorbut, à faire de l'eau, à prendre du ravitaillement, puis, adoptant l'itinéraire des marins hollandais, et non celui des Portugais qui remontaient le long de la côte d'Afrique pour atteindre Goa sur la face occidentale de l'Inde, eux, au contraire, coupent obliquement en une vaste courbe tout le sud de l'océan Indien pour franchir la barrière de Sumatra-Java par le détroit de la Sonde au début d'août, faire escale à Batavia et atteindre

Bangkok le 27 septembre après sept mois seulement de navigation.

Sur la vie à bord, l'abbé de Choisy nous renseigne à loisir. Il note les jours de jolie brise où « la mer, dit-il, est comme un grand étang frisé par les zéphyrs ». Il note les jours de houle pendant lesquels « il faut savoir toutes les règles du contrepoids pour boire ». Il note les jours de gros temps où il a le cœur « fade » et « où les marins eux-mêmes sentent je ne sais quoi qui les rend pensifs ». Il note les chaleurs équatoriales pendant lesquelles « les jésuites avec tout leur algèbre sont obligés de se carguer aussi bien que nous ». Quelles que soient les circonstances, l'abbé garde toujours sa bonne humeur et se déclare enchanté de son emploi du temps : « J'explique du portugais avec le P. Visdelou; M. Basset m'apprend ce que c'est que les ordres sacrés; je regarde dans la lune avec le P. de Fontaney; je parle du pilotage avec notre enseigne Chammoreau qui en sait beaucoup : et tout cela en passant, sans empressement, en se promenant. Et quand je veux me faire bien aise, je fais venir M. Manuel, l'un de nos missionnaires, qui a la voix fort belle et qui sait la musique comme Lulli. Vous savez si j'aime la musique; et cela ne s'oppose point au séminaire. Qu'est-ce que le Paradis qu'une musique éternelle?... » On organise des fêtes; les matelots dansent; on fait des concours; « à la fin de tout on prie Dieu de bon cœur et toujours pour le refrain on crie : Vive le roi! »; on pense à Louis XIV avec attendrissement; on joue à saute-mouton et aussi au mouton-cochonnet. « C'est un fort beau jeu où l'on se donne de bonnes tapes et les matelots savent bien taper. » Le dimanche, on écoute le sermon et on le trouve souvent très beau, surtout quand le P. Lecomte « bourdalise ». Avant l'arrivée au Cap, et de nouveau avant l'escale de Batavia, le scorbut rend malade une bonne partie de l'équipage (40 hommes avant l'escale de Batavia). On soigne ces malades comme on peut, et on rêve de verdure : « Heureux ceux qui voient de l'herbe. Plus heureux ceux qui en mangent! » La mortalité reste cependant très faible. Comparé aux véritables cimetières flottants que sont alors les vaisseaux portugais, l'*Oiseau*, au moins dans ce voyage, car il ne fut pas toujours aussi heureux, détient un véritable record de santé. Même compte tenu de la chance de vents favorables qui ont abrégé la durée de l'épreuve, la route suivie y est aussi pour quelque chose, ainsi que l'inscription maritime qui recrute des équipages sains. Quoiqu'il en soit des causes de cette salubrité, on a remarqué que de 1685 à 1702, sur la quarantaine de jésuites français qui se sont alors rendus en Chine, en divers voyages, aucun n'est décédé en chemin. Ce succès frappa beaucoup les contemporains et les navires portugais modifièrent leur route au début du XVIIIe siècle, empruntant désormais eux aussi le passage par les îles de la Sonde pour gagner Macao.

Arrivés au Siam, nous changerons de guide, et, pour le trajet du Siam en Chine, nous suivrons le récit, d'ailleurs moins pittoresque, qu'en a donné le P. Lecomte dans ses *Nouveaux Mémoires sur l'État de la Chine*, édition d'Amsterdam « suivant la copie de Paris » datée de 1697.

Disons seulement que le roi de Siam, « qui se piquait d'astrologie », voulait d'abord garder chez lui tous les jésuites afin d'observer les astres avec eux. Finalement, il fut arrangé que le P. Tachard

repartirait en France en chercher de nouveaux, que durant ce temps le P. Lecomte resterait au Siam, et que les PP. de Fontaney, Visdelou, Gerbillon et Bouvet seraient autorisés à continuer leur voyage vers la Chine. La tentative de ces quatre derniers fut d'abord un échec. Leur bateau fut chassé par la tempête vers les côtes du Cambodge. Ils essayèrent de rentrer au Siam à pied, se perdirent, revinrent à leur bateau vermoulu et retournèrent par mer au Siam à grand-peine.

L'année suivante ils purent enfin repartir, et cette fois avec le P. Lecomte. L'Europe offrait dès lors, depuis de longues années, en Orient, l'exemple public de désunion des peuples chrétiens qui fera tant plus tard pour ruiner son prestige dans les esprits orientaux, au moment même où celui-ci eût dû atteindre son plus grand éclat. On sut au Siam que les Portugais, exerçant leur « patronage » des missions et ne voulant pas laisser enfreindre le monopole qu'il leur concédait, entendaient arrêter et emprisonner les jésuites français qui se rendaient en Chine, s'ils débarquaient jamais à Macao. Les cinq Pères durent donc décider d'aborder plus au nord et, le 17 juin 1687, s'embarquèrent sur une jonque chinoise à destination de Ning-po. Ils couchaient à bord, près d'une idole « noircie de fumée », et s'exaspéraient quelque peu des hommages qu'elle recevait chaque jour de l'équipage. Ils notaient avec horreur les superstitions, après tout assez inoffensives, des matelots qui jetaient de la monnaie de papier doré dans la mer « comme pour la tenir à leurs gages » ou bien y précipitaient de petits bateaux de papier « afin qu'occupée à renverser et à dévorer ces petits vaisseaux, elle épargnât plus facilement le nôtre ». La jonque fut assaillie par un typhon qui dura quatre jours et au cours duquel les jésuites invoquèrent l'aide de saint François Xavier. Enfin, ils atteignirent Ning-po le 21 ou le 22 juillet 1687. Là, les jésuites furent d'abord retenus, pendant de longues semaines, par ordre du vice-roi de la province qui désirait les expulser, mais ils surent faire prévenir le P. Verbiest à Pékin et l'empereur K'ang-hi, informé par les soins de ce dernier, de l'arrivée de nouveaux mathématiciens, ordonna après avoir consulté son « Conseil Privé », qu'ils fussent acheminés vers la capitale. Leur trajet s'effectua dès lors, sans difficultés et entouré d'honneurs distingués, jusqu'à Pékin où ils arrivèrent le 8 février 1688.

Nous laisserons là nos voyageurs, nous bornant à indiquer quelques-uns des résultats les plus remarquables de leur expédition.

Le premier est peut-être la contribution qu'ils ont apportée à cette géographie mathématique que l'Académie des sciences a littéralement créée par ses premières études. Comme Richer à Cayenne, comme Picard au Danemark, les jésuites de Chine, véritables « chargés de mission » de l'Académie, sont les hommes grâce auxquels se sont fixés les contours de la carte du monde. Dans le récit qu'il donnera à Pontchartrain de son voyage et de celui de ses confrères, le P. Lecomte pourra dire : « Leurs observations ont déjà déplacé d'environ 500 lieues vers l'Occident l'emplacement traditionnel de la Chine tel que l'imaginaient les anciens géographes. » Passons, ajoute-t-il, sur les erreurs que l'on faisait « dans la situa-

tion des villes particulières » car « ce n'est pas icy le lieu de vous en faire le détail ». Tout cela ne se découvrait pas à la vue, « mais les observations que nous avons faites... ne laissent aucun lieu d'en douter. »

Le second résultat sera d'infuser un sang nouveau à la mission de Chine et de pleinement exaucer le vœu du P. Verbiest. Encouragés par le succès de ce premier voyage, enthousiasmés par les récits de ceux qui rentrèrent en Europe, d'autres prêtres français éminents partiront les rejoindre. Ceux qui étaient arrivés les premiers auront déjà relevé le flambeau que la mort du P. Verbiest eût pu laisser éteindre. Pendant quelques années les progrès de leur approche de l'esprit chinois paraîtront extraordinaires. Quand viendront ou plutôt, car ils n'ont jamais manqué, reviendront les jours d'épreuve, ils n'en maintiendront pas moins leur présence contre vents et marées pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle.

Troisième résultat : une curiosité nouvelle s'éveille en Europe pour la Chine et fait irruption dans le champ des idées occidentales. Un aussi grand esprit que Leibniz était certes depuis longtemps attentif à l'aventure des missionnaires de Chine. En 1697, c'est-à-dire dans l'année même où deux de nos voyageurs, les PP. Lecomte et Bouvet, retour de Chine, exposent ce qu'ils ont vu et fait là-bas, l'enthousiasme du philosophe atteint au lyrisme. Il faut lire dans un très beau livre contemporain, *Sagesse chinoise et Philosophie chrétienne*, les trois chapitres que son auteur, le P. Bernard-Maître, consacre à la part occupée par les problèmes chinois dans l'esprit de Leibniz, pour mesurer l'importance de cette irruption. « Je juge, écrivait le philosophe, le 2 décembre 1697, que cette mission est la plus grande affaire de nos temps. »

Enfin, nos voyageurs français de 1685 ne se bornent pas à créer par leurs comptes rendus une émotion profonde, mais passagère. Ils sèmeront des idées étranges qui pèsent encore sur nos vies. Ces protégés de Louis XIV et du P. de La Chaise, ces envoyés de Louvois et de Seignelay, travaillent inconsciemment, disons-le sans nuances, contre le système social de l'ancien régime, contre les protecteurs mêmes auxquels ils vouent une reconnaissance aussi profonde que justifiée. Dans une lettre au cardinal d'Estrées, recueillie au tome II de ses nouveaux « Mémoires », le P. Lecomte fait un éloge naïf et passionné du système des examens : « Cette politique contribue beaucoup au bon gouvernement. La jeunesse, que l'oisiveté ne manquerait pas de corrompre, est par une occupation continuelle détournée du vice : à peine a-t-elle le temps de respirer. » Nous commençons à revenir de cet enthousiasme. Du moins le jeune Français qui, depuis l'âge de six ans (marqué par son examen d'entrée en dixième) jusqu'à celui de trente-cinq où il passe sa thèse de doctorat ès lettres, doit-il savoir qu'il doit cet emploi de son temps aux Chinois et aux Pères jésuites qui l'ont révélé leur comportement. A bord de l'*Oiseau* qui fait voile si allégrement vers la Chine le 3 mars 1685, se trouvent des hommes qui, partis pour apporter la religion chrétienne à la Chine, rapporteront à l'Occident quelques-uns des traits du monde moderne.

FRANÇOIS LEGER.

Une grande figure de l'Inde moderne

JAWAHARLAL NEHRU

Jawaharlal Nehru est l'une des personnalités les plus extraordinaires de l'histoire. C'est le seul homme vivant dont le nom soit connu dans les 550 000 villages de l'Inde. C'est aussi le seul homme politique du monde qui attire des foules enthousiastes, bénéficie de la faveur des masses sans recourir aux techniques d'autoglorification que la propagande moderne met au service des chefs d'État. De plus, c'est probablement le seul homme politique dans notre époque de bombes nucléaires qui ait une influence véritable sur les affaires mondiales, tout en représentant un pays qui ne détient aucun des instruments de puissance.

Quel est son secret?

Son honnêteté et sa sincérité jointes à la conciliation de sa personnalité avec celle de son pays ; ce qui donne armature à son œuvre.

Deux épisodes qui le touchent de près mettront peut-être sur la voie.

Le premier remonte à 1919. Dans une situation de tension politique croissante, un officier britannique, le général Dyer, fit ouvrir le feu sur une manifestation politique indienne, dans la ville d'Amritsar. Tirant jusqu'à épuisement de leurs munitions, les soldats britanniques tuèrent 372 manifestants et en blessèrent plusieurs milliers. Le même jour, était publié un arrêté aux termes duquel tous les Indiens qui passaient par une rue où une Anglaise avait été tuée devaient se mettre à ramper. Ce massacre d'Amritsar fut un tournant décisif dans l'histoire indienne moderne. Il changea les idées politiques de beaucoup d'Indiens modérés qui jusqu'alors ne demandaient guère qu'une plus grande participation indienne au gouvernement de leur pays. Parmi ces hommes se trouvait Motilal Nehru, riche et aristocratique avocat d'Allahabad, père du futur premier ministre de l'Inde.

Le second épisode eut lieu trente-cinq ans plus tard en Angleterre. Au dîner des anciens élèves de Harrow, berceau des représentants les plus en vue de l'impérialisme britannique, M. Nehru, ancien pensionnaire des prisons politiques britanniques et désormais premier ministre de l'Inde indé-

pendante, côtoyait sir Winston Churchill, l'ennemi le plus acharné de la liberté indienne. L'un et l'autre levèrent leur verre à la santé du souverain britannique, puis, de la meilleure humeur du monde, joignirent leur voix au chœur qui chantait l'hymne traditionnel du célèbre collège.

Entre Amitsar et la réunion de Harrow — il ne s'agit que de points de repère — s'étend une vie prodigieuse, la plus riche et la plus satisfaisante qu'un homme animé d'un noble idéal ait pu espérer. Mais entre les deux se dresse aussi cet étrange dualité qui caractérise la personnalité de Nehru : dualité qui, comme le nez de Cléopâtre, risque d'être décisive pour le cours futur du monde.



Les Nehru appartiennent à une famille brahmine du Cachemire, qui pendant des siècles, mena une vie aristocratique. Mais Jawaharlal fut élevé dans un foyer occidentalisé, où l'on parlait anglais ; il alla étudier le droit et les sciences à Cambridge. Depuis sa première rencontre avec Gandhi, Nehru est resté sous le charme de la philosophie de la non-violence. Mais en 1926, il assistait à la conférence de Bruxelles de la Ligue contre l'impérialisme, à laquelle participaient la plupart des futurs dirigeants européens, asiatiques et africains de la lutte contre le colonialisme. A ce moment-là, Nehru prenait la parole à des réunions de type « front populaire » et s'élevait contre la menace du fascisme : il fut aussi un adversaire violent des accords de Munich. Il avait été profondément impressionné par la Révolution russe et beaucoup de ses plus proches partisans croyaient qu'il prendrait la tête du parti socialiste indien plutôt que celle du Congrès de Gandhi.

Ce point de vue semblait d'autant plus justifié que Nehru n'avait jamais caché son admiration pour la logique de la philosophie marxiste. ... *La théorie et la philosophie marxistes éclairèrent alors plus d'un coin obscur de mon esprit*, écrit-il dans « Ma Vie et mes Prisons ». *L'histoire prit un nouveau sens pour moi, à la lumière de l'interprétation marxiste, et devint un drame qui se déroulait selon un ordonnancement précis et vers une fin, le tout peut-être inconsciemment, mais qui n'en était pas moins là. Ce qui m'attirait dans cette philosophie, c'était sa libération de tout dogme et l'angle scientifique sous lequel elle examinait les choses. Bien sûr, le communisme russe officiel abondait en positions dogmatiques et faisait souvent la chasse à l'hérésie. Et cela semblait déplorable...* Pourtant, malgré ce flirt rationaliste avec le marxisme scientifique, et bien qu'il n'eût jamais partagé l'hindouisme transcendental

de Gandhi et n'eût pas le tempérament religieux, Nehru accepta le vêtement de coton tissé à la maison et s'assit par terre derrière le rouet. Pourtant, Nehru s'irritait de la glorification de la pauvreté par le Mahatma, et il ne fut jamais tout à fait convaincu qu'un rouet présentait pour l'Inde plus d'intérêt qu'une locomotive.

Pour ma part, la misère m'a toujours paru haïssable, méritant d'être extirpée et non encouragée, écrit-il, parlant de ses désaccords avec son maître spirituel. *Chaque fois qu'il m'arrivait de débattre ce problème avec Gandhi, il insistait sur la nécessité pour les riches de considérer leur richesse comme un dépôt qu'ils devaient gérer en faveur du peuple. C'était un point de vue terriblement désuet et vétuste, mais encore courant aux Indes, comme il l'avait été dans l'Europe médiévale. Je dois dire que je n'ai jamais compris comment une personne sensée arrivait à mettre sa foi dans pareille utopie et se figurer que la question sociale pouvait se résoudre de cette façon...* Mais ces désaccords, qui souvent étaient assez profonds, ne changeaient rien à son attachement pour le Mahatma. Néanmoins, lorsque Gandhi fut assassiné et que Nehru devint son héritier, il remplaça par des conférences de presse les séances de prière collective du Mahatma ; il parla de planification socialiste au lieu de religion ; il exalta l'attitude scientifique aux dépens de la superstition et des cérémonies ; et s'il remarquait en plaisantant qu'il avait fait deux ans de prison pour chaque année passée dans les meilleures écoles d'Angleterre, il maintenait des liens étroits avec la culture de l'Occident — tout en poursuivant la lutte contre l'impérialisme.

Nehru écrivait un jour qu'il se sentait étranger à la fois en Occident et dans son Inde natale, qu'il était devenu un *mélange*, nulle part tout à fait chez lui. Mais ceux qui le connaissent bien ajoutent qu'il a aussi ses propres contradictions : c'est peut-être ainsi qu'il faut payer la maîtrise de bien des choses et une vie fabuleuse.

Les contradictions de Nehru résident dans l'opposition de son rôle sur la scène internationale et de son rôle sur la scène indienne. Nehru le premier ministre indien et Nehru l'homme d'État international sont deux profils d'un même visage, dont l'unité est celle d'une philosophie cachée.

Cette philosophie, qui le guide, est un produit de la société hindoue. C'est aussi le soutien fervent de cette société qui lui permet, à l'âge de soixante-cinq ans, d'avoir une puissance de travail qui paraît miraculeuse à la plupart de ses collaborateurs. L'imagination hindoue a toujours vénéré le riche qui renonce à ses biens terrestres pour servir les pauvres. Nehru est l'incarnation de ce prince imaginaire. D'autre part,

son association avec Gandhi lui a légué l'insoluble conflit intérieur sur l'usage de la force et a fait de lui un authentique porte-parole de cette tolérance qui est une des données essentielles de l'héritage hindou.

L'hindouisme est, avec le bouddhisme, la seule religion qui ne prétende pas détenir un monopole de passeport pour le salut. Le nombre et l'étendue, l'assimilation de multiples conquérants ont donné à cette religion un sens de la relativité des choses inconcevable pour un esprit plus fanatique ou rigoureux. Nehru, produit de l'hindouisme, Hindou occidentalisé, hait toutes les formes d'intolérance et ne prétend à aucune infaillibilité. Dans le fond de son âme — écho de plusieurs millénaires d'hindouisme — il croit probablement que le temps est un meilleur agent de réconciliation entre des idéologies antagonistes que des bombes atomiques. Il a combattu sans relâche l'intolérance raciale, nationale et idéologique, avec l'espoir qu'un cessez-le-feu, un armistice ou un traité de paix pourrait agrandir cette marge de temps qui seule peut apporter la solution des problèmes insolubles. Et si, en 1955, il n'y a plus de guerre ouverte sur notre planète, nous le devons plus aux efforts infiniment patients de M. Nehru qu'à n'importe quel autre de nos contemporains.



Cette notion de temps est peut-être à la base de toutes les contradictions de M. Nehru. C'est elle qui a fait de lui un grand homme d'État, prêchant la tolérance dans un monde d'hommes pressés et impatients. Mais cette même notion menace de le condamner à l'échec dans son propre pays, où la faim livre une course contre la montre.

Bien avant que le mot de *coexistence* fût à l'honneur dans les chancelleries occidentales. Nehru ne cessait de recommander l'examen, avec une infinie patience, de toutes les possibilités permettant d'établir des relations de bon voisinage entre les peuples d'idéologies différentes. Il serait facile de citer quelques-unes des injures que certains lui ont réservées. Il y a quelques semaines pourtant, lors d'une conférence de presse, évoquant le nombre de lettres qu'il avait dû adresser à des familles endeuillées, le président Eisenhower se lança, à la grande surprise de ses auditeurs, dans un plaidoyer où il recommandait d'explorer avec une infinie patience *toutes les avenues de la paix*. Certaines des expressions du président Eisenhower étaient presque identiques à celles qu'avait employées Nehru il y a quelques années, et qui avaient été taxées de naïveté. Il avait fallu la bombe H pour apprendre

à d'autres ce qu'avaient enseigné à Nehru son héritage hindou et son humanisme occidental.

Pourtant, malgré les généralisations superficielles, Nehru n'a jamais été un *neutraliste*. Un homme qui a des convictions morales, a-t-il dit, ne pourrait jamais être neutre dans un conflit. Mais il croit fermement en ce qu'il appelle une *zone de paix :* une région du monde qui s'abstienne de contribuer à l'aggravation de la tension internationale. Parlant de la déclaration qu'il a signée avec Chou En-Lai, il remarquait : *... Même si des déclarations de ce genre ne sont pas sincères, elles auront pour résultat de créer une force en faveur de la paix et de la non-ingérence. La paix ne peut-être préservée que par des méthodes de paix.* Il y a quelques semaines à peine, à la session de Madras du parti du Congrès, il déclarait de même : *La coexistence... n'est pas seulement l'absence de guerre et de conflit, mais la reconnaissance du droit de chaque pays à remplir sa destinée dans l'indépendance et du devoir de non-ingérence dans les affaires des autres pays... Actuellement,* ajoutait-il, *nous ne regardons aucun pays du monde comme notre ennemi ou ayant une attitude hostile à notre égard. Nous avons une attitude amicale vis-à-vis de tous les pays, quelles que soient les dispositions existant entre eux. Nous sommes prêts à coopérer avec tous et à apprendre quelque chose de tous, mais nous suivrons la politique de notre choix.*

Dans les périodes où son irritation contre l'intransigeance occidentale est à son maximum (pendant la crise de Formose, par exemple), ce désir de *non-engagement* prend une forme catégorique : *Je veux entretenir des relations amicales avec tous les pays, et vivre en paix dans mon pays, et vivre dans un monde en paix. Nous n'avons pas la moindre intention de participer à une guerre, même si le reste du monde est en guerre,* déclara-t-il au Parlement indien le 31 mars 1955. *Qu'il n'y ait pas de doute là-dessus : nous ne ferons pas de guerre même si le monde entier est en guerre. Mais nous ne pourrons échapper aux conséquences de cette guerre. Elle nous affectera.* Et comme pour lever un coin du voile affectif qui enveloppe ses idées, Nehru se mit à parler d'une de ces contradictions du monde occidental qui l'obligent à refuser l'alignement inconditionnel sur le côté vers lequel, normalement, iraient ses sympathies. Une fois de plus, il s'en prit au racisme sud-africain. *Pourquoi,* s'écria-t-il, *nos champions de la liberté se gardent-ils d'en parler? Pourquoi se taisent-ils? Ils le laissent purement et simplement sous silence. Ils devraient se rendre compte que les Asiatiques et les Africains ne font peut-être pas grand tapage là-dessus, mais que c'est pour eux et un problème plus réel que celui du communisme*

de l'anti-communisme. C'est pour nous un problème humain.

Pourtant, l'idée favorite de Nehru, *la constitution d'une vaste zone de paix*, ne constitue pas nécessairement du *neutralisme*. Elle vise plutôt à grouper le plus grand nombre possible d'États et de peuples désireux de *s'abstenir* de multiplier les facteurs qui créent les tensions existantes. Tous ceux qui ont fait un peu d'histoire savent trop bien avec quelle facilité on déclenche des faits générateurs de guerres ; avec quelle facilité on manœuvre les États et les peuples pour les mettre dans des situations dont ils ne peuvent sortir que par le conflit armé. A l'âge atomique, tout cela, dirait probablement Nehru, est devenu beaucoup trop dangereux, et il faut que nous nous mettions à créer des faits générateurs de paix. Un esprit aussi brillant et aussi avisé que Bertrand Russell, qui, il n'y a pas si longtemps semblait considérer la guerre comme presque inévitable, paraît s'être aujourd'hui rallié à cette opinion. Comparant les deux blocs à des duellistes, il estime qu'ils ont l'un et l'autre besoin d'amis qui puissent s'interposer et sauver le prestige des deux parties. *Ils ne pourront parvenir à un accord que par l'entremise des pays* intermédiaires *auxquels il est possible d'insister sur les dangers d'une nouvelle guerre sans se faire accuser de pratiquer une politique d'*apaisement, écrivait-il tout récemment. *Cette entreprise de persuasion devrait être... l'œuvre des nations intermédiaires.*

Mais ces *nations intermédiaires*, de Bertrand Russell, groupées dans la *zone de paix* de Nehru, seraient beaucoup plus que de simples messagers entre deux géants qu'il faut sauver de leur furie de destruction. Dans l'esprit de ceux qui souhaitent former cette *zone de paix*, elle ne représente pas beaucoup moins qu'un troisième groupe qui refuse l'intolérance et l'intransigeance idéologique — comme M. Nehru — et qui est prêt à apprendre des deux parties — comme le déclare la récente résolution du parti du Congrès. Et c'est ici, comme porte-parole de cette *zone de paix*, que Jawaharlal Nehru prend toute son importance.



Le monde occidental industrialisé qui fait face au bloc semi-industrialisé des États communistes peut facilement oublier qu'il existe aussi un milliard et demi d'hommes — qui ne sont ni industrialisés, ni semi-industrialisés, mais simplement économiquement sous-développés — et qui estiment que le contenu idéologique du conflit entre les deux géants ne correspond pas à leurs préoccupations les plus urgentes. Ils sont peut-être le troisième groupe, ils n'ont peut-être pas

de bombes nucléaires, mais ils représentent les deux tiers de l'humanité. Ils apprécient peut-être l'importance de la liberté individuelle, mais la plupart d'entre eux sont malades, sous-alimentés ou affamés, et pourtant, plus intéressés à trouver la stratégie économique qui leur permette d'accéder à des conditions de vie plus humaines, qu'à se faire *désintégrer* pour la défense de libertés dont la plupart d'entre eux n'ont jamais eu la possibilité de profiter.

Ces masses énormes, chaque jour plus conscientes et plus nombreuses, n'ont jamais trouvé un porte-parole moins égoïste, aussi sincère ou plus éloquent que Jawaharlal Nehru.

Sans relâche il s'élève contre toutes les formes d'oppression. *Les pays d'Asie... ne se proposent pas de se laisser dominer par aucun pays pour quelque raison que ce soit,* répondait-il à une déclaration américaine selon laquelle les États-Unis devaient maintenir en Asie une position militaire *dominante. En dernier ressort, ce sont les êtres humains qui comptent le plus, et le milliard, ou presque, d'êtres humains qui vivent en Chine et en Inde doivent compter,* déclara-t-il à Pékin au cours d'un banquet. Puis, regardant au-delà de l'Asie, il affirma que toutes les formes de colonialisme étaient *une violation des droits humains fondamentaux et une menace pour la paix du monde.* Suivirent des encouragements aux mouvements de libération ; aux tentatives de rapprochement entre les pays d'Asie, et même entre ceux du Moyen-Orient et de l'Amérique latine, pour renforcer la voix des nations économiquement en retard ; une prise de position contre les efforts américains pour armer et diviser les pays de l'Asie du sud-est et, enfin, la proposition de conférence afro-asiatique qui a réuni en Indonésie la plupart des dirigeants de ces deux tiers de l'humanité qui sont les candidats naturels à la *zone de paix* de M. Nehru.

Après sa visite à Pékin, M. Attlee parlait d'un *mouvement d'éveil en Asie, qu'aucune force humaine ne peut arrêter.* Des masses énormes qui participent à ce mouvement vont déjà de l'avant sous la bannière communiste. Mais des masses d'importance égale n'ont pas encore fait leur choix et elles espèrent encore qu'en suivant la voie tracée par Nehru, elles pourront atteindre les mêmes objectifs au prix de moins de peine et de moins de souffrance. Celles qui marchent avec les communistes ont déjà fait leur révolution *contre* nous ; celles qui croient encore aux paroles d'espoir de Nehru peuvent encore faire leur révolution *avec* nous.

C'est pour cette raison — et quoi que puissent croire des maniaques condescendants — que Jawaharlal Nehru est notre allié le plus précieux ; et il est notre allié par conviction

dans une bataille qui, si elle était perdue, ferait pencher la balance de la puissance dans le monde de telle façon que les Européens les plus provinciaux finiraient par comprendre que leur continent n'est plus qu'une péninsule menacée.

Mais cet espoir dans le succès de Nehru nous ramène à la notion de temps. La plupart des candidats à la *zone de paix* ont faim ; ils sont pressés ; ils ont besoin de réformes et de notre aide ; mais ils ont surtout besoin de paix et de temps.



Mais qui est Jawaharlal Nehru, premier ministre de l'Inde?

Beaucoup d'observateurs qui admirent le rôle international de Nehru mettent en question son œuvre en Inde même. Ils croient que tôt ou tard le communisme triomphera aux Indes, à moins que les intérêts matériels qui se trouvent derrière le parti du Congrès ne soient vaincus et que la promesse de réforme agraire ne soit beaucoup plus rapidement réalisée. Dans ses grandes lignes actuelles, affirment-ils, le mouvement de réforme indien est incapable de se maintenir au niveau de l'accroissement de population, ou même de maintenir le niveau de vie actuel, pourtant si tragiquement bas. Bien que la popularité de Nehru soit incommensurable, il n'a pas réussi à former autour de lui des cadres suffisants pour poursuivre son œuvre. Et effrayés de voir à quel point le destin du pays peut dépendre d'un seul homme, beaucoup se demandent : que réservera l'avenir lorsqu'il lui faudra un successeur?

S'il existe une réponse, encore une fois, c'est le temps qui la fournira. L'Inde a besoin de temps. Avec une population qui s'accroît tous les dix ans d'un nombre d'habitants égal à la population totale de la France, avec le poids immense de traditions sociales et religieuses immobiles depuis des siècles et avec les forces de division qu'elle a héritées, l'Inde avait besoin de temps pour consolider son indépendance et préparer le terrain à des réformes hardies.

Pourtant, l'Inde vit dans un cadre dynamique, entourée par un continent en effervescence, où le temps est précieux. Les problèmes accumulés acquièrent une immobilité si monolithique que toute mesure doit inévitablement être pénible si elle veut vraiment changer quelque chose. Mais Nehru, le produit réformiste de l'humanisme occidental, peut-il accomplir le miracle d'opérer des changements qui seront nécessairement pénibles et impopulaires par leur importance, tout en préservant le *gouvernement populaire?*

En ce sens, Jawaharlal Nehru se trouve à la croisée des

chemins. A Bandoung, il a vu, réunis autour de lui, les dirigeants de masses prêtes à partager son idéal : chez lui, en Inde, il devra au même moment faire face à une situation grosse de conséquences.



Il n'est peut-être pas sans signification que la décision de Nehru doive intervenir peu après son voyage en Chine. Il en est revenu profondément impressionné par ce qu'il avait vu. Se rendant compte que l'aide occidentale ne venait pas en quantité suffisante ou sous la forme appropriée, il a dû être frappé en Chine par l'utilisation de la seule *matière première* que la Chine, comme l'Inde, possède en abondance : la main-d'œuvre.

Nous avons fait jusqu'ici du bon travail, disait-il il y a quelques semaines au parti du Congrès. *Mais nous n'avons encore qu'effleuré le problème. Le peuple compte sur la justice sociale, une vie meilleure et 24 millions d'emplois nouveaux d'ici dix ans. Nous devons augmenter fortement la production si nous voulons atteindre ces objectifs. Nous devons réaliser un miracle de travail et d'enthousiasme... Nous devons fouetter notre enthousiasme.*

Mais quelle idéologie sera écrite sur les bannières sous lesquelles les Indiens marcheront vers la réalisation de ce *miracle?* Le monde occidental n'a fourni que des bombardiers, de l'équipement militaire et quelques techniciens du point IV : pas de véritable réponse à cette question. S'il a de plus en plus de fidèles hors de l'Inde, chez lui, Nehru doit encore trouver sa propre réponse.

Il a laissé entendre qu'il était décidé à démissionner provisoirement, afin de voir s'installer de son vivant le régime destiné à lui succéder. Mais on croit aussi qu'il a l'intention de faire une tournée en Inde, d'aller de village en village et de renouer entre les masses et lui ce lien intime, presque religieux, de ferveur et de sympathie mutuelles qui a maintenu l'unité du pays.

... La foule avait comblé un besoin secret de mon être, écrit-il dans « Ma Vie et mes Prisons ». *L'idée que je pouvais agir sur elle, la pousser à l'action, me donnait le sentiment que j'exerçais une autorité sur les esprits et les cœurs, ce qui, dans une mesure, contentait ma volonté de puissance. En retour, la foule exerçait sur moi une subtile tyrannie; sa confiance et son amour me remuaient profondément, suscitant une réponse émotive de ma part. Tout individualiste que je fusse, parfois les barrières de l'individualisme craquaient et je sentais que mieux valait partager la croix de ces gens, que de faire mon salut individuel...*

Mais il semble que pour le moment, Nehru ait dû renoncer à ce projet de démission. Les cyniques prétendent qu'il ne s'est jamais agi d'autre chose que d'une manœuvre politique. Ceux qui connaissent mieux Nehru croient que seules ses obligations de politique étrangère lui ont fait remettre son projet et que de toute façon, l'évolution interne de l'Inde le forcera à rechercher un contact direct avec les masses. Ce qui est certain, c'est que sa présence donnerait au peuple une confiance nouvelle dans son avenir et que cette tournée apporterait à Nehru cette nourriture spirituelle que, de son propre aveu, il tire sans cesse de son contact avec les masses indiennes. Mais surtout, ce pèlerinage de l'ancien étudiant ès sciences de Cambridge dans les villages poussiéreux de l'Inde serait une tentative pour *fouetter l'enthousiasme* du miracle.

Réussira-t-il? Les sceptiques peuvent évoquer les données économiques : l'Inde n'a investi que 5 % de son revenu national au cours de son premier plan quinquennal, contre 10 à 15 % pour la Chine. Certains peuvent dire que l'enthousiasme populaire nécessaire pour faire accepter aux masses indiennes des souffrances plus grandes encore que leurs souffrances actuelles exigerait des progrès rapides et spectaculaires vers une plus grande justice sociale et un partage beaucoup plus équitable des avantages et des sacrifices. D'autres peuvent encore espérer que l'Inde résistera à la tentation révolutionnaire plus longtemps que ses voisins et que ce n'est, finalement, qu'une question de temps.

Pour nous, spectateurs occidentaux lointains, mais voisins proches du drame en cours, l'enjeu est extraordinairement élevé.

Au dehors, Jawaharlal Nehru réussira peut-être dans cette tâche herculéenne : entretenir chez des centaines de millions d'hommes l'espoir de réussir avec ses méthodes réformistes. Mais, en Inde même, malgré la noblesse de ses intentions, il risque, comme le héros de la tragédie grecque, d'être condamné à l'échec. Et cet échec serait une réponse négative aux masses énormes qu'il avait réussi à convaincre qu'elles pourraient réaliser leurs aspirations justifiées non pas *contre* nous, mais *avec* notre aide.

La question reste ouverte, et la réponse dépend, au moins partiellement, de nous, Occidentaux. L'impatience des masses dans les pays économiquement en retard exigera cette réponse : ce n'est qu'une question de temps.

TIBOR MENDE.

Entretien avec Tibor Mende

INCORRIGIBLE voyageur, Tibor Mende aime les grandes fresques où se mêlent en partie égale la politique et la géographie. Il mène le lecteur de lieu en lieu, conduit la conscience jusqu'à la connaissance du monde, puis la précipite dans la réflexion historique. On ne sait ce qu'il préfère : voir ou prévoir...

Son étude *Regards sur l'histoire de demain* (1) rompt avec les traditionnels essais d'interprétation du « temps » pour inaugurer une compréhension de l'histoire dans son acte même, — acte suffisamment humain pour que la responsabilité nous en incombe, suffisamment mécanique pour nous permettre de prévoir ensemble sa genèse et ses fins.

Tibor Mende nous révèle une histoire qui se fait au gré des poussées géographiques, une histoire qui atteint directement l'Occident, mais aussi bien l'homme d'Occident lui-même. Tibor Mende fait de l'histoire une matière qui intéresse et requiert directement chaque individu. Les conclusions déduites par Tibor Mende de l'enquête qu'il mène autour du monde sont moins des vues historiques, comprises ainsi, que des règles morales en appelant à la conscience commune. Une solide formation d'économiste jointe à des dons d'observation remarquables ont ouvert à Tibor Mende, sur l'avenir immédiat de notre civilisation, des perspectives telles que son œuvre se mit à changer de plan : il ne s'agissait pas tant d'une enquête, mais plus précisément d'une tentative d'explication ; non d'une information, mais d'une mise en garde ; non de reportages, mais de propositions concrètes. J'entends que de livre en livre, d'article en article, de voyage en voyage, de propos en propos, Tibor Mende passa logiquement d'une vue du monde à une conception du monde, d'une observation à une théorie, de la passivité de l'analyste à l'activité de l'économiste. C'est là que j'incline à découvrir le premier enseignement, et l'un des plus valables, de Tibor Mende : il substitue à notre traditionnelle conception d'un *humanisme de lettrés*, une conception bien autrement dynamique et active, celle d'un *humanisme d'économistes*. La supériorité que nous avons accordée tacitement aux lettrés, le pas que nous leur avons généralement et généreusement donné sur les représentants des autres disciplines entraînent l'esprit vers une fatale sclérose. L'actualité de la politique, l'urgence de l'histoire, la complexité de l'horizon économique requièrent justement une allure nouvelle, un comportement plus rationnel et plus humain.

(1) Éditions du Seuil.



Tibor Mende est d'origine hongroise. Il fit ses études à Londres. En 1945, il est rédacteur économique à l'édition européenne du *New-York Herald Tribune*. En 1951, pour une durée d'un an, il fait partie du comité de rédaction de *Réalités*. Ses voyages lui donnent la matière de divers ouvrages : *l'Inde devant l'orage* (1), *la Révolte de l'Asie* (2), *l'Amérique latine entre en scène* (3), *l'Asie du Sud-Est entre deux mondes* (4). Chacun de ces volumes est traduit en une dizaine de langues. Au moment des débats sur l'Indochine, des représentants feront état de ses écrits. Plus récemment, il publie *Au pays de la mousson* (5), un album commenté qui semble vouloir renforcer la mise en clair d'un problème urgent : celui du Sud-Est asiatique.

Des voyages qu'il vient de faire, et qui le menèrent aux endroits les plus exposés du monde actuel, aux endroits où se tisse l'histoire, Tibor Mende, outre les témoignages que l'on sait, ramena une théorie particulière : celle des peuples sous-développés.



Les régions sous-développées, ou, plus exactement, les régions « économiquement en retard » groupent 1 600 millions d'hommes dont le revenu annuel moyen n'atteint pas 100 dollars. Cette majorité ne possède ni machines, ni culture technique. Elle est composée d'affamés. De plus, et il n'est pas inutile de le remettre en mémoire, ces 1 600 millions d'hommes sont des « hommes de couleur ». Ailleurs, nous trouvons les « blancs », et une fraction totalisant un cinquième de l'humanité. Ce sont les membres de la Communauté occidentale. Leur revenu moyen annuel varie entre 600 et 1 600 dollars. Les machines sont en grande partie leur propriété. Ils sont d'ailleurs les inventeurs et les fabricants de ces machines. Ils gèrent d'immenses territoires. Vient ensuite le troisième groupe — un septième de la population mondiale — dont le revenu moyen annuel oscille entre 150 à 400 dollars. Il s'agit de l'U. R. S. S., du Japon, d'une petite partie de l'Europe orientale et d'une petite partie de l'Amérique latine.

Les peuples du bloc communiste proposent aux 1 600 millions de déshérités un raccourci — ardu sans doute, mais assuré — qui consiste à prendre sur soi le pari stalinien : construire tout d'abord des industries lourdes, et remettre à plus tard la question du bien-être individuel. Cette méthode souvent qualifiée de barbare (dans la mesure où elle exige le sacrifice de générations entières) a le grand mérite de doter les régions retardées, à la fois d'un progrès technique accéléré, d'une indépendance certaine, et de combler ce fameux besoin qui devient sans doute la principale obsession de l'Histoire : le respect. Le raccourci communiste permet aux territoires sous-développés de devenir des puissances, et d'être, comme tels, respectés. Ce sont là des faits qu'il serait vain de vouloir ou minimiser ou tronquer. Il vaut mieux — ainsi que procède Tibor Mende — poser le problème et s'attacher à le résoudre, plutôt que de le vouloir fuir. Il importe que l'Occident réponde au communisme. Mais l'Occident ne peut le faire, justement, qu'en relevant le défi que lui oppose le retard économique de ces 1 600 millions d'hommes. Toute la question est là : la révolution nécessaire qui va s'accomplir dans les territoires sous-développés peut se faire soit *avec* nous, soit *contre* nous. Comment procéder pour empêcher que la majorité des hommes bascule tout d'un bloc vers le raccourci communiste, mais, au contraire, demeurent et nos amis et nos alliés? Comment ce problème se for-

(1) Éditions du Seuil.
(2) Éditions P. U. F. *Que sais-je?*
(3) Éditions du Seuil.
(4) *Idem.*
(5) *Idem.*

mule-t-il pour l'Occident? Car nous savons que le communisme n'a aucun effort à faire pour entraîner les régions déshéritées dans son orbe : il est suffisamment exemplaire en cela. J'emprunte à une conférence, sur ce thème, prononcée par Tibor Mende le 25 novembre 1954, à l'*Union Interalliée*, sous les auspices du Syndicat général de l'industrie du jute, ceci, qui définit fort bien l'actuelle position de la Communauté occidentale :

« *Forts de notre suprématie économique, nous avons, nous autres Occidentaux, façonné un monde conforme à nos désirs. Nous avons édifié un système mondial complexe et, pour prendre l'exemple du corps humain, nous nous sommes tout naturellement attribué le rôle du cœur. Nous avions le secret de son fonctionnement. Nous savions comment en maintenir le pouls, comment maintenir en ordre de marche l'interdépendance compliquée des facteurs. Nous pouvions aspirer les matières premières du monde dans le système complexe de veines et d'artères, et renvoyer, par ce système, nos produits manufacturés, jusqu'aux membres du corps, dont nous avions l'habitude de dicter le rythme. Mais avec le temps, d'autres ont commencé à connaître le secret. La possession de ce cœur occidental jadis incontestée s'est trouvée mise en question. Peu à peu, nous avons perdu la collaboration volontaire des diverses parties de ce corps grandiose de l'ordre mondial du XIX*e *siècle que nous avions créé. Les membres s'étaient révoltés. Certains contestaient même la nécessité du cœur. Sous la pression des relations changeantes, des marchés sans cesse réduits, face à la rivalité des pays nouvellement industrialisés et contraints par de nouvelles exigences stratégiques, bien qu'à contrecœur, nous avons senti le besoin de nous réadapter. Voyant que nos efforts pour rester la minorité privilégiée de l'humanité nous valaient de perdre la collaboration d'importants secteurs de l'humanité, nous nous sommes mis en quête de méthodes nous permettant de prolonger notre collaboration avec ceux qui ne s'étaient pas encore rangés contre nous.* »

A ce texte fort clair, il convient d'ajouter celui-ci, que j'emprunte à des pages de Tibor Mende publiées dans le numéro spécial de *la Nef* (1) consacré à *Dix ans d'histoire du monde :*

« *Si l'Ouest se révèle incapable d'échanger son anticommunisme stérile contre une réponse positive au défi du communisme, des centaines de millions d'hommes peuvent être amenés à choisir le raccourci communiste. De tels développements peuvent mettre fin aux espoirs de coexistence des deux blocs dans une paix assurée par l'équilibre de leur puissance. La sécurité instaurée aux frontières militaires de l'Europe occidentale peut être perdue aux frontières ouvertes de la misère de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine.* »

Ces constatations posées, il restait à demander à Tibor Mende s'il entrevoyait une solution, lui-même, et comment pouvait, à son sens, s'établir un lien entre cette générosité du cœur dont l'Occident lui paraît riche et, par ailleurs, ces impératifs de réadaptation qu'exige l'histoire. A la veille de ce nouveau périple au terme duquel il espère publier un important livre, *le Siècle de l'Asie*, Tibor Mende, sans succomber pour autant à un optimisme facile, ne cache pas que la confrontation de ces deux expériences presque extrêmes (Occident et Asie) rend possible les grandes lignes d'un salut commun.



« Ce succès, Tibor Mende, que connaissent vos écrits et vos conférences de quoi vous paraît-il être le signe? Quel sens accordez-vous à cette ouverture d'esprit qu'en ce domaine vous découvrez chez les Occidentaux?

« *Ce succès dont vous parlez prouve que les gens veulent, aujourd'hui, des connaissances directes, et comprendre ce qui émeut les masses. Cela est très important, car ce besoin de compréhension dévoile, aussi bien, un manque : il n'existe aucune explication actuelle sur les motifs de l'agitation des masses,*

(1) Éditions Julliard.

et, dans le même temps, il n'existe pas de politique (occidentale, bien entendu), en rapport. Vous voyez où cela nous mène, et qui est précisément à formuler et ces motifs et cette politique. Il faut faciliter à l'opinion publique occidentale la formulation d'une politique mondiale qui soit, à la fois, réaliste et humanitaire. L'idée de base en ceci, c'est, justement, que la révolution des masses asiatiques (par exemple) doit se faire avec *nous et non* contre *nous.*

« Les U. S. A. ne viennent-ils pas de mettre sur pied un plan d'aide à l'Asie, capable, si l'on en croit du moins les experts financiers qui ont aidé à l'établir, d'amener à la longue un certain allégement à l'incroyable misère qui est le lot de divers peuples particulièrement déshérités?

« *Le problème qu'il faut résoudre et que j'ai tenté, pour ma part, d'exposer le plus clairement possible, n'est pas, vous le sentez bien, une question d'argent. N'est pas d'abord une question d'argent. Dites-vous bien que les peuples sous-développés vivent sous des gouvernements impopulaires. Et cela ne nous empêche nullement de soutenir ces gouvernements d'oppression. Mieux, les soutenant, nous nous solidarisons avec eux, et toute révolution nationale ne pourra, dans de telles conditions, que se faire contre nous.*

« Mais nous avons reconnu la souveraineté de ces peuples et de ces gouvernements. Nous ne pourrions agir autrement que nous ne le faisons sans nous livrer à des interventions, ou, du moins, à des pressions qui seraient en contradiction avec notre attitude fondamentale, nos principes et notre morale...

« *Absolument pas. Nous intervenons sans cesse. Cette souveraineté dont vous parlez n'est très souvent que le masque d'intérêts divers. Toute la question est là : allons-nous courir à notre propre suicide en maintenant des minorités impopulaires, qui, par ailleurs, n'hésiteront pas à se tourner contre nous si l'occasion s'en présente? Nous pouvons être aimés par ces peuples, qui aujourd'hui nous confondent avec leurs oppresseurs, si nous n'hésitons pas à violer les pseudo-souverainetés pour favoriser dans les territoires sous-développés l'accès au pouvoir de gouvernements réformistes. Dans l'état actuel des choses, il n'est que trop évident qu'une aide en dollars, seule, ne peut signifier un paratonnerre contre le danger communiste.*

« Et vous avez découvert que l'opinion occidentale pouvait se montrer favorable à l'égard de telles solutions. En somme, vous tentez d'éclairer cette opinion et de démontrer qu'avec une attitude positive nous pourrions sauver encore des centaines de millions d'hommes?

« *C'est cela même. Il faut édifier une méthode de rechange à opposer à la tentation du raccourci communiste. Je suis convaincu que sans dépenser un dollar, mais en favorisant l'entreprise politique dans ces pays, en soutenant des gouvernements réformistes, nous pouvons arriver à nos fins. Il faut favoriser des changements de structure avant de mettre sur pieds des plans d'aide économique. Il faut obtenir des changements de structure afin de rendre, justement, cette aide économique possible et efficace.* »



★

Tibor Mende vient de partir pour les Indes et le Japon. Ce voyage qui durera, sans doute, une année entière, lui permettra de vérifier les conclusions de son expérience, et de tirer de cette nouvelle plongée au cœur du continent asiatique les termes de la décisive question historique, du décisif défi, que son existence même nous oppose.

HUBERT JUIN.

L'Orient dans les livres

L'ORIGINALITÉ de la pensée indienne, attachée aux mêmes problèmes essentiels qui intriguent l'homme d'Occident, fait l'intérêt de son étude; elle fait aussi pour nous la difficulté de son accès. Pour que l'intelligence de l'Inde soit réelle — pour qu'elle s'épanouisse en une véritable compréhension, la sympathie alliée à une grande prudence est aussi nécessaire qu'une science profonde. En face de l'opposition intransigeante et sommaire d'un Paul Claudel — si l'Est nie l'être et l'existence, cherche sans cesse à fuir l'un et l'autre, c'est que l'Est est possédé du démon (1) *— d'autres chrétiens, et au premier chef, le groupe éminent des* Études carmélitaines, *n'hésitent point, au nom même de leur orthodoxie et en fidélité à celle-ci, à découvrir la présence éventuelle, justifiable dans les termes de leur théologie, d'une expérience mystique authentique chez ces hommes rares qui, au prix d'une vie d'ascèse intellectuelle et morale, ont atteint l'état de* délivrés-vivants. *Ne retenons de cet exemple particulier que la possibilité d'une attitude intelligente et sympathique; et si cette attitude est possible, chez le théologien catholique, n'est-on pas en droit de l'exiger de l'historien et du philosophe?* (2)

Plusieurs livres récents apportent, sous une forme assimilable aux non-spécialistes, des informations très sûres, et l'engagent dans la voie d'une connaissance éclairée. Essayons seulement de les énumérer en montrant que les sujets qu'ils traitent nous touchent de près.

(1) Cf. préface à l'ouvrage de Maurice PERCHERON, *Dieux et démons, lamas et sorciers de Mongolie*, Paris, Denoël, 1953. A qui souhaiterait lire un récit de voyage accompagné de notes brèves et exactes sur les religions des pays visités, on conseillera plutôt et très vivement : Dr André MIGOT, *Caravane vers Bouddha*, Paris, Amiot-Dumont, 1954.

(2) Mme J. Ranay offre un assez bel exemple d'assimilation véritable de la pensée religieuse hindoue, au moins de son aspect éthique, par un esprit occidental qui y trouve l'aliment de sa vie spirituelle. On admirera particulièrement que l'élément exotique, j'allais écrire l'élément de snobisme, qui, trop souvent, marque au coin les conversions européennes à une doctrine extrême-orientale, ne se retrouve heureusement pas chez Mme Ranay, ni dans les poèmes qui expriment sa sérénité. Mme Ranay en effet a passé plusieurs années dans l'Inde, y a vécu à l'indienne, non tant par les modes extérieurs que par sa découverte quotidienne d'un nouveau sens de la vie. De l'angoisse à la joie, tel fut le parcours de Mme Ranay qui parvint à cette compréhension où l'on transcende les oppositions de la souffrance et du plaisir pour atteindre à une vision nouvelle. Les poèmes de Mme Ranay sont émouvants ; on appréciera leur sincérité, le charme qui en émane et qui révèle qu'une femme d'Occident a trouvé en Orient la sagesse. Cf. J. RANAY, *De l'Angoisse à la Joie*, « *Caractères* », 20 rue de la Harpe, Paris, 1954.

Pour une vue très générale, on pourra se reporter à l'ouvrage de M. Vezzani, professeur à l'Université de Turin. Ce livre, traduit en français sous le titre, le Mysticisme dans le monde (1), *est plus exactement défini par son titre original : « Le Mysticisme indien et le Mysticisme chrétien. » M. Vezzani offre quelques réflexions préliminaires à toute étude de la pensée indienne dont il résume heureusement les caractères principaux. C'est un travail d'assez plaisante lecture, qui ne remplacera pas l'admirable recherche de R. Otto sur le même sujet, mais qu'on recommandera comme une introduction. Sur la conclusion de l'auteur, quelques réserves s'imposent. Après avoir caractérisé la mystique chrétienne et la mystique indienne, M. Vezzani se hâte de les réconcilier en leur prêtant un but, un objet identiques. Il semble que l'identité réelle des structures psychologiques de l'acte mystique, et plus encore de certaines voies préparatoires, en Europe et dans l'Inde, ait dissimulé à l'auteur l'abîme qui sépare la libération, la fusion panthéistique (ou athée) de l'union amoureuse où, selon le mot de Tauler,* la fusion n'est point confusion. *Cet abîme, c'est, pour le chrétien, l'infinie distance du naturel au surnaturel que, seule, la grâce peut combler. Mais, sur le plan de la description, une distinction très nette s'impose ici et on pourra reprocher à M. Vezzani d'avoir négligé, au profit d'une similitude extérieure, formelle, le contenu théologique et métaphysique de l'acte mystique. Le christianisme prône la rencontre de deux personnes, mais la fin de la mystique indienne est la libération, l'établissement de l'homme en un état absolu qu'il porte en lui-même et qu'il lui suffira de dégager.*



Parmi les huit systèmes dits orthodoxes de la philosophie indienne, figure le yoga. Sous sa forme systématique, le yoga remonte à Patanjali qui vécut peut-être vers 300 avant notre ère. Mais le yoga de Patanjali, tel qu'il est présentement enseigné et pratiqué, a intégré des notions et des exercices très anciens, archaïques même. Posant à sa base, la nécessité d'une mort à notre état actuel pour renaître à une autre vie et offrant les moyens de parvenir à cette petite mort, puis à cette grande renaissance, le yoga s'inscrit dans la ligne des théories et des rites, universellement répandus, de l'initiation. Il répond, en plusieurs manières, à des aspirations caractéristiques de l'âme indienne; il exprime aussi un souci constant de l'âme humaine.

Pour une première approche du yoga, les quelque cent pages du petit livre de M. Masson-Oursel (2) seront précieuses. Dans un style alerte, volontiers elliptique, mais toujours d'une parfaite clarté, où abondent les formules heureuses aussitôt gravées dans la mémoire, l'auteur offre au lecteur les préceptes fondamentaux du yoga dont il dégage excellemment le concept : Le yoga n'est pas de l'être, une réalité. Ni être absolu, ni être relatif... Il n'est pas pensée, il ne raisonne point... On l'a érigé en méthode universelle ; mais crai-

(1) Paris, Payot, 1955.

(2) Paul MASSON-OURSEL, *le Yoga*, Paris, P. U. F., 1954 (coll. *Que sais-je?* nº 643).

gnons les abus de langage. Méthode est une notion grecque. Ce n'est pas un processus naturel. Nature d'après le latin *nascor*, signifie spontanéité véritable. Le yogi ne s'accepte pas tel qu'il est né, tel qu'il vivrait spontanément. Voici par contraste ce qu'il est... une pratique : entraînement à ce qu'on peut devenir en se faisant, ou mieux, par certaines manières de se faire. Un sadhana : tache d'auto-réalisation. A l'encontre du véda qui est savoir collectif, le yoga pouvoir individuel. *M. Masson-Oursel passe en revue les étapes de l'histoire du yoga, en expose les grandes lignes, esquisse une comparaison avec l'hésychasme et le soufisme où un même entraînement psycho-physiologique est requis pour parvenir à des buts théoriquement différents.*

*Le petit livre de M. Masson-Oursel est un aide-mémoire précieux. Mais voici maintenant un ouvrage fondamental, une somme de documents et de commentaires, l'exemple même de cette alliance que nous devons rechercher de la science et de la compréhension sympathique, bref la meilleure illustration de l'*excitation *d'un esprit d'Occident par la pensée indienne dont il possède et révèle la véritable signification. Ces éloges, que bien d'autres encore devraient accompagner, si l'on voulait justement dire le mérite de M. Mircea Eliade, s'adressent au dernier livre de cet auteur, écrit après un séjour de plusieurs années dans l'Inde, où il reçut les leçons des professeurs et les préceptes d'un* guru. Le Yoga (1) *est d'abord un ouvrage de référence. On y trouvera réunis des exposés d'ensemble sur les doctrines et les pratiques, sur l'histoire et sur les textes, des indications bibliographiques très nombreuses (où trouver, par exemple, une liste aussi complète que celle réunie par M. Eliade, sur les travaux consacrés à l'alchimie chinoise? et dix autres cas du même ordre seraient à citer...), un effort constant de confrontation entre les solutions indiennes et occidentales. Sur ce dernier point arrêtons-nous un instant.*

M. Mircea Eliade montre bien, que, depuis un siècle, et en particulier depuis quelques années, le problème du conditionnement de l'homme a accaparé la pensée occidentale. Les philosophies les plus différentes ont insisté sur le caractère temporel et historique de l'homme, sur son étroite dépendance par rapport à l'histoire. On en arrive ainsi à admettre que l'homme n'est — et ne peut pas ne pas être — que ce que l'histoire l'a fait. *Ainsi, selon certains penseurs, la seule tâche digne et valable offerte à l'homme,* c'est d'assumer franchement et pleinement cette historicité et cette temporalité. *M. Eliade a lui-même évoqué ces soucis permanents de la philosophie contemporaine dans ses travaux antérieurs et notamment dans son très beau livre sur* le Mythe de l'Éternel retour. *Or, le problème du conditionnement de l'homme est aussi, depuis des siècles, le thème central de la métaphysique indienne. Mais à ce problème, l'Inde lie étroitement un autre problème qui contient en somme la solution du premier : celui du dé-conditionnement. Ce qui occupe l'Inde, c'est d'analyser la condition humaine afin de voir jusqu'où s'étendent les zones conditionnées de l'être humain et afin de savoir*

(1) Mircea ELIADE, *le Yoga*, Paris, Payot, 1954.

et d'éprouver s'il existe encore quelque chose au-delà de ces conditionnements. Dans ce domaine, la pensée indienne a réalisé de nombreuses découvertes : elle a reconnu la vie inconsciente de l'esprit et exploré les zones psychiques inférieures, surtout elle a mis en lumière la notion capitale de conscience témoin, de conscience dégagée de ses structures psycho-physiologiques... La conscience du délivré, c'est-à-dire de celui qui a réussi à s'affranchir de la temporalité et, partant, connaît la vraie, l'indicible liberté. *Si cette conquête de la liberté absolue, de l'état non-conditionné est le but de toute pensée indienne, c'est cependant par le yoga que l'Inde a cru pouvoir l'assurer le mieux. Mais on ne s'étonnera pas des liens qui unissent le yoga au zen dont nous parlerons plus loin et au tantrisme oùsa magie s'exaspère. L'alchimie indienne est aussi rattachée au yoga. Mais l'alchimie n'est pas plus d'essence orientale qu'occidentale et lors même qu'elle revêt, au moyen âge européen une forme chrétienne, sans doute peut-on voir en elle, un véritable yoga.*

Telle est la thèse défendue par M. Maurice Aniane dans un article du recueil collectif publié par M. Jacques Masui aux Cahiers du Sud (1). *Ce livre réunit une série d'excellentes études qui, pour quelques-unes, initient à la connaissance du yoga (ce n'est pas par hasard que les premiers articles reproduisent les premiers chapitres des livres de M. Masson-Oursel et de M. Éliade) mais qui, pour la plupart, apportent une contribution importante à divers aspects du yoga ou s'efforcent de le situer par rapport à d'autres disciplines de pensée ou de spiritualité. La variété des matières de ce volume ne permet d'en donner qu'un bref aperçu. De la première partie* (Études générales), *retenons surtout les textes de René Guénon et de Julius Evola qui représentent la position traditionnelle et considèrent, pour ainsi dire, le yoga de l'intérieur. Signalons aussi un rapport d'expériences effectuées par la D*[r] *Thérèse Brosse sur les yogis indiens et concernant la psycho-physiologie des états auxquels ces individus parviennent* (2). *Dans une seconde partie, on trouvera, commodément rassemblés, quelques-uns des plus beaux textes de la littérature yogique. En troisième lieu, notre attention est attirée vers les* influences et similitudes *et c'est peut-être là que le lecteur non-spécialiste et, si j'ose dire, non désintéressé, rencontrera les plus fructueux sujets de réflexion. Le Hiéromoine Bloom pose la question :* l'Hésychasme yoga chrétien? *Maurice Aniane envisage l'alchimie* Yoga cosmologique de la chrétienté médiévale *et Emile Dermenghem parle des techniques d'extase en Islam. Soulignons que ces diverses études, loin de sombrer dans un syncrétisme facile, savent fort pertinemment distinguer le commun recours à des procédés psycho-physiologiques en quelque sorte imposés par notre condition humaine et dégager la différence des conceptions fonda-*

(1) *Yoga*, publié sous la direction de Jacques Masui, Paris, Cahiers du Sud, 1954. Rappelons un autre excellent volume publié aux mêmes éditions : *Approches de l'Inde.*

(2) Des études du même ordre constituent une partie du livre très riche du D[r] Roger Godel, *Essais sur l'expérience libératrice*, Paris, Gallimard, 1952, auquel il faut réserver une louange particulière.

mentales. En appendice, M. Masui reproduit opportunément un texte de Shri Aurobindo, où celui-ci dénonce l'identification abusive du yoga et de la psychanalyse.

Afin de faciliter l'accès des Occidentaux à la pensée indienne, des Sages, marqués eux-mêmes par l'influence occidentale, ont parlé du yoga, comme du védanta, à leurs compatriotes et à leurs frères de l'Ouest. Ainsi fit Ramakrishna, ainsi surtout fit Vivekananda, qui séduisit les Américains (mais l'étoffe chatoyante du turban y était pour quelque chose) et auquel Romain Rolland, dans un très beau livre, exprima admiration et affection. René Guénon, défenseur de la tradition pure, a reproché, parfois véhémentement, à ces Indiens leur modernisme. Les mêmes reproches s'adresseraient plus sûrement encore aux propagateurs d'un yoga d'Occident, à des adaptateurs qui ne possèdent ni la science ni l'intelligence sympathie dont nous disions, en commençant, la nécessité. La doctrine de Shri Aurobindo a été défendue par de bons connaisseurs de l'âme indienne. L'inclusion d'un de ses ouvrages, le Secret du véda (1), dans la collection si remarquable et dirigée avec une si lucide compétence par M. Jacques Masui, inclinerait à admettre le caractère authentiquement traditionnel de son interprétation. Mais, à qui voudrait connaître vraiment la personnalité de Aurobindo, suivie de sa naissance à sa mort et le contenu de son œuvre analysé et commenté chapitre par chapitre, nous conseillons la lecture de l'ouvrage magistral de M. Monod-Herzen (2). L'auteur de cette biographie intellectuelle, professeur à l'Université de Hanoï, a puisé aux meilleures sources.



C'est aussi la recherche d'un état non conditionné que se propose le bouddhisme zen. Sous cet angle, il intéresse donc l'Occidental du XX[e] siècle avec lequel il s'accorde aussi pour attribuer une importance première aux questions de langage et de logique. Mais du zen au yoga, la distance est grande et, s'il est vrai que le yoga réalise l'alliance de la magie et de la mystique pour parvenir à l'initiation, c'est-à-dire à une mort suivie d'une renaissance l'une et l'autre auto-provoquées, la doctrine zen se sépare de toute mystique au sens strict, et répudie plus nettement encore toute magie. Une interprétation yogique, et plus généralement religieuse du zen reviendrait à confondre, comme on le fait parfois à propos de certains philosophes grecs, la philosophie elle-même et la religion, la sagesse et le salut (au sens très large de ce dernier terme).

Issu du bouddhisme japonais, c'est en 1192 que le zen commence d'exister comme école séparée, fondée par Eisaï. D. T. Suzuki (3),

(1) Shri AUROBINDO, *le Secret du véda*, Paris, Cahiers du Sud, 1955. (Coll. *Documents spirituels.*)

(2) Gabriel MONOD-HERZEN, *Shri Aurobindo*, Paris, Cahiers du Sud, 1954.

(3) D. T. SUZUKI, *Essais sur le bouddhisme zen*, Paris, Albin-Michel, 1954 Du même : *le Non-Mental selon la pensée zen*, Paris, le Cercle du Livre, 1952. La meilleure introduction à l'étude du zen est : D[r] Hubert BENOIT, *la Doctrine suprême*, Paris, le Cercle du Livre, 1952.

à qui l'on doit le meilleur exposé contemporain des théories et des pratiques zen, résume ainsi ses quatre principes cardinaux : 1° la vérité se transmet en dehors des écritures; 2° il ne faut pas se fier aux mots et aux lettres; 3° le zen s'adresse directement à l'âme; 4° chacun doit pénétrer dans son âme pour atteindre la bodhi (1). *Et Suzuki ajoute :* Le zen traite de la réalité de fait, mais ne l'explique jamais ; il paraît plein de contradictions et de vérités de La Palice, mais il poursuit tranquillement sa voie ; il ne brave pas la logique, mais il se contente de marcher sur le sentier de faits purs et simples. *C'est pourquoi l'instrument favori du zen est le paradoxe; il s'exprime volontiers en anecdotes. Peut-être le zen représente-t-il l'aboutissement rationnel de la pensée — sinon des croyances — yogique, selon laquelle chaque homme possède seul les moyens et le principe de sa libération.*



Pour conclure, insistons seulement sur la qualité des ouvrages qui viennent d'être imparfaitement cités — engageons le lecteur à apprendre ce que sont, pour l'Inde, la liberté, l'immortalité, le salut. Faut-il se prononcer sur la valeur de ces conceptions et des doctrines qui en découlent? Tout dépend, comme le remarque M. Eliade, du sens qu'on accorde aux mots de liberté, d'immortalité, de salut. En dépit d'analogies partielles, la pensée chrétienne et la pensée indienne s'opposent radicalement sur cette signification. L'Occidental et l'Oriental poursuivent leur quête *dans deux voies différentes; l'histoire, la philosophie et la théologie doivent le constater. Ce qui ne veut pas dire qu'obéissant à une même aspiration essentielle, les hommes qui suivent ces voies ne se rencontrent pas en un point transcendant. Mais ici, on ne peut que se taire.*

ROBERT AMADOU.

(1) C'est-à-dire l'intellect supérieur.

Japon 1954 (1)

Atami, juin 1954.

TOKYO disparaît au bout d'une avenue banale, interminable, sans joie. Sur des kilomètres s'étire une file d'autos de construstion américaine, avec çà et là des camions, des tricycles à moteurs.

Yokohama n'est qu'un Tokyo mieux dessiné, à part sa rade splendide, et l'ancienne concession européenne, juchée sur une colline face à la mer. Les affaires n'ont point repris.

On emprunte, jusqu'à Odawara, l'ancienne route de Tokkaido, qui relie Tokyo, nouvelle capitale, à l'antique Kyoto. Route étroite, accidentée, pittoresque, sans cesse coupée d'aimables villages, avec, à partir de Kozu, une magnifique vue sur la mer. De petites maisons au toit de chaume, séparées les unes des autres par des haies de bambous aux longues feuilles vert amande, des enfants aux costumes bigarrés, beaucoup plus de kimonos que dans les grandes villes, des banderolles flottant au vent.

D'Odawara à Atami, une route sinueuse, en corniche, des bouquets d'arbres, une végétation où se marient toutes les gammes du vert, de magnifiques échappées sur la mer. On pense aux Maures, à Saint-Tropez, à Sainte-Maxime moins le ciel vibrant de notre midi, la sanguine des rochers, la vie exubérante des méditerranéens. L'atmosphère est plus silencieuse, plus terne, avec un je ne sais quoi de maniéré, d'exquis — de japonais pour tout dire.

Nous voici à Atami, peuplée de baigneurs venus se régénérer dans les eaux sulfureuses. La mer est de lapis-lazuli ; par endroits, des rochers de corail, des grottes mystérieuses où les sirènes ont un chant si magnifique qu'il ensorcelle les amants malheureux, les entraîne liés l'un à l'autre dans la profondeur des eaux.

Au retour, à travers la montagne, on quitte Odawara et la végétation arborescente pour atteindre un dôme arrondi comme le Donon ; là, l'horizon englobe dix provinces, la baie de Sagani à droite, la baie de Suruga à gauche. Vient ensuite le lac Hakone, tandis qu'au lointain le soleil dore les flancs neigeux du Fuji. Plus bas Miyanoshita précède des gorges tapissées de fougères : symphonie de verts...

Nikko, juillet 1954.

Qui n'a vu Nikko, ne connaît point la splendeur, dit un vieux dicton japonais.

(1) André J. Fuyet a publié récemment, aux éditions de Paris, un ouvrage intitulé *Crépuscule sur le Japon*, qui constitue un diagnostic pénétrant et souvent original sur les destinées politiques de ce pays. L'auteur y a passé de longues années. Il a détaché pour nous de ses carnets quelques pages inédites évoquant certains aspects et paysages familiers de la vie japonaise.

Au terme d'une longue rue jalonnée de boutiques, les montagnes géantes et vertes, forment un demi-cercle et semblent se donner la main. Ceintes de conifères, balafrées de ravines profondes d'où jaillissent de claires fontaines, semées de fleurs sauvages qui semble délivrer la lumière, peuplées de singes, de faisans, de daims, ces montagnes tiennent, enchâssés dans leurs sommets, des lacs de jade éternellement sereins, indifférents à l'appel de l'océan, en bas, dans le gouffre.

A nos pieds le pont sacré repose sur deux piliers monolithiques de granit taillés en forme de *torii*. Dans l'espace qui les sépare, le pont s'élance en arc gracieux par-dessus la gorge creusée par le torrent. Laqué d'un rouge indien riche et profond, dont le lustre brille aux pluies d'été, orné de ferrures noir et or, fermé par des portes rouges, noires et or, ce pont jette une tache claire parmi l'émeraude de verdure et le gris tendre des roches en contre-bas tandis que le torrent — de cristal bleuté — et qui mugit sans cesse se refuse à refléter les lignes de l'architecture.

Suivant la légende, quand Shodo-shonin était à la recherche du Nantai-san, montagne sacrée, il atteignit Nikko au point où le pont est jeté. Les eaux rapides l'arrêtèrent. Il tomba dans une profonde méditation et pria longtemps avec ferveur, pour que les dieux propices lui vinssent en aide. Sa sagesse et sa sainteté lui permettaient de s'entretenir avec les oiseaux et les animaux de la forêt. Il s'assit sur le bord du torrent et reçut la visite d'un dragon, qui l'interrogea. Apprenant qu'il désirait franchir le torrent, le dragon sauta sur l'autre rive, entra dans un petit temple, d'où sortit un dieu tenant dans ses bras un autre dragon vert et bleu. Sur son ordre les deux dragons se placèrent des deux côtés de la gorge, et ensemble formèrent un pont qui se recouvrit aussitôt d'une couche d'herbe magique. Ainsi, Shodo-shonin traversa le passage miraculeux construit par le ciel. Le chemin était tracé, qui conduit aujourd'hui aux mausolées merveilleux d'Ieyasu et de Iemitsu...

Tokyo, août 1954.

La nuit est tombée et les trottoirs s'illuminent. Le soir allume les idéogrammes de néon. Êtres et choses sont baignés dans une lumière irrréelle. On dirait que comme sur les vieilles estampes, toute la légende dorée du Japon prend corps dans notre imagination. Une fumée d'opium nous enveloppe. On se croirait à Bangkok, au vieux quartier du Sampeng, tout de bois construit, avec ses filles offertes dans les rues ; à Singapore, sur la route de Changi où, dans un carrefour, des Malais se groupent pour chanter au son de la guitare ; à Bakan, dans le haut Tonkin, quand le marché retient jusqu'à l'aube paysans et femmes thô aux écharpes muticolores et aux lourds bracelets d'argents...

La religion, la morale et la société japonaise.

Bouddah n'a vu dans l'existence humaine qu'une source de douleurs, dont il convient de se détacher pour arriver au nirvana,

néant pénétré d'un peu d'être. On y atteint par la pratique d'une vie austère et, si possible, claustrée. Rien n'est plus étranger à l'âme japonaise, haletante de vie, qu'une telle croyance et, si le bouddhisme est devenu au Japon la source de l'émotion religieuse, il le doit à l'infinie sagesse de ses prêtres et à leur casuistique avisée. Au long cortège de divinités dont il s'est alourdi en traversant les Indes, la Chine, s'ajoute ici les dieux du shinto, religion primitive nippone. Le Japonais peut ainsi participer à deux religions distinctes, sans que sa raison en soit choquée ou son sentiment blessé.

Entre temps le nirvana est devenu une sorte de paradis chrétien, où nous guident les *bodhisattvas,* créatures infiniment sages, qui ont retardé volontairement leur accès au nirvana, pour venir en aide aux âmes faibles.

Le bouddhisme japonais est une religion heureuse, positive, qui encourage les bonnes œuvres. Il n'a pas édicté un code de défenses morales, car la notion de péché lui est étrangère. Il est tolérant et compréhensif. L'aboutissement de son évolution au Japon est la secte *zen.* Elle insiste sur la méditation, croit pénétrer le *non-moi* et le principe du monde par l'intuition, qui transcende le rationnel. Elle ne désavouerait pas le Bergson de *l'Évolution créatrice...*



Il est chez le Japonais, comme en chacun d'entre nous, un certain nombre de forces qui s'équilibrent : elles se composent d'une poussée émotive qu'ordonne l'expression de nous-mêmes, avec, en contrepoids, les règles d'un conformisme social.

Les Japonais, au combat, comme dans leur vie quotidienne, sont explosifs, émotifs, irrationnels, comme tous les peuples de l'Orient. Cette émotivité a développé leur ferveur bouddhiste. Elle explique aussi leur enthousiasme pour la culture de l'Occident, sous ses formes les plus romantiques, et les prédispose au communisme. Du bouddhisme, les Japonais ont surtout retenu l'architecture, la sculpture, la peinture. Nara et ses monastères ont devancé l'art d'organiser les jardins et d'arranger les fleurs, les gravures Tokugawa, le poème japonais qui débute par une scène de la nature où la vision s'achève en élan lyrique. Tandis que trop souvent chez nous une minorité d'artistes émerge avec peine au sein de la vulgarité générale, chaque Japonais a un sens aigu des dessins des couleurs : ses vêtements sont choisis avec un goût exquis ; de même pour la décoration du *home,* où le plus simple objet prend l'aspect d'un objet d'art.

Comme ces élans ne sont pas contenus par la notion de péché, étrangère à la religion bouddhique, et par les sanctions religieuses qu'elle entraîne, comment expliquer qu'extérieurement la société nippone soit enveloppée d'un épais manteau de conformisme et que chaque Japonais obéit à des règles strictes de conduite?

La race la plus voisine et la plus proche des Japonais est celle des Coréens, qui sont individualistes et presque anarchistes. Jusqu'au bout du XVII[e] siècle, les Japonais ne se contrôlaient guère.

Courtisan de l'ancien temps, le héros de Genji ne recherchait qu'amour et beauté. Les missionnaires espagnols et portugais, qui accompagnèrent saint François-Xavier, notent ce trait. Mais depuis, deux siècles de paix et de prospérité, deux siècles aussi d'un régime d'oppression ont comprimé un peuple trop nombreux à qui le manque d'espace, le manque d'intimité dans les maisons imposaient l'observance stricte de règles minutieuses. Le régime des maires du palais ou *shogunat*, résolument conservateur, s'est appuyé sur le confucianisme, lourd de la sagesse chinoise. Le confucianisme repose sur l'étiquette.

Ainsi, individuellement, le Japonais ne connaît point de règles morales dictées par la religion ; la conscience n'est pas pour lui un instinct divin, qui l'instruit du bien et du mal. Mais une telle licence qui, chez nous, conduirait au désordre et à l'anarchie est contenue au Japon par un sentiment de honte vis-à-vis de la société, par un respect humain. La morale nippone repose sur la honte.

Pour éviter la honte, conserver le respect de soi-même, *sauver la face*, il est des milliers d'obligations à remplir. Les plus lourdes ont trait à la famille : une vie entière ne suffit pas à l'enfant pour les acquitter. De plus, héritier d'une longue civilisation, le Japonais a une dette vis-à-vis de la société, personnifiée par l'Empereur, auquel il porte une dévotion fanatique. Ajoutons à cela les obligations entre individus : celles du disciple vis-à-vis du maître, de l'employé vis-à-vis de son patron, de l'inférieur vis-à-vis de son supérieur. Maîtres, patrons, supérieurs ont de leur côté de obligations rigoureusement définies et strictes à l'égard de leurs disciples, employés ou inférieurs. Un cadeau appelle un cadeau équivalent, et non pas de simples remerciements. La gentillesse crée une dette réelle. Une aide ou une marque d'amitié fait naître chez qui en a été l'objet une loyauté et un dévouement ailleurs sans équivalent.

Toute la morale japonaise fondée sur l'acceptation passive, par l'individu, du jugement de la société sur lui et des obligations fixées par cette société. L'autorité est extérieure et indiscutée. Il n'est point de liberté individuelle, d'initiative personnelle. Personne n'existe comme individu : chacun est membre d'un groupe, famille, école, village, profession, nation. L'intérêt de la société est la somme des intérêts collectifs : jamais la synthèse d'intérêts individuels, encore moins la somme de quelques-uns d'entre eux. D'ailleurs, le Japonais accepte plus volontiers que nous de subordonner sa vie à celle du groupe.

En revanche l'évolution fait apparaître, surtout, dans les périodes de crise, toute une suite de comportements imprévus. Le Japonais, qui n'est pas embarrassé comme nous par des règles générales, adapte sa conduite aux situations nouvelles avec une étonnante souplesse.

ANDRÉ J. FUYET.



Sculpture africaine d'hier et d'aujourd'hui

C'EST, lorsqu'on y songe, une curieuse aventure que celle qui advint à la sculpture africaine quand, vers 1910, on s'avisa brusquement de son existence.

Certes, ce n'était pas la première découverte ni la première « redécouverte » — je pense à l'art grec — que l'Europe faisait ; mais, cette fois, ce n'était pas une découverte d'archéologues, c'était une découverte faite par les peintres, et précisément par des peintres de l'École de Paris. C'est en 1905 qu'André Derain acheta la première pièce de sa collection africaine : un masque peint en blanc.

Il faut se reporter à l'époque où cette soudaine découverte s'est faite.

A ce moment, il y avait déjà dix ou vingt ans que les ethnographes étaient penchés sur cette sculpture et qu'ils la considéraient strictement en ethnographes.

Quand Derain, en 1905, puis d'autres peintres, en 1910 et plus généralement à l'issue de la première guerre mondiale — tous ces peintres d'hier qui sont toujours nos grands peintres d'aujourd'hui — découvrirent à leur tour cette sculpture, ils y virent tout autre chose que matière à études ethnographiques. Fut-ce par réaction, fort légitime après tout, qu'ils ne prétendirent voir dans cette sculpture que de la sculpture pure et ne voulurent considérer que la forme là où les ethnologues, dédaigneux de cette forme, ne cherchaient, eux, qu'un sens alors extrêmement fuyant? Il semble. Mais c'est bien pourquoi aussi la spiritualité qui transcendait ces formes, leur échappa si totalement.

Or, retirez à la sculpture africaine la spiritualité, et la voici sans objet : vous n'avez plus devant vous qu'un assemblage plus ou moins heureux de volumes séparés de ce qui les a motivés et dirigés, ces volumes n'ont plus qu'un sens formel. Que ce sens ne soit pas négligeable, je n'y contredis point. L'œil y peut trouver plaisir. L'œil, oui. Mais le cœur?

En somme, placés devant cette sculpture un peu bien inattendue, cette sculpture qui n'avait pas encore conquis sa place dans l'histoire de l'art, les peintres ne songèrent qu'aux formes plastiques nouvelles qu'elle leur apportait. Et c'est très exactement de ces formes qu'ils s'emparèrent, c'est avec ces formes qu'ils jouèrent, car ces formes prêtaient à toutes sortes de jeux nouveaux, à toutes

sortes de combinaisons nouvelles. La découverte ne les porta aucunement à plus de spiritualité. On pourrait même avancer que si, d'abord, cette sculpture a tant étonné, si elle a ravi les uns et choqué les autres, si elle a pris, du jour au lendemain, une influence qui fait songer à un raz de marée, c'est dans la mesure même où l'on en avait négligé la spiritualité, la crainte, l'éclatante spiritualité, pour courir au plus facile, à l'aspect formel.

C'est ainsi qu'avec le recul d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années, quand nous considérons les jeux de cette époque et ce qui, en grande partie y survit dans l'époque présente, nous ne découvrons guère qu'un formalisme de plus, ni meilleur ni pire que les précédents.

Et voilà comment le message de la sculpture africaine ne parvint pas, ou presque pas, aux peintres d'aujourd'hui. Et si j'use du mot « message », si j'use de ce mot trop galvaudé, je me garde de l'appliquer strictement, car il n'y a pas, comme on aimerait nous le faire croire, de message chaque jour et à chaque heure, mais la brusque découverte de la sculpture africaine aurait pu être un très grand message pour le choc qu'elle provoqua.

Bien entendu, c'était un très vieux message, c'était un message aussi vieux que le monde ; rien de nouveau, non ; et en vérité un rappel plutôt qu'un message : le rappel que la spiritualité, que le mystère appartient à toutes les époques de l'art et s'étend à tous les centres d'art. Et tout ce qui resterait à dire, mais c'est une importante chose à dire, une chose capitale, c'est qu'il y a des époques heureuses où cette spiritualité resplendit, et d'autres, disgraciées, où elle s'obscurcit et même où elle semble disparaître, où elle disparaît — car les civilisations meurent aussi — mais, en fin de compte, toujours elle resurgit.



Nous sommes aujourd'hui, en Afrique, dans une époque assez pauvre de notre sculpture. Peut-être demeure-t-il quelques endroits dissimulés où l'on sculpte encore comme on a si longtemps sculpté, mais si de tels endroits subsistent, ils ne subsisteront plus guère : un nouvel âge n'éclôt jamais sans un grand trouble ni sans angoisses. Certes, une civilisation nouvelle apporte beaucoup de choses ; elle en retranche beaucoup aussi ! Et il y a alors un passage qu'il faut traverser, et il y a un pont à jeter ; et tant que la soudure n'est pas faite, le trouble persiste. Ce n'est qu'après qu'on peut de nouveau s'interroger ; après s'être approprié les techniques nouvelles et l'esprit nouveau, après avoir repensé ces techniques et cet esprit. Alors, oui, on peut s'interroger et renouer avec soi-même et avec la tradition ; renouer avec tout ce qu'on a de profond en soi et qui a dû demeurer un temps en veilleuse.

C'est dans ce passage difficile que l'Afrique actuelle est, c'est dans ce passage tourmenté qu'elle s'efforce de préserver sa lumière propre ; et le fait est qu'elle s'approprie bien les techniques, mais que son esprit souvent hésite, bien qu'il ne se laisse pas trop entamer — et c'est pourquoi sa sculpture n'a pas encore retrouvé un équilibre. C'est une sculpture qui tâtonne, une sculpture à la

recherche d'une spiritualité qui la déserte, une sculpture qui poursuit une réalité trop immédiate, une sculpture qui se cherche.

Il fut un temps où il en allait fort différemment ; un temps où tout ce qui surgissait sous l'herminette de nos sculpteurs servait directement au culte, à la magie ; un temps, oui, où le forgeron-sculpteur était sorcier, était prêtre, et où il exerçait beaucoup plus qu'une pure activité artisanale par le fait d'un art qui est constamment en relation avec le feu, pour la fusion du minerai d'abord, pour le travail du métal ensuite ; où l'arme qui sortait de ses mains était une arme qui blesse non pas seulement parce qu'elle est tranchante et bien maniée, mais parce que le pouvoir lui a été accordé de blesser et de trancher ; où la houe du paysan n'était pas uniquement l'outil qui remue la terre, mais l'outil qui commande à la terre et à la moisson ; un temps où l'art du forgeron passait de loin les autres, était plus noble que les autres, était très réellement un art noble, un art de chef, de mage, et un art en vérité qui requiert plus de connaissances et plus d'habileté que les autres.

M. Robert Delavignette l'a très bien vu et fort bien dit dans un chapitre de son récent livre, *Birama* (Gallimard).

Le forgeron a vraisemblablement été le premier artisan spécialisé. Les connaissances qu'il lui fallait, les multiples opérations qu'exigeait le minerai avant de se transformer en arme ou en instrument aratoire, contraignaient nécessairement à la spécialisation. Son habileté une fois reconnue, il allait de soi qu'on s'adressât au forgeron également pour sculpter le bois, et non point le simple ustensile que chacun peut dégrossir, mais les images des ancêtres (et l'image du plus lointain d'entre eux : le totem), les masques pour les danses rituelles ; en fait, tous les objets cultuels que ses pouvoirs lui permettaient de consacrer.

Si de tels pouvoirs n'ont jamais cessé, on ne peut pourtant se dissimuler qu'ils se sont généralement affaiblis, et qu'il ne pouvait en être autrement au sein d'une société qui, quand bien même elle ne rompait pas avec l'ancien animisme, n'acceptait pas moins d'être islamisée ; ou sinon d'une société qui, loin de l'Islam et peut-être d'autant plus exposée, confrontait son antique animisme avec les idées nouvelles. Si le forgeron demeure un diseur de choses cachées et un homme qui a des pouvoirs, il semble bien qu'il sculpte de plus en plus en dehors de toute préoccupation cultuelle. Et ce n'est pas que la notion de mystère ait disparu, mais c'est que le mystère n'est plus où il était, c'est qu'il a émigré ; et dès lors le comportement du sculpteur africain ne peut plus être très différent du comportement du sculpteur européen ; mais c'est là assurément une assez grande nouveauté.



Que cherchait mon père en creusant et en taillant le bois ? La réalité ! Il cherchait à être vrai, aussi vrai qu'on peut l'être ; il cherchait à être aussi près de la réalité qu'il est possible de l'être. Son souci de la vérité, de la réalité, n'était tempéré que par la recherche de la beauté idéale et, en corollaire, par l'établissement

d'un type de beauté universel. Ainsi, représentait-il un visage féminin, ce visage devait être le plus beau visage de femme et, par suite, un visage idéalisé et qui résumerait tous les visages : un type universel.

On aperçoit aussitôt qu'il s'agit là d'un souci de la réalité assez particulier, puisque ce souci n'allait pas jusqu'à admettre la représentation de la laideur, qui eût contrecarré l'idéalisme, ni même la représentation de particularités qui eussent juré avec le type universel que mon père s'était fixé. Et qui plus est, cet idéalisme ne pouvait tolérer la beauté expressive, puisqu'une telle beauté eût été acquise aux dépens de la beauté idéale, ni le mouvement qui dérange les lignes, ni rien qui eût risqué de faire tort si peu que ce soit à la sérénité des visages. Un tel parti pris est un parti pris classique et il court le danger qui est attaché à ce parti pris : l'académisme.

Mais voit-on combien la forme qui naît ainsi s'éloigne des formes de jadis, et voit-on bien le chemin qui a été parcouru et le fossé qui s'est creusé? Cette expression idéale, qui s'achète au prix de l'expression tout court, s'oppose à l'expressionnisme qui préoccupait presque entièrement l'artisan de jadis.

Cet artisan ne copiait pas la réalité : il la transposait ! Parfois même il la transposait à tel point qu'il se glissait quelque chose d'abstrait dans la figure qu'il en donnait. Et j'entends bien une abstraction qui ne va pas jusqu'à brouiller la piste, une abstraction non systématique et sans rapport par conséquent avec ce que l'Europe appelle à présent « peinture abstraite » ou « sculpture abstraite » ; et enfin une abstraction qui demeure assez exceptionnelle dans l'art africain, et qui apparaît plutôt comme le fait d'un expressionnisme tendu à la limite, incertain de sa limite. Mais l'artisan montrait généralement moins de calcul dans sa transposition de la réalité : il laissait parler son cœur avec plus de naturel ; et ainsi sa transposition le conduisait à une déformation qui d'abord accuse et accentue l'expression, la spiritualité, et qui ensuite et par voie de conséquence commande d'autres déformations purement plastiques celles-ci, destinées à faire équilibre à la première et à l'accomplir.



Je crois qu'il n'est pas inutile de nous arrêter un instant à ces déformations. Nous venons de voir qu'elles n'étaient pas gratuites, qu'elles n'étaient pas un jeu, qu'elles répondaient à la nécessité d'accomplir une expression spirituelle donnée. Mais, dira-t-on peut-être, si elles ne sont pas gratuites, si elles ne sont pas un jeu, comment imaginer qu'elles puissent s'ordonner avec une telle maîtrise ; et pourquoi voit-on ici des plans et des volumes plus équilibrés qu'ailleurs ; pourquoi ces plans et ces volumes font-ils penser à des variations sur un thème donné ; pourquoi, lâchons le mot, le rythme est-il ici plus frappant, infiniment plus frappant que dans n'importe quelle autre sculpture?

Nous touchons là un des aspects fondamentaux de l'âme africaine : le rythme, le goût pour le rythme, le don du rythme qui nous

fait jouer du tam-tam sans avoir jamais appris, qui fait que nous ne pouvons entendre résonner le tam-tam sans avoir envie de danser, qui fait de nous des musiciens-nés, des danseurs-nés. Je soulève le voile sur cet aspect de notre âme, mais je ne ferai rien de plus que le soulever : il y aurait trop à dire sur un tel sujet. En vérité, je ne pourrais faire mieux que de renvoyer le lecteur curieux aux « *Hommes de la danse* » (éditions de la Guilde du livre, Lausanne), où M. Kéïta Fodéba a excellemment dit tout ce qu'il convenait de dire.



Revenons à notre sculpture africaine. Nous avons vu comment l'Europe l'avait accueillie, et montré l'engouement des grands peintres d'aujourd'hui pour une forme de l'art, qui demeure la dernière en date des découvertes et presque certainement la dernière de toutes. Des œuvres qu'on avait alors sous les yeux, on a tenté de remonter aux créateurs, et, faute de créateurs nommément désignés, on en a déduit — du moins souvent déduit et un peu légèrement — que ces sculptures seraient l'effet de je ne sais quel heureux hasard et quasiment le fruit d'un travail collectif ; si bien qu'il semblerait que le sculpteur noir ait créé ses œuvres un peu comme le pommier donne des pommes. S'il en était comme on l'a imaginé, ce serait assurément un enviable bonheur pour l'Afrique. Hélas ! des pommiers de ce genre, il ne paraît guère qu'il en pousse en Afrique plus qu'ailleurs.

Si le sculpteur africain ne se qualifie pas d' « artiste », c'est qu'il ignore le terme ; c'est qu'il est toujours dans son moyen âge, c'est qu'il se croit un artisan ; c'est qu'il sculpte comme ont sculpté les imagiers des cathédrales qui, eux aussi, étaient des artisans et des hommes du moyen âge, des hommes que l'idée de signer leurs œuvres n'effleurait pas davantage, des hommes au service de leurs œuvres et nullement à leur propre service et, en définitive, au service de Dieu même. Et ici il semble que le sculpteur africain ait été, jadis, plus encore au service de Dieu et de l'au-delà que le compagnon des cathédrales, puisque l'image qu'il sculptait avait par elle-même une importance qu'elle n'avait pas en Europe, puisque l'image en Afrique était beaucoup plus qu'une simple image.

Cet artisan, à présent, est saisi par les idées nouvelles ; petit à petit, il se dégage de son moyen âge ; il s'en dégage comme le fait l'Afrique entière. Dès lors, la notion d'« artiste » ne peut plus beaucoup tarder à apparaître, car c'est à la façon même de l'artiste européen que le sculpteur africain est, de plus en plus, incité à mener son travail. Certes, comme jadis, il sculpte parce que sa profession est de sculpter, et il sculpte toujours avec le même plaisir, mais la figurine qui naît sous l'herminette et le ciseau est de plus en plus détachée du culte, est de plus en plus un objet d'ornement et même un bibelot.

Irons-nous jusqu'à dire que le sculpteur d'aujourd'hui fait de l'art pour l'art? Peut-être.

Sans doute le sculpteur africain n'a-t-il pas la conscience nette

d'une telle conception qui est proprement européenne, pourtant, lui aussi sculpte à présent par pur plaisir de sculpter. Nous l'apercevons particulièrement bien quand nous le voyons sculpter une figurine, non plus simplement parce qu'on la lui a commandée, mais parce qu'il a décidé de l'offrir. Et nous apprenons en même temps les sentiments dans lesquels le cadeau est accueilli ; nous apprenons qu'il n'est pas autrement accueilli qu'en Europe. Et d'ailleurs ce n'est pas non plus avec des sentiments différents de ceux d'un acquéreur européen que l'Africain fait son achat : il vient acheter une pure œuvre d'art ou un pur bibelot ; et il vient l'acheter là où la renommée et son goût propre lui ont fait connaître qu'il aurait satisfaction ; une satisfaction analogue à celle de l'acheteur européen : le plaisir esthétique ; et quant à la caractéristique de ce plaisir, nous avons observé qu'elle est la ressemblance, la beauté ressemblante.

Ainsi voit-on le mystère petit à petit déserter une sculpture qui n'en a plus souci ; mais on se tromperait fort si l'on imaginait que ce mystère est pour toujours évanoui au contact des idées nouvelles ; on est au contraire persuadé que ce mystère s'est simplement déplacé et que son retour est certain, est inévitable, et pour la raison majeure que le mystère est inséparable, aujourd'hui comme hier, de l'âme africaine.

CAMARA LAYE.

Un an de reportages ou le monde comme représentation

Je rêve souvent de reportages qui ne seraient qu'une flânerie dans des pays étranges, en quête seulement de dépaysement et, à la rigueur, d'une sagesse inconnue. Ils ressembleraient au vagabondage de l'Anglais Fitzroy Mac Lean vers Boukhara et Samarcande ou encore à ces romans de Frédéric Prokosch, *les Asiatiques, Sept Fugitifs,* qui sont de véritables reportages imaginaires.

Mais pour le journaliste de faits divers le reportage est seulement un raid au pays du drame. Ce n'est pas le voyage qui compte. Il importe peu que la chose se situe à Aubervilliers et qu'on s'y rende en taxi, ou qu'il faille parcourir des milliers de kilomètres en avion. L'essentiel est qu'il nous soit donné d'y reconnaître le climat éternel de la tragédie, où les angoisses contingentes aux hommes de ce temps soumis si souvent à la guerre et aux grands cataclysmes sociaux.

Le reporter va chercher sur place et exprime — sous une forme plus ou moins dégradée — ce que les romanciers, les dramaturges, les philosophes, ont déjà raconté cent fois : les passions, la condition humaine, la mort qui change la vie en destin etc... Et justement, parce que tout cela constitue les thèmes favoris de la littérature d'aujourd'hui, résolument « humaniste », le reporter, dans ses enquêtes, rencontre non seulement des drames, mais des situations littéraires. Et dans la mesure où quelque chose peut encore toucher cet homme blasé, une partie de son excitation, devant un fait divers ou une catastrophe, est forcément faite d'émotion artistique. Certains décors naturels, même, paraissent stylisés. Des réminiscences d'une page, d'un tableau, d'une photo, d'une scène de théâtre l'aident à tirer d'un paysage tout ce qui peut servir à l'expression de l'événement.

Je suis allé voir l'endroit où s'est tuée Simone Mareuil, qui avait été la vedette du *Chien Andalou.* Sa mort ne fut pas indigne du génie sadique et baroque de Luis Bunuel. Dans un

paysage de collines, près de Périgueux, une longue et majestueuse allée menait à une sorte de ferme fortifiée, formant carré. Les bâtiments constituaient trois côtés. Un mur où aboutissait l'allée, le quatrième. Avec son vieux portail vermoulu, il était comme le rideau troué de ce théâtre. Par les fentes, on voyait la scène, la cour de ferme semée de gazon. Et devant ce portail, comme un récitant au bord de la rampe, un témoin racontait d'une voix lente ce que ses yeux avaient vu.

« Elle avait mis le feu à ses vêtements. Elle avançait à petit pas, sur l'herbe de la pelouse, et dans la lumière du petit jour, les flammes montaient jusqu'à un mètre au-dessus d'elle. Elle hurlait de douleur. Mais quand elle m'a vu approcher, elle a crié : « Ne m'éteignez pas ! » J'ai pu étouffer les flammes avec une couverture. Malgré ses brûlures, elle n'a plus crié. Elle restait debout et elle répétait : « Je me suis ratée. » Regardant ses jambes, elle arrachait des lambeaux de chair avec ses doigts, et elle disait : « Je ne suis pas assez brûlée. Je me suis ratée. » Elle s'obstina à rester dehors, disant : « Je ne suis pas digne d'entrer dans cette maison. » Quand elle n'eut plus la force de se tenir droite, elle s'assit dans l'herbe. Son visage et ses mains seuls n'avaient pas été atteints par les flammes. Elle est morte à l'hôpital à une heure de l'après-midi. »

Tout, le décor, les paroles, l'horreur appartiennent ici au théâtre, sans qu'on ose décider s'il s'agit du Grand Guignol ou de la scène sur laquelle s'avance Œdipe, les yeux sanglants.

Mais il n'est pas toujours donné de percevoir de la sorte la vérité profonde d'un paysage ou d'une situation.

Je suis resté longtemps sur la plage désolée de Tor Vaianica, ou avait été retrouvé le corps à demi-nu de Wilma Montesi. Des kilomètres de sable à l'abandon, des touffes d'ajoncs sans cesse couchés par le vent furieux et au bord de la route, quelques constructions, la plupart très modestes, formaient un paysage d'une médiocre laideur. J'étais venu là avec une « *topolino* » de louage, car ce bord de mer abandonné n'est qu'à quelques minutes de Rome.

C'est seulement six mois plus tard, à Paris en voyant *la Strada*, que j'ai senti le pathétique de ce paysage. Il a fallu les photos, les contre-jours de Federico Fellini pour que je comprenne quel décor tragique pouvait constituer ce sable et cette mer s'affrontant de façon monotone dans la solitude, ces maigres herbes se débattant sous les rafales.

Si la mort mystérieuse de Wilma Montesi s'était produite après la projection de *la Strada*, et non avant, à ce fait divers se seraient ajoutés une couleur et une émotion qui n'existent

jamais au premier degré, car elles sont conférées par l'art ou la mémoire.

C'est pourquoi les reportages me semblent être, avant tout, des voyages dans le temps.

J'étais en Grèce pour la guerre civile. Je décrivais les convois montant lentement dans la nuit, sans qu'on sût où l'on allait ; les camions plongeant et remontant sans trêve dans la boue des trous et des entonnoirs de la route, comme des navires dans la tempête, avec sur leur plate-forme découverte une masse tressautante de soldats, s'abritant de la pluie sous des bâches tendues au bout des fusils ; des lumières s'étageant dans la montagne, un village traversé où apparaissait soudain, collé derrière une vitre, un visage de petite fille ; une auberge où arrivaient les hommes qui venaient de se battre cinq jours dans la montagne ; maigres, boueux, hirsutes, ils jetaient par terre leurs armes et leurs sacs et se mettaient à manger et à boire, puis dans la fumée et dans le bruit, ils dansaient en chantant, heureux de leur victoire et d'avoir échappé à la mort ; j'ai vu encore, dans la cour d'une usine qui servait de caserne, un prisonnier dont la barbe mangeait la figure, et qui attendait qu'on vienne le chercher pour le fusiller.

On m'a fait remarquer par la suite que ces images appartenaient aussi à la guerre d'Espagne que je n'ai pas connue. Elles appartiennent aussi sans doute à toutes les guerres civiles internationalisées qui paraîtront plus tard une des caractéristiques du XXe siècle.

Il me semble que nous courons toujours ainsi à la recherche de nos enfers perdus.

A Orléansville, lors du tremblement de terre, ce qui a frappé tous les journalistes, c'est qu'ils retrouvaient d'un coup le climat de la guerre. Quelques heures d'avion et d'auto nous avaient fait accomplir un bond dans le passé.

On descendait vers la plaine sans rien rencontrer d'anormal, et soudain il y avait une petite cassure bien droite, en travers de la route. Elle semblait avoir été tracée comme la frontière d'un autre monde, d'un autre temps. A partir de là, on commençait à rencontrer des voitures portant des matelas ficelés sur le toit, comme en juin 40, des camions jaunes, chargés d'explosifs, plus bariolés que ceux du *Salaire de la Peur*. Orléansville enfin, avec ses ruines et ses maisons désertées, ses rues occupées par les soldats de la légion étrangère, armés et casqués, les jeeps et les bulldozers soulevant des nuages de poussière, ressemblait au premier abord à une ville qui vient d'être conquise de haute lutte.

A travers la chaleur, la lumière crue, la poussière sèche,

le vacarme, on finissait bien vite par remarquer une odeur qu'on cherchait à nier d'abord. Mais elle s'imposait et il fallait lui donner son nom. Les ruines sentaient le cadavre.

Heureux temps où la mémoire involontaire obéissait aux sollicitations du parfum et du goût d'une madeleine, de l'inégalité de deux pavés, du tintement d'une petite cuillère, pour restituer la douceur de Combray, de Venise et de Balbec. Le même déclic fonctionnait pour nous, mais dans l'atroce odeur d'un gymnase où l'on apportait sans cesse de nouveaux corps, des morts qui avaient déjà connu un premier ensevelissement et qu'on avait sortis des ruines terreux, boursoufflés et noirâtres. Et alors jaillissaient du passé, pour les uns Cologne ou Hambourg, pour d'autres un paysage de Corée, pour d'autres l'Indochine, et pour moi une rue d'Alexandropolis, en Thrace, où j'avais vu jadis décharger, devant le commissariat de police, tout un camion de morts.

On reconnaissait aussi à Orléansville, ce retour à l'élémentaire particulier à la guerre, et qui naît du fait que les données les plus naturelles de la vie organisée sont abolies. Trouver un morceau de pain, le moindre objet manufacturé, un coin pour dormir, un moyen de transport devenaient chaque fois un problème original. Il naît de là finalement le sentiment d'une sorte de liberté, et aussi l'idée que tout est possible.

Et vraiment, l'insolite surgissait à chaque pas. Dans la nuit parmi les ruines que gardaient des légionnaires baïonnette au canon, croyant entrer à l'hôpital j'ai pénétré dans la cour d'un gros bâtiment encore debout, devant lequel stationnaient trois gros autocars rouges. Dans la cour attendaient des hommes d'apparence étrange, la plupart des musulmans. Ils portaient tous la barbe et étaient vêtus de tuniques blanches. Quelques-uns restaient prostrés sur le sol. Deux ou trois hurlaient des discours véhéments. A une table, à la lueur de deux torches électriques, des hommes les interrogeaient, notaient leurs noms. Ensuite on les faisait monter dans les cars. C'était l'asile d'aliénés qu'on évacuait.

L'enregistrement était laborieux. Tous n'étaient pas capables de dire leur nom. La plupart de ces barbus avaient un visage buriné, osseux, comme sculpté par la maladie de leur esprit. Pour faire patienter ceux qui attendaient dans les cars, on leur distribuait des cigarettes. Par les fenêtres des voitures, certains disaient adieu à leurs infirmiers et regardaient avec tristesse l'asile, la prison, dont on les éloignait. Ils vivaient là depuis plusieurs années et ne connaissaient plus d'autre univers.

Quand le dernier fou a été embarqué, les cars se sont mis en route dans la nuit, avec leur inquiétante cargaison. Je

me retrouvai seul. Comme au cœur d'une guerre, aussi, j'éprouvai au cours de cette veillée dans la ville abandonnée de ses habitants, tantôt l'angoisse de la solitude, tantôt l'apaisement qui vient d'une nuit silencieuse et belle vous touchant comme un cadeau inattendu, une nuit d'Orient où il semble soudain que le monde est digne d'amour.

L'avion du retour emportait avec lui un fragment des souffrances et des terreurs d'Orléansville. C'était un Dakota sanitaire. Sur le terrain trop court il prit un départ brutal, au frein. Debout dans la travée centrale, entre les deux rangées de brancards, j'avais à ma hauteur un enfant arabe de quatre ou cinq ans. Je ne voyais pas son visage, caché par un gros pansement, pas même ses yeux. Sa tête aussi était entourée d'un bandage que le sang avait traversé. En fait, je ne voyais de lui qu'un pied écorché et un petit bras potelé de bébé. Il geignait et appelait son père. Son pouls était très rapide. On lui avait fait une piqûre. Quand je lui prenais la main, il cessait de gémir. A la fin, il s'est endormi. Le seul lien qu'il gardait avec sa famille, son passé, c'était une étiquette attachée à son poignet, avec son nom, celui de son douar, plus le diagnostic.

Mais j'avais beau tenir la main d'un enfant mourant et reconnaître comme familières, les souffrances et l'injustice infligées aux humains en un nouveau point de la terre, la tragédie d'Orléansville ne m'appartenait pas. Je ne pouvais en être que le spectateur. Dans quelques jours, il faudrait s'occuper d'un suicide à Pont-Audemer, ou d'un vol de bijoux à Pau, ou d'un drame de la jalousie à Montélimar, bref, comme le dit le rédacteur en chef peint par Faulkner dans *Pylone*, « tout ce que le premier venu est en droit d'attendre pour ses 15 francs, et sans doute aussi plus qu'il ne mérite. »

ROGER GRENIER.



BONNE NUIT

A Carmen Tessier.

I

— ALORS je ne suis pas malade? Je mens?

— A moitié.

Il essuyait les verres à la va-vite. D'anciens verres à moutarde, achetés en masse au marché aux puces de Saint-Ouen. Les clients s'étaient habitués depuis beau temps à boire là-dedans : ce qui importe, c'est la contenance. Et on pouvait être tranquille : *Au Soleil*, le père Akoun ne faisait jamais de faux-col. Il y mettait son orgueil. Et il veillait à le dire.

Lucette continuant à frotter la plaque de nickel du comptoir toussa en se raclant exprès la gorge mais il y eut au même instant le grand bruit d'un camion qui prenait le tournant de la rue de Pixérécourt. La neige venait de tomber et s'était immédiatement prise en glace aux vitres de la porte à double battant, les rendant translucides et mornes comme des verres dépolis.

Un vent coulis s'insinuait par des fentes imperceptibles, bien qu'ils eussent pris soin de mettre des bourrelets partout. Pourtant le père Akoun transpirait. A le voir de dos avec sa peau rouge et les plis de graisse qui faisaient de grosses vagues sous son maillot de corps, alerte et tout à fait à l'aise alors que sa femme avait la goutte au nez et que Lucette frissonnait, on l'aurait cru « des Nords », comme il disait souvent avec ses gros rires de basse. Ses bras boursouflés, nus jusqu'à l'épaule, s'agitaient avec méthode. Il écartait, puis réunissait ses jambes courtaudes.

Mme Akoun prit appui sur le manche de son balai-brosse et se redressa avec effort, la main gauche sur les reins.

— Oh, que j'ai mal !

Elle ne disait pas cela pour qu'on la plaignît. C'était là exclamation rituelle, comme un point à la fin d'une phrase. Elle déroula la serpillière noirâtre, la trempa dans le seau que l'eau épaissie et visqueuse ne remplissait plus qu'à moitié et murmura :

— C'est si froid qu'on s'attend à y trouver des glaçons.

— C'est très simple, répondit en écho Lucette, je ne sens plus mes doigts.

Le père Akoun redressa son buste aussi large à la taille qu'aux épaules, se frotta le nez de l'avant-bras.

— Eh bien, va te coucher, Lucette ! grogna-t-il. Ça sert à quoi, cette comédie?

— Non. Du moment que tu ne me crois pas, je vais laver les assiettes. Un point c'est tout.

— Tu la cherches, la tartine, dit le bistro entre ses dents.

Elle aurait évidemment pu se maîtriser davantage. Mais il était vrai qu'elle se sentait flageolante et qu'une pince lui comprimait les tempes. Les murs manquaient d'épaisseur et les lézardes devaient y fourmiller. Dans ces conditions-là, avec le va-et-vient par ces deux vantaux qui claquaient toujours, il était fatal d'attraper un rhume plus souvent qu'à son tour. « Et je dois avoir la grippe, en plus... »

Combien de clients lui avaient toussé en pleine figure, rien qu'aujourd'hui? Il faut avoir été dans ce métier pour savoir... Elle s'écœurait elle-même lorsqu'elle sentait une de ces gouttes accrochée à un coin de son visage sans qu'elle osât l'essuyer tout de suite. Il fallait attendre que le client regardât ailleurs, ou tourner le dos au comptoir. Elle avait ses nerfs, quelquefois : elle s'essuyait devant le client d'un air rogue. Le père Akoun s'en apercevait immanquablement. « Quand c'est que tu comprendras que le client, il voit tout? Et que c'est lui qui te paie? » tonnait-il. Elle ne répondait pas, sachant qu'il avait raison. Le matin, quand elle en avait le temps, elle se lavait dans trois ou quatre eaux différentes — seulement à cause de cela. Elle s'était habituée à tout le reste, depuis toujours en somme, si bien que le terme d'habitude était impropre. Mais à tout ce qui était contact : les mains qu'il fallait serrer, l'haleine qu'on vous soufflait en pleine face, les verres dans lesquels des bouches sans nom avaient bu et dont ses doigts frottaient honnêtement le bord — elle ne s'y ferait jamais.

Quelqu'un passait devant la porte, glissait sur le verglas, se rattrapait en jurant.

Cela faisait des années qu'il était question de démolir la maison de bois où vivaient les Akoun. Les architectes officiels lui reprochaient avant tout d'être trop visible dans sa laideur : située au bas de la rue des Pavillons, à l'angle de l'impasse des Chevaliers, elle attirait le regard avec ses murs aux tons de suie, semés de hachures grises. Mais les interventions en haut lieu de M. Pons s'étaient, jusqu'ici, montrées efficaces.

Les cheveux du père Akoun, tondus presque à ras, formaient une couronne d'un noir luisant et se rejoignaient sur une bosse en triangle qu'il avait au sommet du crâne. De face, le bistrot présentait une tête en œuf avec des bajoues et un double menton où la barbe était dure. Il ouvrit à fond le robinet, se lava les mains, puis se lança de l'eau sur le visage, en s'ébrouant. Lucette l'observait du coin de l'œil. Il se frottait vigoureusement comme de vieux souliers durs à faire reluire. Il jeta :

— T'es encore dans mon dos, hein ! Allez, va te coucher, Lulu. Te force pas à jouer à la gosse : tu l'es bien assez comme ça.

Lucette lança un bonsoir boudeur et disparut par la porte vitrée qui faisait face à la double porte d'entrée et se nichait, basse, entre une extrémité du comptoir en croissant et le mur qui donnait sur l'impasse mal pavée où tous les pas résonnaient.

Les époux entendirent les marches geindre une à une. Ils étaient côte à côte, ils avaient la même taille, Akoun étant petit, tout en épaisseur. Le père Akoun passa par-dessus son maillot un chandail à col roulé aux grosses mailles de laine grise, et s'assit sur le tabouret de la caisse. Il avait une façon de poser son lourd séant sur le siège dur qui évoquait un acte tout ensemble sacré et rare. Le fait d'être assis était en soi une récompense. Il croisait les jambes, serrait un genou entre ses mains et, les coudes retournés en dehors, il poussait un soupir ou bien disait : « Ah !... » tandis que ses paupières boursouflées tombaient sur ses yeux noirs.

— Tu sais combien de recette on a aujourd'hui? lança-t-il au bout d'un temps, de sa voix de poitrine.

Mme Akoun triait les torchons en reniflant à petits coups brefs :

— Ne me le dis pas. Qu'est-ce qu'on y peut? D'ailleurs, tant qu'il y aura les grands froids...

— Il y a des moments où je me demande... fit rêveusement Akoun en fermant à clé le tiroir.

3 200 francs. Un samedi. Certes, le mois tirait vers la fin, mais est-ce que cela empêche de venir au café quand on a soif? D'autant plus que le père Akoun, chacun le savait, faisait crédit ; ainsi un bon quart des rentrées d'aujourd'hui s'inscrivait-il au compte des habitués...

3 200 francs. Et là-dessus il fallait manger tous les trois, consommer l'électricité et le gaz... Et on devrait bientôt payer le loyer, les allocations, les taxes, tout ce qui s'amoncelait comme de la mauvaise herbe.

— Sans compter cette fuite dans la cave, et ce damné cidre...

— Il y en a encore une demi-barrique, dit Mme Akoun. J'ai essayé d'en servir à Riquet ce matin ! Si tu l'avais entendu...

— Tu es bête d'insister comme ça. Tu veux le dégoûter, Riquet. Il n'a qu'à traverser. Les Delmas l'ont sûrement repéré depuis longtemps. Avec les bras ouverts, ils l'accueilleront. Et ceux-là, ne t'en fais pas : ils auront du bon cidre.

— Eux? Ils n'ont jamais pu en avoir !

— Ce n'est pas ce qu'ils font de moins bien. Ce cidre... c'est encore une de tes trouvailles !

— Est-ce que je m'attendais à ce qu'on soit roulés comme au coin d'un bois? Qu'est-ce que tu veux ! C'est normal que j'essaie de temps en temps de la caser, cette saloperie.

— Tu n'as qu'à le goûter : tu comprendras.

— Tu sais bien que je ne peux pas supporter l'alcool.

Le père Akoun éclata d'un rire douloureux qui fit tressauter les chairs rebondies de son ventre.

— De l'alcool, dans ce cidre-là !

Il gardait un accent chantant, les r roulés et les inflexions pointues. Une mystérieuse paresse aussi dans ses yeux globuleux, humides, comme s'il avait eu constamment envie de pleurer. Mme Akoun mettait la bouilloire sur le réchaud à gaz, réglait le feu, jetait deux cuillerées de thé de Chine dans la longue théière en argent ciselé à col de cygne, qu'ils avaient rapportée lors de leur dernier séjour au Maroc, voilà neuf ans, quand la mère d'Akoun

était morte dans son premier étage de briques, à Bab Berrima, dans le Mellah de Marrakech...

— 92 000 en novembre, 80 000 en décembre... et si le 31 au soir, ce mois-ci, on atteint les 70 billets, on aura de la veine.

Mme Akoun ne répondit pas : n'était-ce pas le meilleur moment de la journée, comme un point d'orgue, un rite qui voulait le silence? Le silence, ou la paix — tout ce qu'on dit sans forcer le ton et qui ne veut rien dire, tout ce qui vous passe par la tête et qui ne compte que comme accompagnement à la paix fragile... L'ennui était que souvent la petite n'eût pas la patience d'attendre.

Ils buvaient à petites gorgées brûlantes, le père Akoun sur son tabouret, sa femme à son côté sur une chaise de paille rafistolée dont un pied manquait et où elle se trouvait bien. Mme Akoun était large, le corsage plein, les hanches rondes, et au-dessus du cou qui faisait des plis ses chairs étaient blafardes. Cela faisait quelque temps qu'un de ses reins, le droit, ne fonctionnait pas bien. Le Dr Beau avait parlé d'opération, mais elle disait qu'elle avait trop peur et qu'elle préférerait mourir.

— Au fait, dit Akoun, M. Pons est venu...

La physionomie de Mme Akoun se métamorphosa. Elle murmura, les traits tendus, comme quelqu'un qui s'affole et qui espère :

— Ah ! Raconte !

II

Lorsque au dernier printemps la blonde Mme Pons s'était ouverte à Mme Akoun de ses ennuis domestiques, celle-ci n'avait d'abord pas exagérément tendu l'oreille, s'étonnant seulement qu'une dame d'aussi bon ton eût la gentillesse d'entrer dans son café et de perdre un moment à bavarder avec elle, en attendant, il est vrai, que M. Pons et le père Akoun achevassent leur discussion.

— Margot, avait prié le père Akoun d'une voix pressée, chauffe donc deux cafés pour Monsieur et Madame ! Vous prendrez bien une petite fine avec, monsieur Pons?

Il faisait beau ce matin-là. C'était la sortie de l'école communale et le père Akoun dut se fâcher deux fois contre les gosses qui serraient de trop près la 15 CV des visiteurs. Lucette était en course chez les fournisseurs ; de coutume, elle ne se débrouillait pas mal lorsqu'il s'agissait d'obtenir des abattements.

— Asseyez-vous donc, madame Pons ! Hélas ! ce ne sont pas les chaises vides qui manquent...

— Non, merci.

Mme Akoun en était gênée. Quand on prend des attitudes de grande dame, on ne s'installe pas debout devant le comptoir.

— Comprenez-vous, poursuivait Mme Pons de sa voix posée, je ne suis pas mécontente de ma bonne. Mais la secrétaire, cette Niçoise, c'est un désastre. Je suis sûre qu'elle provoque tous nos clients... ou du moins tous ceux qui lui semblent en valoir la peine.

Mme Akoun eut un geste vague. Elle s'en moquait éperdûment de la Niçoise et de tout ce qui concernait ces gens-là. Elle s'interrogeait seulement sur ce qui découlerait de la visite à la cave que son mari et M. Pons venaient de faire. La veille encore, le père Akoun lui avait dit :

— Il n'y a pas de raison pour qu'il ne m'accorde pas un délai de paiement, une fois de temps en temps ! Oui ou non, est-ce qu'on ne le règle pas recta à chaque loyer depuis huit ans? Cette inondation de la cave, c'est quelque chose ! D'une part, c'est à lui de supporter ces frais-là, et d'autre part, ça nous a mangé de l'argent avec tout ce qui s'est gâché là-dedans ! Il faut quand même qu'on soit un peu solidaires entre propriétaire et gérant.

Mais, face à face avec M. Pons, en quelles maladresses M. Akoun risquait-il de transformer ces phrases nettes !

Soudain, inattendue, l'offre de Mme Pons résonna :

— Dites-moi, chère madame... votre Lucette vous est-elle vraiment nécessaire? Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je me suis laissé dire qu'au fond vous pourriez très bien vous en passer. Étant données vos charges, cela vous soulagerait même si elle travaillait ailleurs...

Un mécano de l'atelier Lapeyre entrait en coup de vent et attendait au comptoir sans commander, en habitué, après avoir jeté : « jour ! » à la cantonade. Mme Akoun lui versait un verre de vin blanc. Dans l'angle de la salle, le père Akoun se heurtait à une pierre. Une pierre polie, fraîche et ronde. Il se débattait pourtant, les coudes sur la table, sans se rendre compte qu'il soufflait son haleine au visage de son interlocuteur.

— Ce qui a bouleversé les choses, c'est quand les bougnats ont cédé leur fonds, en face. Mais regardez ! Ça crève les yeux !

Les nouveaux s'appelaient Delmas. Par malheur, ils ne s'étaient pas contentés d'acheter le fonds du débit, mais l'avaient métamorphosé en un établissement gai, peint de tons vifs avec des petites tables rouges, des banquettes neuves. A l'endroit où il y avait autrefois l'arrière-salle flanquée de la remise à bois, ils avaient aménagé des petites salles intimes pour amoureux. Du clinquant, du luxe bon marché, des photos criardes et des affiches sanguinolentes sur les cloisons passées au blanc. Ils n'avaient pas reculé devant les frais. On disait d'eux qu'ils s'étaient enrichis pendant la guerre. Peu à peu, ils avaient drainé à eux la moitié de la clientèle du *Soleil.*

— Des m'as-tu vu qui font des mines, avec ça. Moi au moins, je peux dire d'où je suis : rue Berrima, Marrakech, Maroc. Il y a des centaines d'années qu'on connaît les Akoun dans la rue Berrima. Tandis que ces Delmas, d'où que ça sort?

M. Pons haussait doucement les épaules.

— La vie est dure pour tout le monde...

Ce n'était même pas la peine de répondre. Le contrat était formel : la moindre dette l'annulait.

— Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites, madame, répondait prudemment Mme Akoun. Elle rageait d'être trop loin des deux hommes pour comprendre ce qu'ils se disaient.

8

Mme Pons n'était pas vilaine femme. Son tailleur bleu roi faisait ressortir ses cheveux dorés et le teint hâlé de son visage. Elle venait de passer une semaine dans le Midi : elle pouvait se le permettre. Quand on a la chance d'avoir un mari qui ne s'arrête de gagner de l'argent que pour dormir... Elle ôtait son gant blanc pour prendre entre deux doigts la poignée de la tasse brûlante, la porter à ses lèvres, buvait une gorgée sans plaisir, par politesse. Par précaution elle se tenait à un mètre en arrière du comptoir. Mme Akoun avait envie de lui dire : « Ici, ça n'a pas l'air, mais c'est propre. Ce n'est pas comme chez certains qui se mettent de l'eau de Cologne pour ne pas aller au bain. Il ne tachera pas votre joli tailleur, mon comptoir. Je m'use les mains dessus tous les jours. » Elle se sentait prête à continuer ainsi, sans fatigue, des heures et des heures : cela l'aurait soulagée. Le père Akoun tordait le cou, observait à la dérobée Mme Pons. Il la trouvait trop mince. Beaucoup trop mince. On disait qu'elle avait les poumons fragiles.

— Dites-vous, mon cher Akoun, qu'aucune affaire ne marche bien en ce moment. Les causes sont diverses : les grands froids, les bruits de dévaluation, l'attente de la conférence des Quatre... Aussi, pour des gens comme moi qui ont des échéances lourdes à supporter à périodes fixes, la situation est également ennuyeuse. Très. Sinon, j'aurais accepté avec plaisir de consentir à vous faire crédit.

Akoun laissait ses yeux errer sur le comptoir d'en face et malgré lui notait la foule qui bouchait le comptoir de Delmas. En examinant les dos des clients du collègue il pouvait souvent mettre un nom sur eux. C'était écœurant. Certains commençaient, dans une même journée, par laisser plusieurs centaines de francs à la caisse de Delmas, puis, leur portefeuille vidé, traversaient pour continuer à se désaltérer chez Akoun : et il fallait non seulement leur faire crédit, mais leur sourire, leur demander comment ça allait...

— Si je l'essayais à la place de ma Niçoise, votre Lucette. Je lui donnerais... 20 000 par mois, mettons. Avec le repas de midi, naturellement. Je ne veux pas me vanter, mais cela serait très, très bien payé.

Mme Akoun hochait la tête. Quel toupet ! Le déjeuner compris : cette précision voulait dire que Lucette aurait à travailler de 8 heures du matin à 6 heures du soir sans interruption.

— Mais Lucette n'a aucune qualité pour être secrétaire. Elle n'a pas d'orthographe, elle écrit en pattes de mouche... que voulez-vous, elle n'a jamais voulu passer son certificat d'études. Oh ! elle est loin d'être bête. Mais d'après son institutrice, elle n'avait pas de goût pour le travail intellectuel.

— A la vérité, il ne s'agirait pas de remplacer cette jeune Niçoise évaporée. J'ai l'intention de prendre moi-même en charge une partie du travail que cette femme faisait, d'ailleurs plutôt mal que bien. Non. Lucette aurait à répondre au téléphone, à inscrire les noms et les adresses, à faire réciter aux enfants leurs leçons. Elle les conduirait à l'école, elle les promènerait le jeudi... Il s'agirait plutôt de me soulager et de me permettre de m'absenter sans trop de risques.

— Vous comprenez, madame Pons, que je ne puis rien vous dire avant d'en parler à mon mari et à la petite aussi, naturellement.

M. Pons n'a jamais eu à se plaindre de nous : les redevances ont toujours été payées rubis sur l'ongle. Lucette aurait ses dimanches?

— Oui. Elle travaillerait six jours par semaine. Mais vous savez, il y a beaucoup de temps creux dans une maison comme la nôtre.

— Vous disiez? Combien par mois?

— Je ne marchande pas, chère madame. Les prix sont les prix. Il me semblait que je vous rendais service en prenant Lucette et de mon côté, je suis sûre que cette petite m'aurait rendu service, elle aussi. Je voulais éviter de mettre une annonce. Il faut que cette question soit réglée cette semaine : réfléchissez...

On se coucha tard chez les Akoun, cette nuit-là. « Quand elle serait à la maison, je l'habillerais, évidemment, pour qu'elle ne se salisse pas et que les gens aient bonne impression en entrant » : ce détail qu'avait rapporté Mme Akoun, acheva de décider Lucette qui, d'abord rétive, s'amusait à la pensée de porter à son tour les beaux tabliers bleu pâle à dentelle qu'elle avait vus à la Niçoise en allant chez les Pons déposer du courrier ou demander des signatures. Elle avait, d'autre part, été impressionnée par les grandes pièces, le mobilier cossu. C'était une solide maison de pierre avec un jardinet pour les enfants. La chère devait y être délicate et Lucette n'avait pas encore osé s'enfoncer dans les profonds fauteuils de cuir du salon d'attente.

M. Pons avait un grand corps étroit et un nez aquilin aux narines transparentes. Ses yeux étaient d'un bleu passé, dénué d'éclat, comme le ciel d'un beau jour qui s'en va. Il mettait souvent de grosses lunettes d'écaille aux verres fumés. Il avait le dos penché, la voix retenue, des lèvres très roses. Il portait bien la quarantaine, ses tempes grises faisaient sérieux.

Madame se révéla tatillonne et, au début, il lui advint parfois de demander à Lucette sur un ton de commandement, de faire du café ou même de préparer la Blédine de Gontran, le dernier né. Lucette se débrouilla pour que le café passât trop vite et que la Blédine fît des grumeaux. De la sorte, Madame ne l'obligea plus guère à ces besognes qui n'avaient rien à voir avec son service. Et la bonne comprit de son côté que la présence de « la nouvelle » n'était pas une raison suffisante pour faire traîner ses courses.

Pendant plus d'un mois, M. Pons parut ne pas la remarquer. Il lui souriait, lui disait bonjour et bonsoir gentiment, s'informait à l'occasion des Akoun. Mais on eût dit qu'à ses yeux Lucette était encore la gamine de dix ans que, par un midi de l'automne 1945, en allant toucher sa première redevance, il avait aperçue pour la première fois.

— Je ne sais pas ce qu'elle a, avait sangloté Mme Akoun. Il faut la conduire tout de suite à l'hôpital, n'importe lequel. Peut-être si vous vouliez, monsieur Pons, dans votre auto...

Il avait dit oui. Le père Akoun n'était pas là. Des affaires à régler : cette malchance supplémentaire semblait logique à Mme Akoun. M. Pons avait pris Lucette avec précaution dans ses bras. Elle gémissait, à plat ventre sur son lit, se pressant des deux mains le ventre. Une crise subite d'appendicite. Cela ne fut rien du tout. Il l'avait tutoyée jusqu'à ce qu'elle portât sa première

robe longue ; alors le vous était venu sur ses lèvres au cours de leurs rapides rencontres dans le bistrot. Et maintenant, dès qu'il arrivait, il sonnait deux fois. Un coup : la bonne. Deux coups : Lucette. Elle frappait, entrait.

— M. Ménard a téléphoné de la part de M. Michel : il demandait rendez-vous pour demain. Je lui ai dit dix heures. M. Salès a téléphoné ; le chèque Levy est arrivé. C'est tout.

Il griffonnait quelques mots sur son carnet de cuir noir, ne manquait jamais de lui dire merci.

— Et les enfants? faisait-il quelquefois. Sages?

Elle se gardait de répondre par la négative, Madame lui ayant demandé « de n'inquiéter sous aucun prétexte Monsieur à propos des enfants ».

Mme Pons avait expliqué le premier jour :

— Monsieur est conseiller financier. En outre, il s'occupe des trois petits fonds de commerce qu'il possède. Je vous dis cela parce qu'il est bon de savoir à peu près ce que font ses patrons... L'important est de faire convenablement son travail...

Et tout était ainsi. Vers la mi-juin, Lucette changea de coiffure, se décidant à raccourcir sans excès ses longs cheveux flottants. Elle était sûre qu'il ne s'en était même pas aperçu. Madame ne risquait pas d'être à ce point inattentive.

— Ah ! on devient coquette, Lucette ! Et c'est pour qui, tout cela?

— Pour moi.

— Vous n'avez pas de soupirant?

— J'en ai trop.

Madame avait ri avec un rien d'agacement.

Des deux enfants, Lucette préférait l'aînée, Solange. Elle s'en allait la promener deux ou trois fois par semaine sur les quais ou dans le jardin public situé près du lycée Charlemagne.

Solange demandait souvent à Lucette de « la promener plus loin ».

— Que voulez-vous dire?

Elle avait commencé par tutoyer l'enfant jusqu'au jour où d'une voix composée Madame l'avait priée de voussoyer « Mademoiselle Solange ».

— Qu'on marche dans les rues ! Comme ça j'en profiterai pour essayer de trouver de nouveaux bonbons. Dans les boutiques où on va, c'est toujours les mêmes, c'est fatigant.

Madame mettait toujours un peu d'argent dans le sac miniature de Solange, « afin qu'elle apprenne à s'en servir et à faire attention ». Tout passait dans les mains diligentes des marchands de sucreries qui se prenaient d'une affection intéressée et sincère envers la petite fille dont elles aimaient soulever les deux immenses nattes qui s'en allaient lui ballotter les cuisses.

— Vous vous rendrez malade, Mademoiselle Solange, remontrait Lucette.

— Qu'est-ce que tu en sais? répondait Solange qui, quant à elle, tenait pour le tu. Tu n'es pas docteur ! Et puis je vais te confier un secret : les bonbons de maman, c'est toujours moi qui en mange

la moitié. Papa croit que c'est elle, elle croit que c'est papa. Eh bien ! ça ne me rend jamais malade. Sauf quand c'est du chocolat.



Vinrent les grandes vacances et le départ de Madame et des enfants pour la villa que les Pons avaient louée à Porquerolles. Subitement, Lucette se trouva seule avec Monsieur et la bonne, une Normande du type épais. Lucette avait cru qu'elle n'aurait plus grand-chose à faire. Elle se trompait. Elle eut au contraire à prendre souvent des initiatives qui l'angoissaient. Monsieur lui marquait sa confiance en lui laissant une provision d'argent assez importante sur laquelle elle devait payer les fournisseurs, le gaz et l'électricité. C'était elle aussi qui donnait à la bonne l'argent de la semaine. Il y avait aussi le défilé des visiteurs, tous les matins et tous les après-midi, sauf le samedi. Il arrivait que des éclats de voix se fissent entendre à travers la porte du bureau de Monsieur. Ce n'était jamais lui qui criait. Il venait à Lucette des crises de curiosité. Elle se demandait par exemple pourquoi cette vieille dame s'en allait en se tamponnant les yeux... pourquoi ce gros bonhomme à l'allure paysanne arpentait le salon d'attente d'un pas fébrile avant d'être reçu, s'épongeant le front et promenant autour de lui un regard de chien battu. L'argent : il en était toujours question à l'intérieur du bureau, elle le sentait bien.

La fin du mois de juin et juillet tout entier furent pluvieux, cette année-là. Souvent, lorsque M. Pons rentrait à la brune, Lucette et la bonne se trouvaient à la cuisine où, profitant de l'absence de Madame, Lucette se livrait à sa passion : le café. Elle le prenait épais, quasi sirupeux, sucré à l'extrême. Au bout de la rue de l'Hôtel-de-Ville, il y avait une pâtisserie dont les gâteaux étaient d'une invincible attirance. Lucette s'approvisionnait là quotidiennement, donnant sa préférence aux éclairs, aux religieuses, aux mokas, à tout ce qui était crémeux et fondait avec onctuosité dans la bouche. Ces douceurs lui permettaient aussi de garder la bienveillante complicité de la Normande qui lui eût laissé user tout le café que Mme Pons, fine bouche, faisait envoyer directement du Brésil par une amie d'enfance qui s'y était bien mariée.

Enrouée, insistante, la sonnette retentissait dans la cuisine blanche et nickelée. Un coup : Irma, la bonne. Elle soupirait.

— Ma pauvre petite ! murmurait-elle sans que Lucette pût comprendre si c'était à elle-même qu'elle s'adressait.

— Qu'est-ce qui vous ennuie? demandait Lucette qui, malgré les invites de la bonne, veillait à user de ce vous qui maintenait les distances.

— Rien !

— Mais pourquoi Monsieur vous appelle-t-il à cette heure-là?

— Pour ranger. Vous savez bien qu'il a la manie de l'ordre et qu'il faut toujours qu'on brûle les papiers tout de suite.

Un soir, Lucette venait de claquer sur elle la porte de la maison lorsqu'on lui toucha le bras. Elle tressaillit.

— Ah ! docteur, vous vouliez voir M. Pons?

Elle fouillait déjà dans son sac à la recherche de la clé que lui avait confiée M. Pons et qu'elle avait toujours peur de perdre.

— Ne vous donnez pas la peine de m'annoncer. Je ne veux pas vous retarder. Je vais vous laisser tourner le coin de la rue et je sonnerai, mine de rien !

Elle eut un sourire glacé et vite sa physionomie se ferma. Elle n'aimait pas le Dr Rode. Sa cordialité affectée et sa façon de se rouler les mains l'une dans l'autre, comme s'il avait constamment rêvé qu'il se savonnait, l'horripilaient.

— Je vous accompagne un peu? Cela m'occupera. Je ne vous ennuie pas, au moins?

« J'ai remarqué que vous avez tendance à être parfois sèche. Je vous demanderai de ne pas oublier que tout visiteur ou presque est un client de mon mari. Même s'ils vous agacent, soyez gentille : souriez. » Cette remarque, que Mme Pons lui avait faite la veille de son départ en vacances, rappela à Lucette la nécessité de dominer son envie d'être grossière.

Elle secoua vaguement la tête. Il avait les pommettes couperosées et elle eût avec joie fait saigner ces rougeurs à coups de griffes.

— Et que diriez-vous si je vous invitais un soir à aller au cinéma... ou au théâtre, même ! Hein? gentille petite demoiselle?

— Non. Au revoir, docteur.

Elle pressa brusquement le pas. Il dut hésiter un instant. Elle courait presque. Elle était congestionnée de colère quand elle poussa la porte du café des Akoun.

Le lendemain, après le départ du dernier visiteur, elle était en train de payer à Irma la facture de la blanchisserie lorsque la sonnette résonna à deux reprises.

— Le Dr Rode m'a fait une remarque obscure à votre sujet, hier soir. J'ai cru comprendre que vous aviez frôlé l'insolence. Sans doute aura-t-il expérimenté ses talents de séduction sur vous. Je dois vous avouer que la jeune Niçoise qui vous précédait lui avait, je pense, donné de mauvaises habitudes.

— Je n'ai pas été insolente. Il m'a demandé de sortir avec lui, j'ai dit non. C'est mon droit.

Elle était sur la défensive.

— Je vois...

Il se balançait sur son fauteuil mobile, la tête renversée ; entre ses doigts se consumait une cigarette blonde. Il en allumait de loin en loin et les laissait brûler sans presque y toucher. Il avait mis ses lunettes fumées.

— Vous avez eu parfaitement raison. Ce que je vous demanderai, c'est d'y mettre les formes, autant que possible. Remarquez bien que je ne dois rien au Dr Rode. Tout au contraire, c'est lui qui est mon débiteur.

Lucette fut déconcertée. Pourtant cette confidence? Elle savait que plus ou moins clandestinement Monsieur prêtait à usure. Il eût fallu être tout à fait sotte pour ne pas s'en rendre compte au bout de quelques semaines de présence.

Il effleurait d'une main ses sourcils, l'un après l'autre, lentement,

comme en un massage. L'eau de toilette dont il usait était de vieille lavande et il s'en servait beaucoup, de sorte qu'un parfum léger rôdait toujours autour de lui.

— Je lui ai prêté quelque argent à titre strictement amical. Cela m'arrive parfois. J'ai assez confiance en vous pour vous le dire...

Il toussa. Il cessa de se balancer, reposa les pieds à terre et les coudes appuyés sur le bureau, la contempla avec un petit sourire qu'elle se garda de rendre. Elle ne pensait ni à être familière ni à entamer des bavardages avec lui. C'était Monsieur. Il lui sembla pourtant qu'il ne l'avait jamais regardée aussi longuement. Elle battit des paupières.

— Quand on est dans votre position, reprit-il enfin, on voit assez de choses pour être tentée de réfléchir et de faire des suppositions qui peuvent être exactes ou erronées. Je vous parle comme à une grande personne... Quelles que soient ces suppositions, je pense que vous êtes assez discrète et surtout assez intelligente pour n'en informer personne.

— Bien sûr. Dès le début, Madame m'a répété sur tous les tons que les noms des visiteurs ou les coups de téléphone, tout cela ne regardait personne, pas même mes parents. Elle avait raison, chacun ses affaires. Je ne vais pas vous raconter mes soucis de famille.

— Et pourtant, vous en avez, je le sais.

Il soupira, se leva, enfonça les mains dans les poches de son pantalon qui flottait un peu autour de ses longues jambes maigres.

— Je me dis souvent que je devrais trouver un moyen d'augmenter vos mensualités. Cela soulagerait tellement vos parents ! Pour leur expliquer cette augmentation, vous pourriez par exemple leur dire que vous commencez à vous débrouiller tres bien dans le secrétariat proprement dit. Je pourrais aussi, de temps en temps, vous donner un petit pourcentage dans une affaire, si, faute de temps, j'étais amené à vous prier de vous en occuper un peu...

De temps en temps, il ôtait ses lunettes lourdes et ses yeux paraissaient alors désarmés, émouvants dans leur faiblesse papillotante. Il était toujours net, son linge blanc et fin. Il ne portait guère que des chaussures à semelles de crêpe, de sorte que ses pas même étaient feutrés, doux, réguliers.

— Oui, cela serait possible, continua-t-il.

Elle ne répondait pas, baissait le front puis renversant soudain la tête, se mettait à étudier le plafond. Comme il ne disait plus rien, elle finit par reporter sur lui son regard tranquille. Il n'attendait sans doute que cela pour continuer. Il jeta :

— Ce que je vous propose ne vous intéresse pas : c'est cela?

— Non. Vous ne me proposez rien ! Elle se mordit la lèvre inférieure et reprit :

— Monsieur ne me propose rien. Il dit qu'il pourrait me proposer quelque chose. Alors j'attends.

Il sourit en hochant la tête avec approbation.

— Vous pouvez, à l'occasion, me parler à la deuxième personne.

Vous le savez si bien que tout à l'heure encore vous ne vous en êtes pas privée.

Il avait beau jouer à la désinvolture, une ombre de timidité ou d'inquiétude crispait ses lèvres. Madame devait lui dire qu'il se voûtait : parfois il rejetait soudain les épaules en arrière et redressait le cou pour arrondir de nouveau la nuque l'instant d'après. Qu'avait-il encore à dire? Il tapotait son sous-main, jouait avec l'écouteur du téléphone d'un jaune vanille assorti à celui du plafond et des murs.

Il rougissait tout à coup, peut être à cause d'une pensée qui lui était venue ou en réfléchissant à ce qu'il venait de dire. Elle regarda ailleurs pour qu'il se sentît moins gêné. Il reprit contenance avec effort, dit :

— Vous connaissez, je crois, Mlle Haguet.

— On était dans la même classe à l'école. Elle a continué après le certificat. Moi pas.

— Étiez-vous amies?

— Pas du tout ! C'était une de celles à qui mon nom déplaisait ; elle ne voulait pas s'abaisser à me fréquenter. C'était réciproque. Au fait, j'ai remarqué... depuis quelques mois, elle me salue de la tête quand on se rencontre. Je lui réponds, mais je ne devrais pas.

— Figurez-vous... les parents de cette jeune fille m'avaient demandé un service et en allant chez eux, ce matin, je l'ai rencontrée. Elle m'a dit d'un air négligent que si jamais, pour une raison ou l'autre, vous me quittiez, elle serait candidate à votre place — et elle a ajouté qu'elle avait son brevet.

Lucette ricana.

— Je ne dis pas qu'elle ferait moins bien l'affaire que moi. Seulement, Monsieur parlait tout à l'heure de discrétion...

— Elle a votre âge?

— A peu près.

— Elle a l'air de ne pas avoir les yeux dans sa poche.

— Une coureuse ! Voilà ce que c'est ! Tout le quartier le sait. Il faut dire qu'elle n'irait pas avec n'importe qui. Elle cherche la bonne poire, c'est visible.

M. Pons se leva, sortit un petit peigne d'un étui de cuir souple : il en avait des dizaines qui traînaient partout, à force, bien qu'il eût de l'ordre. En se peignant, avec lenteur, il dit :

— Ayez l'obligeance de demander à Irma de me préparer une tasse de thé, je vous prie.

Lucette fit oui de la tête, mit la main à la poignée de la porte et hésita une seconde.

— Pour ce que vous me disiez... vous aider un peu dans vos affaires, vous savez... eh bien, je suis d'accord.

Elle se tournait vers lui. Il inclina la tête avec son sourire rêveur, fit un vague signe qui indiqua que l'entretien était clos. Dans le couloir elle s'arrêta, se pinça le menton jusqu'à se faire mal. Que s'était-il passé, en somme? Rien. Une promesse, de vagues propos. Et pourtant elle avait l'impression que quelqu'un avait fait un pas en avant et que ce n'était pas elle. Que quelqu'un avait remporté une victoire et que c'était lui. Décidément, il l'agaçait de plus en plus.

III

Lucette mettait à jour le fichier d'adresses de M. Pons et ce travail, qu'elle devait accomplir à la cuisine pour ne pas lui imposer sa présence dans le bureau, l'exténuait. A force de s'appliquer, elle avait des crampes au bout des doigts et craignait toujours que son écriture ne fût pas assez lisible. Quelque chose qu'elle ne déterminait pas la tracassait soudain et elle finit par s'apercevoir que c'était l'absence d'Irma. « C'est vrai, songea-t-elle, ça fait au moins une demi-heure que M. Pons l'a appelée. » Contente au fond d'avoir un prétexte, fût-il blâmable, pour laisser un peu ce maudit porte-plume qu'elle trempait trop et qui lui tachait les doigts, elle se risqua d'un pas menu jusqu'à la porte du bureau. Son oreille collée ne perçut rien d'abord, puis des soupirs montèrent, puis un cri léger qui lui fit enfin comprendre que les relations de M. Pons avec la Normande n'étaient pas que domestiques. Les joues en feu, grondante, elle retourna dans la cuisine où elle ne put de longtemps écrire un mot tant ses mains tremblaient. Ainsi, pendant que l'accorte et respectable Mme Pons prenait soin des enfants à l'autre bout de la France, tels étaient les plaisirs de Monsieur... Elle avait beau se dire que cela lui était souverainement égal, elle ne pouvait se déprendre d'une colère qui cependant ne ménageait pas Madame, car les séjours prolongés d'Irma dans le bureau étaient déjà une habitude, alors que Mme Pons se trouvait à Paris. Elle finit par hausser les épaules et noyer son dégoût dans un café plus fort encore que d'habitude. Était-elle pourtant laide, cette pauvre Irma ! Sans doute Monsieur était-il trop timide pour avoir ailleurs de bonnes fortunes.

Deux jours plus tard Lucette trouva Irma dans la cuisine, les yeux en pleurs, le front au creux des coudes, ses cheveux queue de vache répandus dans tous les sens. Lucette résolut de n'avoir rien remarqué mais la Normande, séchant ses yeux des poings, hoqueta :

— Vous savez ce qui arrive?

Lucette remua négativement la tête.

— Je m'excuse, Irma, mais j'ai horreur de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Écoutez voir ! Il me fait le même coup qu'à la Niçoise. Il a beau me payer trois mois d'avance. Vous n'allez pas me dire que ce n'est pas dégoûtant?

Lucette laissa retomber la prise de la cafetière électrique :

— Je ne vous comprends pas, Irma. Qu'est-ce que...?

— Et d'abord, Irma, c'est pas mon nom. C'est cette andouille de Madame qui a voulu qu'on m'appelle comme ça. Parce que ça faisait domestique, qu'elle disait. Et que cette petite garce de Solange rigolait de mon prénom, le vrai, Anne ! Quant à dire que vous ne comprenez pas, ne faites pas l'innocente. Vous ne saviez peut-être pas pourquoi Monsieur me faisait venir presque toutes les fins d'après-midi dans son satané bureau? Pour que je lui apprenne

à tricoter? Même Madame était au courant : j'en suis sûre ! Rien que cette fois où elle est rentrée trop tôt et où elle m'a vu sortir dans un drôle d'état... Seulement elle faisait celle qui ne voyait rien ! Pardi, ça devait lui permettre à elle aussi...

— Monsieur vous a remerciée?

— Oui ma jolie. Comme vous dites. Avec trois mois d'avance et un certificat où il y a tellement de gentillesses que ce n'est pas croyable !

— Et vous savez pourquoi?

— Je me relâchais. Je donnais dans la familiarité. Pour Monsieur, le lit conjugal c'est sacré. Et moi j'en avais assez du divan du bureau. Alors j'ai dit non. Je pensais qu'il allait se contenter de rentrer son billet dans sa poche. Mais il faut croire que ça l'a choqué que je lui demande d'attendre votre départ, et que je veuille aller dans leur chambre. Je m'en fichais du lit. Là ou ailleurs ! Seulement, la salle de bains tout près, c'est plus prudent, non?

Elle se moucha férocement, se leva et les poings sur les hanches, ses grosses jambes écartées :

— Ça l'excite, de faire ça à la va-vite avec la frousse d'être surpris. Moi j'en avais marre. Et pour la Niçoise, c'est commode à Madame de cracher dessus. Moi je trouve que pour une traînée elle a été gentille. Un avortement, oui ou non, est-ce que ça vaut la prison?

— Taisez-vous, murmura Lucette.

La Normande se mit à hurler. Insultes, jurons, reniflements déferlèrent dans la cuisine où, dans un coin, Lucette restait figée, n'osant sortir de la pièce par crainte de se trouver nez à nez avec Monsieur qui aurait compris qu'elle ne pouvait plus ne pas tout savoir. La porte blanche s'ouvrit en geignant. M. Pons entra de son pas lent, dégantant ses mains pâles, les paupières agitées. Il avait la lèvre supérieure très ourlée et bien arquée, d'un rose qui tournait souvent au rouge et sa lèvre inférieure, plus mince, plus droite, était un peu en retrait ; il passa un instant à se la mordiller en écoutant Irma, comme s'il ne s'agissait pas de lui. A bout de souffle, la bonne s'arrêta et enfouit le nez dans son mouchoir.

— N'avez-vous pas honte, Irma? fit-il alors de sa voix veloutée. De telles calomnies !

— Oh ! Vous !

— Allez-vous me contraindre à vous conduire au commissariat. Tout diffamateur est lourdement puni par la loi. Est-ce cela que vous désirez, Irma?

— Payez-moi tout de suite. Que je fiche le camp d'ici.

— Je préfère effectivement que vous filiez au plus vite. Lucette, auriez-vous l'obligeance de me suivre?

Elle inclina la tête, quitta la cuisine derrière lui. Elle était livide. Elle avait l'impression que tout son sang s'en était allé du visage et que le moindre effleurement l'eût fait choir. Elle contempla la pâle main délicate qui fermait sur eux, sans hâte, la haute et lourde porte matelassée de cuir du bureau. Il lui indiqua du geste un fauteuil et arpenta la pièce de long en large, caressant au passage un petit Bouddha de bronze qui trônait, souriant, sur une console.

— Je suis sûr que vous n'avez pas ajouté foi aux mensonges de cette pauvre fille. Je tenais simplement à vous dire combien j'étais désolé d'un pareil incident. Il est bien difficile de nos jours de garder longtemps une bonne. Ou elles connaissent déjà Paris et sont rompues à toutes les ficelles, ou elles débarquent de leur province et sont pourries en quelques mois.

Ces phrases glissaient comme une pluie dans un jour sans vent, avec accablement. Il y avait toujours quelque chose de fatigué dans le maintien de M. Pons. On aurait dit un jeune homme malgré les sillons blancs de ses cheveux.

— Je préférerais quitter votre service, Monsieur, murmura Lucette le front baissé.

Il passait et repassait sa longue main sur ses lèvres humides, contournait son vaste bureau de chêne à tiroirs et poignées de cuivre, s'asseyait, se renversait sur son fauteuil à bascule.

— C'est Lucette, c'est la fille des Akoun qui me dit cela?

— Je vous en prie, Monsieur. Avec moi, ce n'est pas la peine. Les discours...

Il hocha la tête et dans ce mouvement rythmé passait toute la lassitude du monde.

— Décidément, je n'ai pas de chance aujourd'hui avec mon personnel. Entendu, mademoiselle, je vous demanderai seulement de me laisser le temps de vous trouver une remplaçante. L'absence de ma femme complique terriblement les choses. Je garderai un bon souvenir de votre passage bien que votre attitude me fasse de la peine.

Elle décroisa les jambes, se leva. Il avait recommencé à aller et venir en lui parlant. Il s'immobilisa, lui tournant le dos, souleva un pan du double rideau, le dos voûté, observa le petit jardin.

— Irma n'a même pas rentré encore l'auto à pédales. C'est charmant !

Il disait cela d'un ton résigné. Il se retourna, pivotant sur un talon.

— Pourquoi est-ce elle que vous croyez?

Elle se borna à hausser les épaules.

— Eh bien ! vous avez pu vous apercevoir qu'il n'y avait pas viol. Inventer cette histoire d'avortement ! Tout cela est écœurant.

— Oui.

— Vous finirez par m'amuser, mademoiselle Lucette.

— Parce que j'ai aidé mes parents dans leur café, vous croyez que... Eh bien non ! J'aime ce qui est sain...

Il eut un rire rentré, l'examinant de haut en bas :

— Vous avez raison Vous êtes saine, dit-il.

Elle rougit. Jamais elle ne se serait sentie tout à fait à l'aise ici. Dès que les visites étaient finies il s'acharnait, même si le jour durait encore, à se calfeutrer dans son bureau. Maintenant, par exemple, il n'aurait pas eu besoin d'allumer s'il n'avait pas fermé les doubles rideaux. Il y avait largement assez de clarté pour qu'il pût travailler avec le reste du jour qui serait venu de la fenêtre. Madame lui en faisait souvent la remarque. Il répondait doucement oui et Madame soupirait.

— Pourriez-vous me donner le dossier Lacot? A gauche, sur la deuxième étagère en partant du haut.

Elle s'exécuta machinalement.

— M. Lacot doit venir demain matin. M'obligerez-vous à lui ouvrir moi-même la porte?

— Non. Il ne s'agit pas de ça. Mais je veux m'en aller.

— Tout le monde finit par s'en aller de partout, un jour ou l'autre. On va faire un pacte : vous réfléchissez jusqu'à demain?

Elle hocha la tête, murmura entre ses dents quelque chose comme : « Ça ne sert à rien. »

— Je n'ai pas besoin de vous demander de ne parler de rien à personne, ni même à votre mère.

Elle fit oui de la tête.

— A demain, Monsieur,

— A demain, mademoiselle.

Elle était près de la porte. Le bref intervalle entre le vestibule et le seuil de la pièce lui fut odieux à franchir. Elle eut pour la première fois la certitude aiguë que le regard lent à la couleur d'aube claire s'attachait à son dos, se collait à lui. Sa démarche en acquit quelque chose de saccadé, de ridicule. D'instinct, elle creusait les reins.

— Lucette !

— Quoi?

Elle se retourna d'une pièce, contractée, les lèvres entrouvertes. Elle eut alors devant elle le visage fatigué à l'ovale fin et la belle main blanche qu'il plaquait sur le front comme s'il avait eu mal à la tête.

— Quoi, Monsieur? reprit-elle rougissante.

— Je vous ai peut-être fait de la peine? Quelquefois, sans le vouloir...

— Non, Monsieur, fit-elle d'un petit ton sec — mais elle avait honte d'elle ne savait quoi.

L'ampoule de sa lampe de bureau était bleutée pour qu'il se fatiguât moins les yeux, et les rayons qu'elle renvoyait sur son front y laissaient traîner des espèces de lueurs blafardes. C'était un front haut, large et lisse, d'un teint si délicat qu'on eût dit qu'il le passait à la crème.

Il attendit qu'elle cessât de regarder la moquette brune et lui fit alors un signe d'au revoir avec son sourire absent.

IV

Il n'y avait évidemment personne d'autre que M. Pons, ce M. Lacot et elle puisque Irma avait décampé dans la nuit, de sorte qu'en entendant les éclats de voix elle commença à soupirer avec philosophie sans poser le livre bon marché qu'elle dévorait. La fenêtre était ouverte et les moineaux avaient envahi le rebord du garde-fou, pépiant, les uns la regardant, les autres lui tournant la queue. Une sorte de râle la fit se lever, décomposée. Elle laissa tomber son livre. Rien au monde ne l'aurait décidée à s'avancer

vers le bureau. Elle allait crier au secours lorsqu'elle entendit la voix, qui n'était pas celle de M. Pons, répéter :

— Non, non... Non, non...

Alors elle put marcher, atteindre le couloir qui séparait le bureau du salon d'attente. Elle vit la haute silhouette de Monsieur se découper de biais par la porte entrouverte. L'autre répétait sa plainte psalmodiée : « Non, non... Non, non... » Elle eut une toux étranglée.

— C'est vous, Lucette? dit M. Pons sans se retourner. Vous pouvez entrer. Vous serez, pourquoi pas? le premier témoin.

M. Lacot était étendu sur le tapis et gisait sur le flanc ; du sang dégouttait d'une blessure que sa main cachait à demi, au-dessus de la tempe, plaie gluante et rendue noirâtre par les cheveux qui commençaient là.

— Il est certainement commode d'assommer son créancier lorsqu'on n'est pas en mesure de faire face à ses engagements. Par malheur j'ai été plus prompt. Encore ai-je eu la gentillesse de frapper avec la crosse.

Les yeux agrandis, Lucette aperçut dans la main droite de M. Pons un gros revolver à barillet. Il le tenait par le canon et sur le tube d'acier se crispaient ses doigts très blancs et minces comme ceux d'une femme : la manche de sa veste était remontée de sorte qu'elle apercevait son poignet dont l'étroitesse la frappa.

— Il saigne...

— Oui. Il va tacher la moquette. Apportez une éponge et une serviette.

M. Lacot continuait ses dénégations monotones. Lucette s'agenouillait près de lui, lui nettoyait la plaie avec une éponge qu'elle trempait dans la cuvette dont l'eau se fonçait. Il se laissait faire docilement, gémissant maintenant sur deux notes, comme quelqu'un qui a un air dans la tête et parfois le fredonne sans s'en apercevoir. La peau était tout enlevée et, avec horreur, Lucette vit une partie d'os, sanguinolente, zébrée de filets rouges avec d'infimes morceaux de chair qui restaient accrochés.

— Peut-être a-t-il une fracture?

— Et après? Mais il n'en a pas. Sinon il hurlerait.

Elle eut une moue de doute.

— Monsieur Lacot, dit M. Pons, vous avez le choix : ou j'appelle la police ou vous me signez un aveu écrit relatant ce qui vient de se passer. Relevez-vous.

M. Lacot se releva, mit la main devant ses yeux comme s'il avait eu un éblouissement. Lucette avait apporté de la gaze, du sparadrap et le pansement maintenant faisait propre. M. Pons regardait l'homme de son air un peu las.

— Appelez la police. On sera deux à lui parler, monsieur l'usurier.

Ainsi M. Lacot avait-il recouvré la maîtrise de soi. C'était un bonhomme trapu, court sur pattes avec une tête carrée, des cheveux grisonnants et en brosse. Pas à pas, vacillant encore, il se rapprochait de la porte ; M. Pons, en deux immenses enjambées, lui barra le chemin.

— Je vous rappelle que j'ai votre reconnaissance de dette avec

lettre explicative et que la date limite de l'échéance était mardi dernier. Que vous soyez dedans ou dehors ne change donc rien. Quant à la police, je vais lui téléphoner effectivement.

— Et qui prouverait que je vous ai attaqué?

— Mademoiselle.

Lucette eut un haut-le-corps, voulut dire non, mais les grands yeux limpides et doux de M. Pons croisèrent les siens. Elle hésita ; ce fut suffisant pour que l'homme, n'ayant rien remarqué continuât :

— Pardi ! Le personnel ! On pourrait discuter.

— Vous y perdriez. Je serais impitoyable. Vous vouliez éviter la ruine par l'agression et probablement le vol. Vous avez perdu la tête. Il faut payer.

— Et quoi encore?

M. Lacot s'appuya contre le mur jaune, puis parut surmonter sa faiblesse. Peut-être n'était-ce que comédie? Il reprit au bout d'une seconde :

— Que voulez-vous de plus? J'arrive pas à les trouver ces 575 000 balles. Je n'y suis pas arrivé. J'ai tout fait, tout essayé. Rien n'a marché. Je vous demande encore quinze jours, est-ce que c'est fantastique comme délai? M'obliger à vendre la boutique et ma femme, et mes deux gosses, qu'est-ce qu'ils deviendront qu'est-ce qu'ils penseront?

— Alors, perdu pour perdu...

Encore un silence. Et M. Lacot, en un murmure :

— Ça va. Causons.

— Vous pouvez disposer, Lucette. Je vous remercie. Je crois que M. Lacot et moi aboutirons à une entente.

M. Pons sourit à Lucette avec un mouvement du menton vers la porte. Comme elle oubliait de ramasser la cuvette où l'éponge trempait, il claqua les doigts et jeta :

— S'il vous plaît... Merci beaucoup ! d'un ton timide.

Lucette sortit et quand elle eut lâché la poignée derrière elle, posa sur le parquet la cuvette, doucement porta ses mains à sa tête pour masser ses longs cheveux qui lui faisaient mal à la racine. Il y avait aussi quelque chose de serré dans sa gorge. Elle était tout près de la cloison de sorte que les paroles de M. Pons lui parvinrent. Il s'exprimait sans hâte, indiquant la ponctuation, d'un ton impersonnel comme s'il eût été devant un dictaphone.

... et je reconnais qu'alors, prenant un Bouddha en bronze qui se trouvait sur une console, je me suis élancé sur M. Pons, tentant de l'en frapper. Puis comme il se baissait, je le lui ai lancé à la tête...

Il avait toujours sa voix retenue qui, dans la colère, devenait plus métallique, plus brève et c'était tout. Il n'élevait pas le ton : peut-être en était-il incapable. Lucette l'avait entendu chanter en endormant Gontran par exemple : un timbre léger de ténor, une extrême douceur dans les inflexions, un registre assez étendu, mais il avait l'air de chanter pour lui-même et sa voix ne traversait pas les murs.



Il lui donnait ses instructions pour la fin d'après-midi en rajustant sa cravate et en regardant ailleurs, et elle réprimait une nerveuse, puérile envie de rire. Qu'il était maladroit dans sa tentative de paraître ne plus même se rappeler leur convention de la veille ! Et si elle coupait court en disant : « Vous m'avez dit d'attendre jusqu'à aujourd'hui. Le moment est donc venu de vous répéter que je suis bien décidée à partir »? Quant à s'expliquer à soi-même pourquoi elle était décidée à rester...

— Je vous ai infligé un ennuyeux surcroît de besogne, tout à l'heure. Vous me ferez grand plaisir en acceptant ceci...

Il lui tendait une coupure pliée en quatre — mille francs sans doute, et une vague rose, puis plus rose, puis rouge brique, naissait au creux des joues, les envahissait, gagnant les pommettes.

Elle avait failli être confuse, mais de voir cet éclat soudain sur le visage de son patron l'égaya

— Vous m'excuserez, Monsieur, mais je ne veux pas de pourboire.

— Il ne s'agit pas de cela. C'est une marque de gratitude. Que voulez-vous que je fasse d'autre? Je vous en prie, qu'il n'y ait pas ce genre de gêne entre nous.

Elle haussa les épaules. Après tout, cela faisait une paire de bas nylon. Il se peignait. Il avait des ondulations amples, et bien qu'il se mouillât les cheveux en faisant sa raie, ils se rebellaient vite, surtout sur les côtés.

V

Elle n'aimait pas revenir au *Soleil* à l'heure de l'apéritif et c'est pourquoi elle traînait dans le métro, descendant par exemple à Belleville, bien que la ligne fût directe jusqu'au Télégraphe depuis l'Hôtel de Ville. Elle prenait place sur le banc, en face de l'arrêt du wagon de tête, parce qu'à cet endroit elle pouvait s'adosser à la bascule automatique. Et elle lisait son roman aux lignes serrées ou les journaux du matin que M. Pons jetait en vrac après les avoir parcourus en cinq minutes. Elle n'était pas contente quand la place était prise comme cela arrivait une fois sur deux. Parfois même, elle n'arrivait pas à trouver le plus petit coin libre et celui des poinçonneurs qui l'avait remarquée, un petit jeune à fine moustache blonde paille, l'interpellait alors : « Mademoiselle Bruno, on peut tenir à deux sur mon siège ! Et tenez, je vous le laisse. »

Bruno : elle aimait le surnom. Il continuait, intarissable.

Elle riait en remuant les doigts à son adresse, venait à sa hauteur pour échanger quelques mots ou bien marchait de long en large et prenait la prochaine rame en se demandant qui allait encore la retarder au moment où elle pousserait la porte à deux battants du bistrot.

Ce soir-là, Bouchaieb était en train de défaire pour la dixième fois son bracelet-montre qu'il tendait à M. Grand, le facteur.

— Et qu'est-ce que ça fait, si j'ai perdu? J'ai gagné la montre !

— Si on te met en l'air à chaque combat, tu n'auras pas l'occasion d'en avoir beaucoup d'autres, de montres, parce qu'aucun organisateur ne voudra plus de toi.

— Sans compter qu'il ne fait pas honneur à Belleville, remarqua le père Akoun en saluant sa fille à la romaine.

M. Grand eut un sourire qu'il estimait sarcastique ayant son opinion sur la solidarité qu'il devait y avoir entre Belleville et le jeune Marocain.

— Lucette ! tonna le père Akoun alors qu'elle se faufilait jusqu'à la porte de l'escalier. Ne te sauve pas : ta mère est chez le docteur et tu vas m'aider !

Elle soupira puis réalisant tout à coup :

— Qu'est-ce qu'elle a? Elle est malade?

— Pas plus que d'habitude. Son rein, quoi ! C'était prévu, ne te fais pas de mauvais sang.

Bouchaieb arracha avec peine son regard de Lucette en entendant les ricanements qui saluaient la remarque du facteur.

— D'abord il ne m'a pas mis en l'air, riposta-t-il de sa voix acide. L'arbitre il a dit : « Muta vainqueur. » Il aurait pu dire : « Bouchaieb vainqueur. »

— Mais il ne l'a pas dit.

— Y en a qui ont sifflé.

— La plupart ont applaudi d'après l'article de *l'Équipe*.

— J'ai fini les huit rounds et dans le dernier c'est moi qui attaquais.

— Mais pas dans les sept autres !

— Qu'est-ce que tu en sais? Qui était à Genève? C'est toi ou moi?

Il promena autour de lui un unique œil agile. L'autre œil ne paraissait plus exister. A sa place, il y avait quelque chose d'informe, de gonflé ; les paupières sans cils s'étaient collées et l'arcade sourcilière était tout entière cachée par un sparadrap crasseux. Bouchaieb baissa la tête, changeant de physionomie — à cause du regard de Lucette qui s'attardait sur lui, peut-être — et de sa main droite, en une caresse étrange, puérile, il frôla un instant son autre main, enveloppée, boursouflée sous une bande velpeau ; les doigts seuls émergeaient à demi, sales.

— Je ne comprends pas que ton manager ne te force pas à te couper les cheveux, dit le père Akoun.

Bouchaieb bougonna et se mit précipitamment à farfouiller dans sa chevelure humide tirant sur le roux.

— Il touche 30 %, mon manager. C'est pour me trouver des contrats et pour m'entraîner, pas pour s'occuper du reste. Mes cheveux ne me bouchent pas les yeux quand je tire. Alors !

— Oh ! Non ! Ce sont les poings du gars d'en face qui te les bouchent.

— Tiens ! Regarde ! Il boxe avec son crâne, le Muta !

Effectivement une traînée rosâtre, assez large, sinuait entre les cheveux odorants de Bouchaieb.

— Quand le docteur m'a mis les points de suture, je t'assure que j'ai gueulé !

— Faut croire que tu avais toi aussi le crâne en avant.

Bouchaieb eut une moue d'indulgent mépris et reprit avec amour sa montre-bracelet :

— Allez ! Je vais dire bonjour aux copains à la salle.

— Tu ne ferais pas mieux d'avoir un travail pour t'occuper entre les combats? s'enquit M. Grand. Surtout à la belle saison où il n'y a pour ainsi dire pas de réunions?

— Tu me le trouves, toi, le boulot? fit Bouchaieb qui lampa le reste de son demi.

Sa bouche semblait écrasée et, entre sa lèvre supérieure et le nez camus, la chair était comme spongieuse à la vue, pleine de petites cicatrices blanchâtres sur le fond doré de la peau, et qui s'enchevêtraient. Il jeta une pièce de 50 francs sur le comptoir, gagna la porte sans attendre la monnaie et alors se retourna, se tordant la tête pour voir si nul ne l'observait. Seule, Lucette le regardait. Il ouvrit la main droite, la referma, la rouvrit en collant cette fois le pouce à la paume. Neuf heures. Lucette esquissa un non. Il fit oui d'un air dépité et s'en fut.

Y aller, le laisser faire les cent pas pendant une heure? Rêveuse, Lucette tendit la pièce à son père qui lui rendit les 20 francs de pourboire. Elle lava le demi, sans oser lever le front, car elle sentait sur elle le regard du représentant de Lax, la grosse maison de savons et shampoings en tous genres.



— Écoute, Ab, tu m'assommes. Je t'ai déjà défendu de me faire des signes comme ça devant tout le monde. Te rends-tu compte de ce qu'on peut se figurer? Le gros type de Lax a remarqué ton manège. Tu as gagné.

— Pour une fois, fit-il en ricanant.

Le vent soufflait sur la place et miaulait chaque fois qu'on poussait, en bas de l'escalier de pierre, la porte béante du métro. Lucette et Bouchaieb se tenaient devant la grande carte au-dessus de laquelle le nom de la station se lisait en majuscules lumineuses : TÉLÉGRAPHE.

— Qu'est-ce que ça peut te faire de me rencontrer comme ça? Qu'est-ce que tu as peur? On se connaît depuis trop longtemps quand même !

— Ab, tu devrais trouver une petite femme. Ça ne manque pas dans le quartier. Avec un ou deux cadeaux...

— Tiens, j'en ai un pour toi.

Il ouvrit sa petite valise de fort carton à coins de fer où s'entassaient les souples chaussures noires sans talon, montantes, à lacets blancs, la culotte noire à bandes blanches qu'il mettait à l'entraînement et dont les élastiques craquaient toujours ; il y avait aussi

sa corde de saut (il en avait un stock, que ses parents lui renouvelaient à chaque usure ; pour rien au monde il n'eût consenti à se servir des cordes pendues un peu partout dans les salles), des chaussettes blanches que la sueur avait maculées et un paquet qu'il prit. Il en défit le papier d'emballage.

— Non, je n'en veux pas. J'ai eu tort d'accepter le mois dernier. Après tu vas te figurer je ne sais pas quoi? Tu vas te croire des droits...

— C'est comme si tu étais ma sœur. Alors, je te donne.

Elle murmura encore non, le regard attentif. C'était une toute petite montre enfouie dans un écrin de velours bleu noir, un joli travail de série à monture d'or, égayée d'un fin bracelet de lézard.

— Tu es fou? Tu penses que je vais accepter ça?

— Lucette !

— Mais enfin, Ab, tu ne penses pas que tes parents aimeraient avoir l'argent qu'a coûté cette montre? Tu crois que c'est drôle pour eux à Tameslouht?

— J'ai envoyé beaucoup. Ils ont assez. J'en ai marre.

Derrière le haut mur de pierre, les tombes du cimetière de Belleville semblaient soupirer à perdre haleine et il semblait que le vent apportât de funèbres odeurs. A l'angle de la rue de Romainville, de l'autre côté de la chaussée en pente, le café-tabac était plein de la foule animée des habitués du soir et sans le bruit qui venait de là, Lucette eût tout à coup été inquiète de se sentir seule sur cette place déserte avec cet homme d'aspect chétif malgré ses épaules rembourrées et qui, dressant sa taille courte pour paraître plus grand qu'elle, tendait vers elle sa face martelée.

— C'est fini ces enfantillages. Au revoir, je rentre.

Elle lui tapota quand même la joue et s'éloigna, vive sur ses talons hauts. Il courut derrière elle, lui prit une main. Elle sentit l'écrin, se débattit :

— La paix. Tu as compris?

— Bon. Je le donnerai à n'importe qui. Tiens, à Marie, la serveuse des Delmas.

— Mais tu n'es pas fichu de te trouver une petite amie? s'écria-t-elle en s'arrêtant.

— T'occupe pas. C'est un cadeau. Je te demande une chose en échange : tu vois, c'est un marché. Quand je tirerai à Paris, toutes les fois que tu pourras, tu seras là. Tu n'es jamais venue.

— Pour te voir perdre...

— Toi aussi ! Tu sais pourtant que des fois je gagne. Et puis, je vais te dire...

Son œil ouvert luisait. La peau de sa poitrine était rougeâtre sous une chemise écossaise aux couleurs hurlantes, largement ouverte, dont il avait dû faire l'emplette dans un magasin du boulevard Saint-Denis où son frère était vendeur.

— Tout l'été, je m'entraînerai. Mon frère me surveillera ! Et moi, cette fois-ci, footing chaque matin, salle l'après-midi, douze heures de lit, même pas de bière, jamais de couscous : et tu verras, à la rentrée. Qu'est-ce qu'il y a, tu peux me le dire, comme bon poids coq, en France ? Je me fais naturaliser et c'est moi que je

deviens le champion. Après, l'Amérique... Les gros dollars en or...

Il s'exaltait, perdu dans son rêve.

— Tu devrais apprendre un métier.

— Abdelkader Bouchaieb aura un joli métier quand il sera champion du monde, Lucette. Tout ce qu'il voudra. Plein de fric. Beaucoup pour les amis. Son nom plein les journaux. A Tameslouht, le caïd il me reçoit et toutes les orangeries aux Bouchaieb. Prends. Et tu viens aux matches.

— Imbécile ! Si j'étais assez bête pour accepter ça?

Il lui saisit la main, de sa petite poigne d'acier. Elle allait crier, quand elle sentit qu'il lui refermait les doigts sur l'écrin. Puis il s'enfuit à toutes jambes.

Lorsqu'elle se fut engagée dans l'étroite rue des Pavillons et que comme d'habitude elle se mit à marcher plus lentement de crainte de se tordre les chevilles sur les pavés disjoints, ce fut brusquement comme si l'écrin lui brûlait la main. Elle s'arrêta. A sa droite il y avait une latrine mal entretenue qui dégageait des odeurs. Une envie la prit d'y jeter la montre, mais cela ne servirait à rien puisqu'il ne la croirait pas. Elle se jura de la lui rendre à la prochaine occasion. Elle ouvrit son sac, y enfonça l'écrin, fit quelques pas et en parvenant au tournant de la descente vit de la lumière dans la salle du café. Les Akoun étaient en train de siroter leur thé à la menthe. Peut-être parlaient-ils d'elle et se confiaient-ils leur contentement qu'elle eût une place intéressante et solide. Pleine de l'idée de rendre la montre, elle voulut du moins voir l'effet qu'elle ferait à son poignet. Alors elle s'arrêta, appuyant le mollet sur une de ces bornes de pierre sur lesquelles, jadis, les cavaliers prenaient appui en montant sur les chevaux. La montre, toute menue, brillait vaguement sous le ciel. Elle serra le bracelet de lézard, sourit à l'élégance nouvelle de son bras et songea qu'elle ne saurait jamais expliquer à sa mère comment elle s'était procuré ce petit bijou. Aussi son visage redevint-il grave et replaça-t-elle avec des précautions infinies la montre d'or dans l'écrin de velours.

(A suivre.) SERGE GROUSSARD.

Quelques lettres inédites du XVIIe et du XVIIIe siècle

(MADELEINE DE SCUDÉRY, MADAME DE MAINTENON, MADAME DACIER, MADAME DE POMPADOUR, PIRON, HELVÉTIUS, D'HOLBACH)

Présentées par Marie-Jeanne Durry

APRÈS des années du travail le plus ingrat, je vais enfin voir sortir ces jours-ci (1) mes deux premiers volumes des *Autographes de Mariemont.* S'y reporteront peut-être les curieux d'histoire littéraire, les amateurs de grande et de petite histoire, les fervents des auteurs dont j'ai pu apporter et élucider telle ou telle lettre. C'est pourquoi je ne parle pas davantage ici de l'admirable collection réunie autour des années 1900 par Nicolas de Warocqué, léguée par lui à l'État belge, avec les autres merveilles de son château du Hainaut, dont Mme Faider est l'éminent et charmant conservateur. Mais les lecteurs de la *Table Ronde* auront la primeur de quelques textes, plus amplement commentés, il va de soi, dans les volumes susdits (2). On ne trouvera pas négligeables, j'espère ces lettres de Mlle de Scudéry, Mme de Maintenon, Mme Dacier, Mme de Pompadour, Piron, Helvétius, du baron d'Holbach...

★

Mademoiselle de Scudéry.

Vieillesse de Mlle de Scudéry, dans une demi-retraite éclairée par les derniers rayons de la renommée, dans une demi-pauvreté à laquelle remédie mal la pension du roi, irrégulièrement et difficilement payée. La grande inspiration romanesque appartient au passé, et même les célèbres *Conversations morales* qui y ont succédé. Ce n'est plus que l'heure des louanges versifiées pour Louis XIV. Mais Sapho continue à raconter à ses amis les échos du monde et de la Cour. Et l'admirable amitié amoureuse qui l'a unie à Pellisson pendant quarante années n'a pas fini avec lui. Mlle de Scudéry s'est attachée à faire publier le *Traité de l'Eucharistie* et à obtenir pour lui les approbations des autorités de l'Église en preuve que Pellisson, mort sans avoir reçu les sacrements, n'était pas resté protestant. Huet, évêque d'Avranches, à qui s'adresse certainement notre billet ne s'était pas exécuté quand le premier volume fut achevé d'imprimer le 30 mars 1694. Le second, pour lequel Mlle de Scudéry aurait peut-être gagné un texte de lui, ne paraîtra jamais.

(1) Éd. Nizet.

(2) On verra également ratures et corrections que les auteurs ont apportées aux lettres dont je ne donne ici que le texte « définitif ».

Le 28 septembre [1694].

Il y a longtemps Monseigneur que j'ay envie de me donner l'honneur de vous escrire mais divers chagrins m'en ont empeschée car rien ne rend si paresseux a escrire quand on n'est pas riche que de n'estre payée de nule part. Mais comme cela ne rabat rien de mon zele pour le Roy je vous envoye des vers d'un de mes Amis avec mes responces qui ont eu le bonheur de plaire a S. M. (1), *et je souhaite fort qu'ils ne vous desplaisent pas. J'apris hier avec plaisir de Mr l'abbé David, qu'il est permis d'espérer d'avoir bientost l'honneur de vous voir. Nous parlerons alors de la seconde partie du* Traité de l'Eucharistie *que le libraire n'a pas voulu imprimer qu'il n'ait vendu la première. Souvenez-vous Monseigneur que vous m'avez fait l'honneur de me promettre une amitié qui ne change point, celle que j'ay pour vous est de ce caractere la, et c'est pour le reste de ma vie que je suis avec toute l'estime que vous meritez vostre très humble et très obéissante servante.*

MADELEINE DE SCUDÉRY.

★

Madame de Maintenon.

Dans le style *naturellement éloquent et court* dont a parlé Saint-Simon, sur un ton amical, comme l'est celui de toutes les lettres où elle s'adresse à M. de Noyon, Mme de Maintenon témoigne sollicitude et dévouement à l'évêque.

Louis-François d'Aubigné, neveu de M. de Noyon, se trouve sur la frontière nord, où le duc de Vendôme contient les forces ennemies. Nous sommes dans une phase critique de la guerre de Succession d'Espagne, et il y a tout à craindre de Marlborough. Un accent angoissé passe dans la lettre.

Monsieur Monsieur l'Evesque et Comte de Noyon a Noyon

A St Cir ce 28 Avril 1707.

Vous me faittes un très grand plaisir Monsieur quand vous me donnés des marques de vostre souvenir, quoy que je compte avec beaucoup de confiance sur vostre amitié.

Je prie Dieu de benir tout ce que vous allés faire (2). *Ne vous poussés*

(1) Ce sont reliés ensemble : *La Victoire à Mademoiselle de Scudéry. Ces vers accompagnaient une onyx orientale mise en cachet pour la donner au Roy* (signé : DE BÉTOULAUD)... — *A Mademoiselle de Scudéry* (signé : DE BÉTOULAUD). — *Réponse de Mademoiselle de Scudéry à Monsieur de Bétoulaud,* — s. l. n. d., in-4°, 8 p.

(2) Sans doute avait-il participé à la conférence des évêques réunis à Saint-Cyr et avait-il été chargé de missions à travers son diocèse, comme son collègue chartrain Paul Godet des Marais, que Mme de Maintenon craint de voir succomber à la tâche.

pas a bout je vous en conjure, et reposés vous quelquefois pour aller plus longtemps vous avez un exemple dans vostre ami qui doit ce me semble vous faire craindre de vous mettre hors d'estat de faire vos fonctions.

Mr de Vendosme me promet de bien traitter vostre nepveu. J'ai bien envie que Dieu nous le conserve tel qu'il est.

Vos mères de St Cir deviennent tous les jours plus dignes, Monsieur, de la bonté dont vous les honorés. Elles sont plus pieuses plus droittes et plus simples que vous ne les avés veües, et j'ay de ce costé la une grande satisfaction.

Il n'en est pas de mesme sur les autres choses, je ne voy que des sujets de crainte pour la religion et pour l'Estat mais peut estre que Dieu aura pitié de nous, et que tant d'ames qui demandent la paix l'obtiendront.

Mr de Malboruth s'en est allé du costé de Brandebourg et ne paroist pas pressé de commencer la campagne, Mr de Vendosme a plus de troupes que luy, mais nous avons vu que nostre confiance ne doit pas estre dans le nombre. Croiés Monsieur que je suis très sensible a vos bontés que je vous honore infiniment et que je serai toute ma vie vostre très humble et très obéissante servante

MAINTENON.

★

Madame Dacier.

La traductrice des anciens, l'intrépide adversaire de La Motte dans la querelle des Anciens et des Modernes n'a plus guère qu'un an à vivre. Pieuse femme, charitable, modeste, tout un petit cercle gravite autour d'elle, dans l'appartement qu'elle habitait au Louvre depuis 1694 que Dacier était devenu garde de la Bibliothèque du roi. Elle encourage ici le chevalier de Limojon, seigneur de Venasque près d'Avignon, et qui dans un *Voyage du Parnasse* a loué en elle la « mère de l'Iliade ».

Des pamphlétaires diront un jour que la *Henriade* plagie la *Cloveïde* de Limojon. Mme Dacier s'en fût réjouie si elle avait encore été au monde. Car elle en veut à « Mr Arouet » dont elle condamne l'*Œdipe*. La *Lettre sur Sophocle* jointe à l'édition de la pièce ne venait-elle pas de persifler le tragique grec dont M. Dacier avait autrefois traduit l'*Œdipe* ! Sans compter que Voltaire s'était gardé de suivre dans son œuvre les conseils qu'il avait sollicités de Dacier. Les louanges que Mme Dacier refuse à Arouet, elle les réserve à Louis Racine !

A Paris le 11e de Mars 1719

Vous devés estre fort surpris, Monsieur, de recevoir si tard la reponse que je dois a l'obligeante lettre que vous m'avés fait l'honeur de m'escrire, mais je me flatte que vous m'aurés fait la justice de croire que je n'ay pu m'acquitter plus tost d'un devoir si juste et si agréable. Il y a six mois, Monsieur, que Mr. Dacier est malade, et il y en a trois qu'il souffre des douleurs horribles, sans pouvoir trouver de repos ni nuit ni jour, il a esté obligé de passer les nuits dans son fauteuil et ce n'est que depuis deux jours qu'il a regagné son lit.

Pendant tout ce temps la je n'ay connu ni encre ni plumes et j'en reprends aujourdhuy l'usage, Monsieur, pour vous remercier de l'honneur de vostre souvenir. Vous avés retouché fort heureusement vostre ancienne piece pour l'Académie, elle est fort bien, et quoyqu'elle n'ait pas esté couronnée, elle doit vous encourager a travailler pour le prix dont Mons[r] *le Premier President vous a envoyé le programme* (1). *Le poeme d'*Henry 4. *de M. Arouet ne doit pas non plus vous rebutter d'achever vostre* Cloveide. *Nous n'avons pas vu ce poeme, mais si l'on en peut juger par la tragédie que cet auteur vient de donner, ce ne scauroit estre un bon ouvrage car la tragedie est trés mauvaise en tout sens quoyqu'elle ayt eu les applaudissemens du public. Pour M*[r] *Racine, c'est une autre paire de manches, son poeme sur la Grace a charmé tout le monde, et avec raison, sa versification est noble et heureusement soutenue on n'a rien fait de si parfait depuis longtemps, ce jeune homme a tout le talent de M*[r] *son père et il l'a sanctifié, il travaille a un poeme sur la Religion, dont il nous a dit l'exorde qui est très beau. Voyla Monsieur, tout ce que je puis vous dire sur les nouvelles que vous souhaitiés de scavoir. M. Dacier me charge de vous faire ses compliments. Nous ne scaurions vous exprimer le plaisir que vous nous avés fait en nous promettant que vous viendrés bien tost icy avec Mad*[e] *de St Didier. Nous serons ravis d'avoir l'honneur de vous voir, soyés bien persuadés, l'un et l'autre de nostre parfaite estime. Je suis trés veritablement, Monsieur, vostre trés humble et trés obeisante servante.*

A. LE FEVRE DACIER.

Nous vous prions de faire nos compliments a M. des Marez (2).

★

Madame de Pompadour.

On a toute une correspondance de Mme de Pompadour avec le duc d'Aiguillon ; légère, primesautière, glissant parfois au marivaudage. Mais notre lettre, qui fait si grandement honneur à la favorite est révélatrice du meilleur d'elle-même. Le duc d'Aiguillon, arrière-petit-neveu de Richelieu, avait depuis 1753, remplacé le duc de Chaulnes au « commandement » de Bretagne. Tâche ingrate, que souvent il pensa abandonner. De loin Mme de Pompadour le retient, l'encourage : aujourd'hui elle n'est pas sans se

(1) Limojon concourait aussi bien pour l'Académie française que pour les Jeux floraux de Toulouse. A l'Académie le sujet pour 1719 était celui-ci : « Que jamais particulier n'a eu tant de douceur ni de bonté pour ses domestiques, que Louis le Grand en avait pour ceux qui avaient l'honneur de le servir. » Mais aucune des pièces envoyées ne sera retenue, et le prix ne sera pas décerné.

(2) Le « des Marez » le plus connu en 1719 est Nicolas Desmarets, ex-contrôleur général des finances, en disgrâce depuis 1715, retiré dans son château de La Ferté près de Paris où il vivait largement, recevant artistes et gens de lettres. S'agit-il de celui-là, ou de quelque Desmarets obscur?

plaindre de lui qui la laisse sans nouvelles. Mais davantage elle essaie de faire passer en lui ce « courage d'esprit » par lequel on continue à servir malgré les adversités. Elle luttera ainsi toute l'année pour maintenir le duc à son poste. Il ne démissionnera qu'en 1770, après l'affaire La Chalotais.

A Monsieur Monsieur le duc d'Aiguillon

14 mars 1760.

Quoique je me sois plaint plusieurs fois au m[l] de Belisle monsieur de votre oubly je n'en suis pas moins persuadée du plaisir que vous aurés a me rendre un petit service. Voicy le fait. M[le] de Quitry (1) *ma cousinne a epousé le fils de Mr d'Amblimont (qu'avec raison vous n'aimés pas) son fils a beaucoup de zèle, et M[e] d'Amblimont desire l'avancement de son mary avec ardeur.* Mr du Bos lieutenant des vaisseaux du roy, aide major à Rochefort, n'en fesant jamais les fonctions, et etant depuis longtemps absent, est fort peu attaché au service. Il s'agiroit de le faire quitter l'aide majorité, dont il fait sy mal les fonctions Berryer la donneroit au jeune d'Amblimont. *Je vous prie donc pour parvenir a ce but, de vouloir bien luy faire parler,* je crois important qu'il ignore, quelles sont les personnes qui s'intéressent a sa retraitte, ces propositions en seroient plus ridicules, il demandera à estre capitaine c'est un plat sujet pour lequel je ne ferais pas cette demande, s'il n'etoit question que d'une meilleure retraite Mr Berryer pouroit *sans tirer a conséquence, la luy donner sur* les Invalides de la marine. *Je remets cette negotiation entre vos mains avec confiance, et je suis persuadée qu'avant votre depart, vous donnerés a quelqu'un d'intelligent vos instructions a cet égard. Vous me paroissés bien degouté et desirez ardament le repos, trouvés bon que je vous dise qu'il y a peu de meritte a servir son maître, quand les affaires reussissent au gré de nos souhaits, mais qu'il y a du courage d'esprit, a lutter contre les adversités qui nous arrivent de tous les côstés, et que vous auriés plus de tort qu'un autre a abbandonner ces affaires dans ce moment, parce que vous le servés mieux que personne au monde. Vous trouverés peut estre extraordinaire, de recevoir cet avis de quelqu'un qui n'a pas entendu parler de vous depuis 5 mois, mais je vous repondray avec ma franchise ordinaire, que le tort que vous avés m'est personel et que j'oublie tous ceux que l'on peut avoir, quand il s'agit du bien du service du roy. J'espere Monsieur qu'a votre retour vous ne me traiterés pas aussi malhonêstement, et je vous reverray alors avec plaisir.*

★

Piron.

Piron a soixante-sept ans. Il a donné depuis longtemps les comédies qui ont fait sa réputation et ouvert la porte des Grands

(1) Marie-Anne de Chaumont-Quitry, le « petit chat » de la Marquise qui l'adore parce que la jeune femme a le don de la distraire.

à « Binbin » le bien nommé, le vieil enfant incorrigible et naïf. De hauts personnages l'admettent dans leur familiarité, en échange de sa gaieté, de son entrain, de ses bons mots. Ainsi le comte de Saint-Florentin, ministre d'État, à qui j'ai toutes raisons de penser que Piron s'adresse ici. L'écrivain plaisante sur tout, sur la demi-cécité qui l'apparente à ses trois cents voisins des Quinze-Vingts, ou sur les protestataires qui en appelaient de la Bulle *Unigenitus* à un futur concile. Le badinage est un peu long, un peu appuyé, mais il faut du courage pour jouer au folâtre quand on souffre, pour plaisanter sur des infirmités trop réelles. Un jour pourtant s'adressant au comte, Piron ne pourra faire qu'un cri ne lui échappe :

> Ne voir plus ciel, terre, ni vous enfin :
> . . . .
> Qu'appelle-t-on mourir, si c'est là vivre?

Monseigneur

Comment ne seriez vous pas le charme des yeux qui vous voyent puisque vous l'êtes bien de ceux qui n'ont plus ce bonheur là. Ouy, Monseigneur, à mesure que mes mauvais yeux me privent de votre présence, j'éprouve que de plus en plus vous m'êtes présent. Un Philosophe de l'ancienne Grèce se les creva tout exprès, disant pour ses raisons qu'il fermoit deux portes à la folie pour en ouvrir mile à la sagesse. Soit dit en riant par parentèse que si son raisonement étoit juste, au lieu de sept sages dans la ruë st Honoré que j'habite, il y en auroit trois cent un. Revenons à l'apophtègme de mon Philosophe : je me trouve dans le cas en quelque façon. Depuis que la Nature a fermé chez moi les fenêtres, vous y rentrez par mile portes, et j'ai l'avantage de ne vous plus perdre de vuë, en un mot faute de vous pouvoir aller faire ma cour en persone, je passe mon tems à vous la vouloir faire par écrit; mais avant que je parvienne à finir une lettre, vous ne sauriez croire tous les mauvais tours que me jouënt mes mauvais yeux, et ma pauvre tête. Je ne fais que chercher à chaque instant ou ma plume, ou mon ancre, ou mon canif ou ma poudre que je ne trouve point parce que tout cela est sous ma main, ou bien je chercherai des expressions que je trouve encore moins par ce qu'elles sont trop au fond de mon cœur, et par conséquent trop loin du bout de ma plume. Un rayon de soleil darde sur mon papier; cécité totale; je tire mon rideau : le soleil passe derrière une nuë; je rouvre; il revient, et c'est à recommencer. Mon feu s'éboule et fait rouler entre mes deux jambes un tison qui me sufoque de fumée, je l'empogne par le bout allumé et me brûle jusqu'à l'os; de male rage je jêtte tout là; et voulant boire un coup à votre santé, je cours chercher sur une table mon verre et ma bouteille : mon bras en tâtonnant à droite à gaûche à la ronde, les rencontre de côté et les envoie à tous les diables; voilà de tous les autres malheurs celui qui met le plus ma constance à l'épreuve : et en vérité Monseigneur s'il me convenoit jamais d'entrer en compte avec vous, de bonne conscience vous me devriez une petitte tâsse d'argent ou une

grande ecuelle de bois pour tan de verre cassé à votre occasion. Mais non : laissez tomber mes verres, mes bouteilles et mes propos; et seulement ayez la bonté de m'écrire de la même façon que je vous vois : c'est à dire mentalement; voici ce que je lis dans votre noble cœur : Gramerci, Binbin : je prendrois la peine de vous écrire, si je n'étois pas ministre; mais avoir à faire face à de si petites choses à travers tant d'autres, ce seroit, comme le Tout-puissant, avoir le tout et le néant sur ses épaules. Rien n'est plus vrai, Monseigneur, tenez vous donc en repos la dessus : continuez votre employ : pourvoyez à tout et laissez là le reste. Que vous ayez du moins comme le Tout-puissant, congé un jour la semaine. Et ce jour là, chantez, riez, buvez, etc. Finalement vivez s'il se peut, autant d'années que je vous entens donner de bénédictions, sans compter les miennes que vous encourutes de tout tems, et que témoin deux lièvres qui sont à mon croq, vous encourez ipso facto. *Du reste, Monseigneur ma prose vous déplaît elle, prenez la peine de passer à mes vers, et s'ils ont le même malheur, je prendrai moi la liberté de vous dire en riant ce qu'un évêque disoit sérieusement à des religieuses trop dificiles :*

Des Apellans dirigeoient des nonains.
L'évêque arrive, et jetant feux et flammes,
Les chasse, et donne aux sœurs des Francisquains.
Des Francisquains! En quelles mains infames
Déposez-vous le salut de nos âmes?
Ah, Monseigneur!... Paix! dit le prélat; Paix!
Point de réplique! Et s'il vous plait, Mesdames,
Qu'on s'en contente; ou qu'on se couche auprès.

Seulement pour le très profond respect que je vous dois j'adoucirai
Plaise à votre Excellence
S'en contenter, ou se chaufer avec.
Donnez moy pour mes étrenes le pardon de mes folies.
Et la promesse de croire que persone au monde n'est avec plus de reconoissance d'atachement et de respect que moy
Monseigneur
Votre très humble et très obéissant serviteur

PIRON.

Paris ce d[er] *x*[b] *1756.*

★

Helvétius.

Certainement quand Helvétius écrit — pas avant 1760 — à ce jeune homme entravé dans la poursuite de ses études, *De l'Esprit* a déjà été brûlé par la main du bourreau, Helvétius a dû abandonner sa charge de Maître d'hôtel de la reine. Il est plein d'une amertume et d'un mépris toujours frais. Car ses enthousiasmes idéologiques n'empêchent pas ses dédains de fait : « Un grand

mérite et un grand esprit est un outil dangereux. Il vaut mieux être souple et bas (1). »

Le résultat pour Berny d'Ouville fut qu'Helvétius ne lui apporta que sa sympathie et l'offre d'aide la plus évasive. Mais quand il fait allusion à une ancienne opposition de ses parents à ses propres études, il exagère un peu : en le poussant à devenir fermier général, son père ne voulait pas l'éloigner des muses et de l'esprit, mais le voir assez riche pour mener en paix les travaux souhaités.

A Monsieur Monsieur Berny d'Ouville chez Mr de Tourolle receveur general des domaines et bois de la generalité de Rouen rue d'Orléans au marais a Paris

Monsieur

Ce que vous me mandez de vos parents et de leur attention prevoiante a abreger le cours de vos études, ne m'étonne point du tout. C'est toujours invito parente *qu'on cultive les muzes et son esprit, j'ay connu par moy meme cet etat. Mais plus heureux que vous j'obtins de bonne heure une place de fermier general, qui me permit sinon de me livrer tout entier a mon gout du moins de ne le pas abandonner. Vous etes d'autant plus a* plaindre, *que votre situation est très differente de la mienne; je sens qu'il vous sera bien difficile de vous arracher aux charmes et aux plaisirs de l'étude; quand par malheur on en a une fois connu la douceur, nous y sacrifirions les plaisirs meme que la richesse nous offriroit je suis bien eloigné de penser comme Mr Rousseau. Je regarde l'etude des sciences et des arts comme très avantageuse a la société. C'est le siecle des verités et des lumieres qui amenera sur la terre le siecle du bonheur. Mais si les sciences sont utiles a l'univers, elles sont souvent fort nuisibles a ceux qui les cultivent. Voiez en tous tems avec quel acharnement on a persecuté les grands hommes. Voiez les Bailes, les Descartes, les Grotius, les Voltaires, presque tous obligés de quitter leur pais; pour moy qui ne suis comparable a ces grands hommes que par les persecutions que j'ay essuié, voiez a quel point j'ay été maltraité, et a quel danger plus grand j'ay echapé. Ce qu'il y a de mieux a faire dans ce pais cy c'est d'etre bete, ignorant, et fripon. Je ne vous conseilleray cependant point de prendre ce party. Et a juger de vous par votre lettre, c'en est fait, vous avez mangé du fruit de l'arbre de la science, il vous seroit odieux de vegeter. Mais pour vous livrer a votre gout il faudroit un peu d'aisance et un employ qui ne vous prit pas tout votre tems. Si j'avois du credit je vous offriroit mon secours; mais je l'ay perdu par la raison meme qui m'a fait gagner votre estime. Si cependant vous croiez que je puisse vous servir mandez le moy et je m'y emploiray de tout mon cœur.*

Je suis avec un inviolable attachement Monsieur
Votre très humble et très obeissant serviteur

HELVÉTIUS.

(1) A. KEIM, *Notes de la main d'Helvétius*, 1907, p. 49.



D'Holbach.

Servan, le « jeune petit avocat général de Grenoble » comme l'appelait Voltaire, était dans les meilleurs termes avec Rousseau, Helvétius, d'Alembert, avec d'Holbach aussi, comme le montre notre lettre pleine de bonne grâce, d'esprit et des bruits du jour. Rousseau, Diderot, Helvétius, voici de leurs dernières nouvelles. Et la « masse encyclopédique » — le texte sans les planches qui paraîtront plus tard — va voir le jour. Quant à la « révolution comique », elle occupait tout Paris en ce mois d'avril 1765. Les comédiens français voulaient faire chasser pour dette infamante deux d'entre eux, Dubois et Blainville. Mais le duc de Fronsac portait le plus grand intérêt à la fille de Dubois. D'où conflit. Le 16 avril plusieurs comédiens sont enfermés au Fort-Lévêque ; le 18 c'est le tour de Mlle Clairon, Le Kain, Molé. Clairon ne resta sous clef que quelques jours et organisa dans sa prison des soupers à grand effet. Tout finira le 10 mai, où Dubois sera mis à la retraite. Pour Blainville, sa carrière dramatique se terminera à la clôture de 1765.

A Monsieur Monsieur de Servan avocat général du Parlement de Grenoble a Grenoble.

Paris le 27 avril 1765

J'ai reçu avec reconnoissance, Monsieur, votre lettre du 11 de ce mois avec les copies de celles de M. Rousseau; les Lettres de la Montagne etoient de nature à lui susciter des ennemis religieux et politiques, contre lesquels un pauvre philosophe ne peut point resister, surtout quand ils viennent à combiner leurs forces. On m'assure cependant que le zèle de la classe Théologique s'est radouci et que M. Rousseau restera paisible à Motiers, séjour qui lui convient mieux que celui de Berlin, où il vouloit, dit-on, aller (1). *Il est bien sûr que le Roi de Prusse n'auroit pas pu le protéger contre la Théologie, ce monarque n'a jamais pu garantir de ses griffes le ministre* Petitpierre, *qui avoit voulu rendre aux humains le service d'abréger les peines de l'Enfer, les prêtres suisses se sont obstinés a être eternellement damnés, il ne faut point leur disputer ce charmant avantage.*

Le sort, qui se lasse quelquefois de persécuter le mérite, vient enfin de répandre une faveur sur M. Diderot. Forcé de vendre sa bibliothèque pour etablir sa fille, on en a proposé l'acquisition à l'Impératrice de Russie, qui non seulement l'achette au dela du prix qu'on lui demande, mais qui veut encore que ce soit à condition que M. Diderot en demeurera le gardien et pour ses peines touche une pension annuelle de cent pistoles. Par ce procédé, aussi délicat que genereux

(1) Le calme de Motiers se changera, comme on sait, en risque de lapidation, avant que, chassé de l'île Saint-Pierre, Rousseau, « croyant partir pour Berlin » comme il dit dans les *Confessions*, parte en effet pour l'Angleterre.

vous voyés qu'en Tartarie on pense plus noblement qu'en France.

M. Helvetius est très content de l'accueil qu'on lui a fait à Potzdam; le Roi de Prusse, quoiqu'attaqué de la goute, a eu plusieurs conversations avec lui; notre voyageur m'en paroit enchanté. Que les Rois seroient aimables, si on leur apprenoit qu'ils ont interèt à l'etre!

Vous auréz je crois dans quelques mois la masse Encyclopédique; je m'estimerois fort heureux si quelques-uns de mes articles avoient le bonheur de vous plaire, mais ils passeront à la faveur des autres les signes distinctifs disparoîtront, ce qui sera du moins favorable à ceux qui, comme moi, ne peuvent avoir dans la République des Lettres qu'une existence collective.

En attendant le saint tapage que le clergé dit-on se propose de faire dans peu, notre ville est agitée d'une révolution comique. Les acteurs ayant resolu d'exclure un fripon de leur troupe, ont rencontré des obstacles dans les gentilshommes de la Chambre, en conséquence ils ont cessé leurs fonctions, Mlle Clairon et quelques autres ont été mis en prison, cependant cette actrice célèbre vient d'en sortir pour cause de maladie. On ne scait trop comment cette affaire se terminera, elle est importante pour un peuple à qui il ne faut que panem et circenses.

Je suis, Monsieur, très sensible aux offres obligeantes que vous me faites pour la Suisse ou vous alléz voyager; je serois bien flatté de vous accompagner sur ces montagnes, qui renferment des trésors et des merveilles sans nombre, mais mon destin m'enchaîne ici, et je suis réduit à vous exprimer de loin les sentiments d'estime et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'etre Monsieur

Votre très humble et très obeissant serviteur

D'HOLBACH.

A propos de *Magie rose* (1)

PIERRE BESSAND-MASSENET, cet historien qui joint à l'érudition le don plus rare du réel, vient de nous faire cadeau d'une petite chose charmante, inattendue, gracieuse à l'extrême. En même temps qu'il divertit, son livre enseigne et émeut : voilà de quoi faire un joli succès de printemps. Sur les données très sûres, passer du sourire à l'attendrissement, introduire un rien d'émoi, une imperceptible prière qui nous flatte et nous porte à donner de nous-mêmes...

*Personnages aimables de la féerie : Panouche, étudiant, bon chien braque, nichant par nature dans le VI*e*, et, pour une fois qu'il découche au Palais-Royal, y ranimant les spectres des belles envolées. L'aimable Rosette, succube sentimental et petite fille de joie; la vive Delphine, plus gingembrée, toujours fourrée chez Rosette, qui pourtant n'éprouve pour elle qu'une médiocre estime,* « comme il arrive entre personnes qui ont exercé la même profession ». *Annik, bien vivante celle-là, avec du cœur et ses dépendances, avec de la tête et ses indépendances. Panouche écrit, parle et boit, projette, soutaille et s'agite entre des formes vivantes et des ombres chaudes. Impossible de ne pas évoquer une autre* Vie de Bohème, *mais combien plus délicate et subtile et dans quel enrichissement métaphysique! Le Palais-Royal, cette coquille d'amour, a gardé dans ses parois vides le bourdonnement de sa passion, la rumeur de cette sensualité dont un garçon, pour qui la brutalité n'est qu'un autre nom du courage, détecte la persistance et le commandement. Panouche ressuscite les fantômes qui vivaient toujours dans ses moelles inattentives. Il est aimé et il aime, Rosette l'accapare et ses compagnons le fréquentent. Il goûte Mme Palmyre,* « qui enchaîne en silence les patiences avec les réussites », *et le chevalier de La Coudraye, ombre vieillie, courtoise, volubile et libidineuse. Les vivants ne pèsent pas lourd, malgré leur masse charnelle, devant ces rôdeurs de la nuit; et, si les matériels, comme il se doit, finissent par l'emporter, les immatériels ont profondément marqué la vie de Panouche.* « Le passé ce n'est pas le bric-à-brac de l'antiquaire, ni l'anecdote que le causeur de société réserve pour l'heure du café, mais une force obscure, impérieuse souveraine, pas toujours inoffensive. » *Annik ne se fera pas épouser sans grands travaux. Nous-mêmes oublierons-nous? C'est d'une parfaite réussite.*

Si la force du roman est de se faire croire, sa grâce ne serait-elle pas de se faire refuser?

LA VARENDE.

(1) *Magie rose* par P. BESSAND-MASSENET. 1 vol. Plon édit.

L'Agenda de la Table Ronde



Journal d'un écrivain
par Emmanuel BERL

Journal de Jean GUITTON

Vérités littéraires
par André THÉRIVE

L'agenda de la Table Ronde

LUNDI 2 MAI

Livres nouveaux. — Julien Green : Journal (tome VI). — François Goguel : le Régime politique français.

JULIEN GREEN : JOURNAL (TOME VI).

Chez Baudelaire, Julien Green déclare qu'il aime tout, même les vers qu'on juge plats : *parce que*, dit-il, *j'y retrouve le son de sa voix*. Il est vrai qu'il existe une catégorie de chefs-d'œuvre où l'on entend vibrer une voix humaine. On ne dirait pas cela du *Misanthrope*, ni de *Candide*, ni même de *la Cousine Bette*, ouvrages certes admirables, mais dépourvus de ce *bruit du souffle* (comme dit Villiers) où l'auteur se révèle ou se trahit. On dirait cela du présent *Journal*, dont il n'est aucune page qui ne nous livre, volontairement ou non, un secret personnel. En plus d'un endroit, le grand romancier de *Léviathan* avertit ses lecteurs qu'il ne leur dit pas tout; avertissons-le à son tour que ses confidences vont beaucoup plus loin qu'il ne croit, du moins sur le seul point qui compte : celui de la sensibilité.

Qui prête l'oreille au murmure dont s'accompagne ces notes et ces aveux apparemment incomplets connaît l'homme de la plume duquel ils s'échappent. Qu'importe que ses pensées, que ses penchants, que ses sentiments, demeurent à demi voilés, comme le visage des Musulmanes; chez elles le regard suffit, et chez lui certains accents qui ne trompent pas, de ceux qui mesurent la qualité d'une âme, ou qui en commandent les nuances. Quelle distance il y a, d'émotion en émotion et d'idée en idée, entre l'auteur du *Journal* et l'auteur de romans comme *Mont-Cinère* ou *Varouna*, où l'on sent quelque chose de redoutable et d'inexorable! A travers ces histoires *pleines de bruit et de fureur* passe la flamme de deux prunelles empruntées à quelque Gorgone biblique. Sur le toit de la maison où se hisse Guéret, marche rêveusement un narrateur-somnambule qu'on n'ose interpeller, de peur qu'il ne chavire. L'univers greenien se situe à deux pas de l'enfer; c'est le nôtre dans lequel la charge de magie et de passion serait inexplicablement augmentée; la joie et la souffrance y alternent à la façon des vents qui balaient une vallée, mais elles ne font que renforcer un fonds de méchanceté qui appartient à cet univers et qui n'engage pas la responsabilité de l'auteur : pourtant, si ce n'est ce qu'il souhaite, c'est ce dont il rêve.

Adrienne Mesurat, *le Visionnaire*, passent sur nous comme des malheurs. En tant que témoin d'une réalité seconde, dont il a décou-

vert le chemin, Julien Green nous glace le sang; et même son propre déchirement, lorsqu'il nous le laisse voir à la fin, nous semble un spectacle monstrueux, comme un prêtre dans une messe noire. En tant que notre contemporain, vivant à deux pas de nous, passant dans les mêmes rues, préoccupé par les mêmes événements, il est pourtant la fragilité, la gentillesse, la simplicité, personnifiées.

Ses réflexions quotidiennes ont pour nous le ton de la conversation amicale, avec une note de confiance et d'angoisse contenue, qui répond à tout : aux lectures, aux rencontres, aux fantaisies, aux méditations sur la vie et sur le destin. Il y a aussi un abîme — jamais mot ne fut plus exact — entre la vertu de ces aveux nonchalants, encore qu'éclairés intérieurement par un secret pathétique, et la vertu des inventions fabuleuses où le même écrivain engage son cœur et quelque chose de plus. Sa philosophie, si l'on peut risquer ce mot à propos de discours aussi décousus, ne vaut pas à beaucoup près sa poésie. Malgré cela le *Journal* nous retient étrangement, à la façon d'un être très paisible et très franc en qui s'effare une intime faiblesse. Il y a de ces livres qu'on ramène chez soi comme un chien perdu aux yeux irrésistibles.

C'est seulement quand on s'est lié d'amitié avec ces six volumes qu'on en découvre la substance, beaucoup moins transparente qu'elle n'en a l'air. Julien Green se défend volontiers contre l'imputation d'avoir subi profondément les influences américaines; il est pourtant bien de son pays natal en ceci qu'il unit un parfait naturel à une pudeur très sourcilleuse, et qu'il dissimule sous la franchise du ton une hantise moins morale que métaphysique. Tout, dans sa pensée, semble tourné vers une figure centrale, qui est la mort, tantôt à visage nu, tantôt masquée, couronnée de fleurs, étrangère, familière... Pourtant il a des sursauts de gaieté; il met dans sa carrière et dans ses relations (si l'on en croit le *Journal*) une ardeur que l'humour se contente d'effleurer. Par exemple, il attache de l'importance aux petites choses du théâtre. Personne, parmi les dramaturges frais émoulus, et ils sont nombreux aujourd'hui, souvent romanciers chevronnés, ne s'affaire plus que lui, au sujet de l'intonation d'un interprète ou de sa silhouette; on sent que chez lui les jeux de la scène ont quelque chose de religieux, et aussi qu'il s'en est fait dès l'origine une idée bien arrêtée. Tout ce que les acteurs ajoutent à leur texte, intentions, mouvements, nuances arbitraires ou exactes, le fait souffrir. Et comme on le comprend à cet égard!

Sud et *l'Ennemie* appartiennent encore au domaine excellent des pièces inexpérimentées, dans lesquelles l'auteur ne fait nulle concession au *métier;* plus tard il devient habile; il tient compte, il tire parti, de ce qu'il y a de direct et d'efficace dans la machine théâtrale; il triomphe; il est perdu. Depuis cent cinquante ans, pour l'histoire littéraire, la matière dramatique n'existe qu'à l'état naissant. Il n'est d'art, sur ce plan, qu'ignorant et qu'instinctif. C'est pourquoi, jusqu'à la représentation, l'auteur de *Sud* avait ses chances. Mais ce n'est pas là ce qui paraît l'exciter; c'est l'apparence immédiate de son œuvre, l'air qu'elle prend aux yeux du Tout-Paris de 1953. Il y a des minutes où le grand écrivain désespère de faire bonne conte-

nance devant une critique dont, la *Première* passée, il ne lira même pas les articles.

Tant de candeur et d'inconséquence s'harmonise avec ce style pédestre, capricieux, effacé, monture modeste où viennent s'enchâsser des sentiments d'une pureté rare, qui permettent de deviner comment la plus grande tranquillité d'esprit pourrait s'accorder avec le génie, comme dans les lettres où Verlaine passe d'un cri sublime à des facéties de petit bourgeois affranchi. Seulement l'essence verlainienne, à son niveau inférieur, est grossière; l'essence greenienne ne s'abaisse jamais au-dessous de la distinction d'esprit. Le *Journal* rappellerait plutôt Vigny, qui, lui, sauf erreur, était Anglo-Saxon par sa femme. Il livrait à sa jeune nièce le fond de sa pensée personnelle, sous un voile de parfaite élégance; et puis, le cœur saignant, il nous livrait le fond de son inspiration en écrivant la *Maison du berger*.

Après avoir lu, avec admiration et affection, la demi-confession de Julien Green, on attend un nouveau *Visionnaire*. Ce que les écrivains nous disent d'eux-mêmes n'est rien auprès de ce qu'ils nous disent d'un monde auquel, le plus souvent, ils n'appartiennent pas. Ils n'en sont (et cela explique tout) que les témoins et les ordonnateurs.

(Éditions Plon.) WALTER ORLANDO.

FRANÇOIS GOGUEL : LE RÉGIME POLITIQUE FRANÇAIS.

*La brièveté est la qualité première de cet ouvrage où un professeur à l'Institut d'Études politiques, François Goguel, nous livre ses réflexions sur l'organisation et le fonctionnement du régime parlementaire en France. Rien de révolutionnaire ici : aux yeux de l'auteur le régime parlementaire est, en principe, le meilleur. Mais cette confiance n'exclut pas les réserves. Au cours d'une revue des Institutions politiques de la IV*e *République, définies par la Constitution du 27 octobre 1946, et d'une courte étude des partis politiques et des* groupes de pression, *il nous est donné de déceler les tares et faiblesses d'un régime qui, né au siècle dernier, s'est imparfaitement adapté aux problèmes entièrement nouveaux que pose le XX*e *siècle. Ouvrage pénétrant, clairvoyant, dans lequel François Goguel envisage les possibilités de réformes dans le domaine électoral, sur le terrain des rapports entre exécutif et législatif — celui-ci n'ayant cessé, depuis 1875, de prendre le pas sur celui-là — et enfin dans la procédure parlementaire.*

(Éditions du Seuil.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

EXPOSITION DES PEINTURES MURALES GOTHIQUES DES XIIe ET XIVe SIÈCLES.

La reproduction des peintures murales gothiques au musée des Monuments français nous permet de contempler, groupées dans un ensemble harmonieux, ces fresques qui sont l'ornement de tant de cathédrales et de chapelles.

Reproduites ici sur des voûtes, des arceaux, des cintres, des porches, des chapelles aménagées avec un goût très sûr — quelquefois polychromes, le plus souvent traitées en camaïeu — elles traduisent fidèlement les dessins anciens, doués d'une singulière puissance d'évocation. La prodigieuse vitalité des artistes s'épanouit dans la multitude des figures ; la vérité psychologique du détail supplée à la raideur de certaines attitudes. Je songe aux somptueux panneaux polychromes qui décorent la chambre de la Garde-Robe, au palais des papes d'Avignon, et qui ont la richesse et le velouté d'une tapisserie ancienne, ou à ces extraordinaires cryptes des cathédrales de Clermont-Ferrand et de Saint-Aignan-sur-Cher.

Ces peintures nous sont rendues dans leur nudité, dépouillées du mystère des voûtes, du filtre des vitraux ; et cependant, elles gardent intacte leur puissance d'émotion. Le métier des artisans y apparaît dans la précision du détail, l'équilibre des masses, la richesse de l'inspiration. Mais ce qui les rend surtout émouvantes, c'est leur qualité de témoignage : elles furent conçues comme des prières, qui se dissimulent dans l'ombre des cathédrales, par des artistes obscurs n'ayant d'autre ambition que de traduire leur croyance, sans que rien demeure de leur humaine identité.

RENÉE WILLY.

MARDI 3 MAI

Livres nouveaux. — René Jouglet : Commentaires sur le temps présent. — Henry Bordeaux : la Garde de la maison.

RENÉ JOUGLET : COMMENTAIRES SUR LE TEMPS PRÉSENT.

Si le style était moins terne — il est soutenu, mais monotone — ce serait un livre excellent. Disons alors qu'il est *bon*. Dans le fait, et sous une apparence d'impartiale tranquillité, c'est un violent réquisitoire contre le système social des Soviets et de l'U. R. S. S. actuelle. C'est entièrement bien fait, et de prime abord, on ne voit pas où l'auteur veut en venir. Mais on comprend assez vite. Sous la critique des institutions de l'Occident, le contexte fait penser immédiatement aux institutions correspondantes de la Russie d'aujourd'hui, et le lecteur reporte vite où il le faut les reproches d'abord mal aiguillés. De temps en temps un coup de chapeau à l'U. R. S. S. pour donner le champ, que le lecteur ne saurait prendre, bien sûr. Il y a des remarques savoureuses dans leur banalité : *La moralité est à la base des révolutions ; elle assure la stabilité de leurs conquêtes.* Quand il parle du colonialisme, c'est, en se servant d'un mot qui condamne l'Occident, mais pour faire le rappel discret des pays annexés politiquement par l'U. R. S. S. Je signale, pour m'en tenir au plus intéressant, un chapitre d'une savoureuse ironie sur la liberté. *La liberté individuelle fait place à une liberté d'ensemble* (sic)... *Il abandonne une part de son droit personnel, de son droit de franc-tireur, pour le remettre à ses pareils et en user avec eux et en fonction d'eux. Sa liberté devient communautaire* (sic).

Nous apprenons par ailleurs qu'il a beaucoup voyagé; et nous voyons facilement qu'il a fidèlement rapporté de ses voyages tout ce qu'il y avait emporté. Qu'il a beaucoup lu, qu'il a changé quelque-

fois d'opinion. Tout cela, très sympathique. Il parle de sa responsabilité d'écrivain. Dirai-je qu'il n'a rien à craindre pour la sienne, et qu'elle me semble légère?

(Éditeurs français réunis.) GEORGES BÉNÉZÉ.

HENRY BORDEAUX : LA GARDE DE LA MAISON — (HISTOIRE D'UNE VIE (II).

La Garde de la Maison, le deuxième volume de l'*Histoire d'une vie* d'Henry Bordeaux n'est pas absolument un Journal intime. Il est écrit cinquante ans après, à l'aide de ses cahiers, sa correspondance, ses souvenirs. Là résident son originalité et sa valeur.

Sur un même événement deux regards se posent : celui d'un homme jeune, qui note immédiatement, dans la virginité de son impression spontanée; celui d'un grand vieillard, qui approfondit, *ce temps d'arrière-saison où se font les labours*.

Il aurait pu y avoir faille entre ces deux plans du passé, ombre entre ces deux prises de vues. Il n'y a pas de faille, pas d'ombre. Henry Bordeaux a su déborder sa vision sans altérer la fraîcheur de sa première rencontre. Il a ainsi trouvé une formule, peut-être *la* formule du Journal intime.

Qu'Henry Bordeaux ait débuté au barreau savoyard de Thonon, qu'il fut maire, la curiosité d'un biographe pourrait seule s'y intéresser. Mais la version première laisse entrevoir, au jour le jour, ce courage d'un garçon qui, avant de vivre lui-même, veut *garder la maison, continuer sa lignée, plaider après son père, à travers son père. Cette émotion devait être conservée. Elle est nôtre, car humaine.* De même trouve sa place, la spontanéité des croquis du barreau ou de la mairie, si vifs, si chargés de sel, de malice, d'anecdotes, d'émotion pittoresque... Il faut lire le récit du jugement d'une troupe de bohémiens ou celui du repas d'affaires avec le notaire bourguignon, buvant ce vin de Térencry *qui brille comme de l'or* et qu'appréciait si fort Victor-Emmanuel Ier.

— *Votre cru est parfait, dit le roi, mais il a tort de plomber le lendemain.*

— *Il se peut, Sire, mais je l'ignorais : jamais un Savoyard n'employa deux jours à vider une bouteille!*

Sans se quitter lui-même et sans que le lecteur le quitte, Henry Bordeaux, s'intéresse à tout ce qui fut, avant 1914, la gloire des lettres.

Au début de sa carrière, il reçoit de la *Revue des Deux Mondes* le message annonçant que son premier roman *le Pays natal* était retenu.

— *Monsieur, votre roman aura les honneurs de* la Revue des Deux Mondes, *mais il faudra attendre deux ans.*

— *Deux ans! oh! mon cher maître, je vous en apporterai un autre!*

Il me regarda comme si j'avais violé l'hospitalité de la rue de l'Université et fier, il me remit mon manuscrit :

— *Monsieur, tenez!*

La première fraîcheur de ce contact est prétexte à une fusée de souvenirs sur Brunetière... puis sur Faguet... enfin sur Plon, son éditeur avec qui l'auteur se lia *jusqu'à la fin de ses jours...*

Henry Bordeaux entre d'abord non dans le grand public, mais dans celui des lettrés... Alors, tandis que s'animent *la Voie sans retour*, *la Peur de vivre*, *la Maison*, *les Roquevillard* ou *la Robe de laine* s'animent aussi les visages de Barrès, de Proust, de Boylesve, de Loti... Une intense impression de vie circule! *Avec une grâce à la fois arrêtée et fragile, avec des traits si peu appuyés, si marqués cependant,* (Proust) Henry Bordeaux dessine, évoque. Il cite des lettres inédites, il interprète un article, il recrée un visage.

Cette *Garde de la maison* écrite avec la facilité heureuse, la pureté de langue qui sont la marque d'Henry Bordeaux, prend sa place — peut-être la première — auprès de *la Robe de laine* et de *la Peur de vivre.*

(Éditions Plon.) MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.

MERCREDI 4 MAI

Livres nouveaux. — Robert Bourget-Pailleron : la Demoiselle de Viroflay. — Adalbert Hamman : le Mystère du salut.

ROBERT BOURGET-PAILLERON : LA DEMOISELLE DE VIROFLAY.

Un récit du second Empire, s'offrant par la légèreté de ses touches moins comme une peinture que comme une aquarelle de cette époque ambiguë en deux couleurs : rose et noir. Le rose de la Vie parisienne *avec tout son cortège de lorettes et de noceurs, ce demi-monde trépidant où la* Demoiselle de Viroflay, *jolie petite paysanne naïve et finaude, est en train de faire son ascension; et le noir, celui des dessous d'un régime frelaté, champ clos des requins des grandes affaires, où nous voyons se détacher pour la première fois un type d'individus, dont la postérité jusqu'à nos jours ne cessera de pulluler et d'embellir, le* faisan, *pour l'appeler par son nom, ici le comte Ferdinand d'Osunar, qui croit mettre la main sur la* Demoiselle *pour mieux tirer les fils de ses machiavéliques entreprises. Mais l'innocente, autour de qui se noue, se dénoue et se renoue une intrigue tour à tour plaisante et tragique, lui échappe et, pris à son propre piège, le pseudo-comte n'évite la Cour d'assises que par le suicide. Tout est donc bien qui finit bien et — peut-être va-t-on l'objecter — trop bien, avec ce dénouement qui répond sans doute moins à la réalité qu'à la morale; car ce serait trop beau si les fripons de haute et de basse futaie étaient toujours démasqués et punis par un agencement aussi heureux de circonstances.*

Mais pourquoi le lecteur, dont pas un instant l'attention n'est tenue hors d'haleine, ferait-il un grief à l'auteur de son optimisme? M. Bourget-Pailleron a voulu écrire un livre agréable; il y a réussi; et nous savons que de tels livres sont maintenant assez rares.

(Éditions Albin Michel.) ARMAND LUNEL.

ADALBERT HAMMANN O. F. M. : LE MYSTÈRE DU SALUT.

Sous ce nouveau titre, le R. P. Adalbert Hammann vient de rééditer, pour la collection *Credo* dont il est le directeur avec Henri-Irénée Marrou, la belle étude parue en 1949 sur *la Rédemption et l'histoire du monde*, où il donnait la substance d'un enseignement au cours Saint-Bonaventure. On y relève avec plaisir quelques paragraphes nouveaux, tels que le salut eschatologique (p. 61), le péché d'Adam et le salut (p. 65), l'Eucharistie lien de la charité (p. 256), ou des refontes comme l'Eucharistie signe de l'unité (p. 249). Le lecteur appréciera également, ici, l'adjonction d'un index biblique et d'une table alphabétique des auteurs. Cet ouvrage solide, pénétrant autant que dense, qui refuse de choisir entre la science et la piété, nous invite à unir, comme le fait l'auteur, l'étude technique à l'approfondissement spirituel : il répond ainsi aux légitimes exigences de nos contemporains, et à la mission du théologien qui est « de dire à son siècle, dans la langue qu'il entend, dans le contexte qui lui est familier, l'intemporelle parole de Dieu ».

Or, entre tous les problèmes religieux qui sollicitent notre époque, la Rédemption, le mystère du salut apporté au monde, l'ineffable mystère d'amour, demeure central : il offre au théologien un point de vue privilégié pour suivre le dessein de Dieu, « de la création du monde à son achèvement, de la Genèse à l'Apocalypse », au cours d'une histoire dont il nous révèle le *sens*, c'est-à-dire tout à la fois l'orientation et la fin. Il met à sa place, en pleine lumière, la Résurrection du Christ, ce fait dont saint Paul disait déjà : « Le Christ a fait de nombreux miracles; mais, s'il n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » (I Cor., Sv, 14.) Fait unique, en effet, qui transcende toute la suite de l'histoire et qui « sauve » la création tout entière, en consacrant le relèvement et le surpassement de l'humanité par la médiation du Christ. Il rappelle aux esprits, aliénés d'eux-mêmes au moment où ils prétendent s'affranchir, que la destinée de l'homme, ou son salut, n'est pas l'œuvre de l'homme lui-même, qu'elle ne saurait être restreinte aux dimensions de son existence terrestre, et que le Christ n'est pas venu seulement pour nous libérer du péché, mais (comme aimait à le rappeler le P. Pouget en ses *Logia*) pour nous élever à un plan tout à fait supérieur, que la nature est incapable d'atteindre par ses seules forces, qu'elle est impuissante même à concevoir, mais qui, grâce à la pure libéralité divine, vient parfaire toutes ses tendances, combler tous ses désirs et ses aspirations, même les plus secrètes, pour faire de l'homme, et de l'humanité, la vivante image de Dieu en réalisant son unité dans le Christ. Par sa mort et par sa résurrection, le Christ nous a ouvert la vraie Vie, et, selon la belle parole de saint Irénée, il est devenu ce que nous sommes pour que nous devenions (par grâce) ce qu'il est. Toute l'histoire s'ordonne autour de ce grand fait : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ. Mystère préparé de toute éternité, qui se réalise dans le temps, et s'achèvera avec lui au jour de la Consommation. Alors, mais alors seulement, pour l'homme, tout sera accompli.

(Éditions Plon. Col. Credo.) JACQUES CHEVALIER.

RÉTROSPECTIVE FÉLIX VALLOTTON (1865-1925). Maison de la Pensée française.

Félix Vallotton s'est réclamé du réalisme. La plupart des toiles qui nous sont présentées sont cruelles, atrocement. Souvent en est absente cette *transposition*, ce subtil décalage qui les ferait accéder à un autre plan, plus vrai que celui de la réalité, parce qu'il en indiquerait les prolongements.

A cet égard, les premières toiles groupées dans le hall d'entrée sont bien caractéristiques de la manière du peintre. Ses portraits de Verlaine, de Baudelaire, de Berlioz, de Victor Hugo, de Zola, d'Alfred de Vigny sont lucides. Il a *vu* ces hommes, mais il ne semble pas qu'il les ait compris. Je songe à l'admirable portrait de Baudelaire jeune, peint par Delacroix. Dans la lumière qui émane de ce visage, il y avait déjà l'ombre des flétrissures auxquelles il était promis. Ici, rien de tel. Aucune lumière ne nimbe ces traits, ne s'irradie de ces prunelles, et nous ne pouvons croire que ces artistes aient eu des visages à ce point inhumains, vidés de toute essence spirituelle.

Félix Vallotton a su traduire avec plus de vérité la déchéance du corps humain, cette déformation, ce défaut qui le promet secrètement à la vieillesse, à la lente décomposition, à la mort. L'étude d'atelier non terminée est une des révélations de cette exposition. Peinte vers 1885 à l'Académie Jullian, elle a un caractère véritablement pathétique.

La plupart des portraits de femmes, peints avec un souci extrême du détail, sont d'un académisme qui exclut toute chaleur humaine. La *Baigneuse au collier de corail*, cependant, semble échappée de l'univers de Labisse et la candeur de son dessin étonne celui qui cherche à trouver une unité profonde dans cet ensemble de toiles.

Certaines natures mortes ont une sourde beauté, comme si le peintre était plus à son aise dans l'humble univers des choses. Et la petite toile représentant la plage de galets de Locquirec suggère la présence de l'Océan, sous un ciel bas, avec une intensité singulière.

En feuilletant le catalogue de cette exposition, je lis la phrase que le peintre écrivait : *Des semaines de monotonie, avec le retour de la neurasthénie; j'en suis à la crise de larmes et au relent de suicide. Autour de moi on me juge embêtant, j'ai l'idée que ma disparition soulèverait un « ouf » général.* A cet aveu pathétique répondent, semble-t-il, le visage tourmenté, les chairs déjà flétries de ce tableau inachevé, étrangement vrai dans sa nudité, parce que le peintre y a transcendé la souffrance, lui donnant une valeur d'expiation.

C'est pour cela que nous pouvons aimer celui qui a encore écrit : *Il est temps que la peinture redevienne un métier difficile. Seule la recherche de la perfection y amènera; on a trop bâclé et bousillé, à la pêche des hasards heureux, des habiletés et des réussites faciles.*

R. W.

JEUDI 5 MAI

Livre nouveau. — Etiemble : Littérature dégagée.

ÉTIEMBLE : LITTÉRATURE DÉGAGÉE.

Pour ceux qui aiment l'intelligence, l'honnêteté, le souci de style (ce *triptyque* parfaitement équilibré) il y a (par exemple) Thierry Maulnier. Pour ceux qui aiment une très grande intelligence, une

certaine honnêteté et aucun souci (apparent) de style, il y a (par exemple) Sartre. Pour ceux, enfin, qui aiment une certaine intelligence, un respect du souci de style d'autrui et une très, très grande honnêteté, il y a (par exemple, ici) Étiemble.

Étiemble, cet Enfant du Siècle grandi à l'ombre des *Piliers de la Sagesse;* Étiemble prêt à se pencher sur tous les Mythes, à s'inquiéter de tous les engagements, à ramasser toutes les idées (*...Gauchisto-droitier*, *Monarchisto-communisant*, *tel j'étais*, *tel je me trouve...*); Étiemble, tel qu'en lui-même, sans cesse, l'intelligence d'*x*, l'honnêteté d'*y*, le respect pour *z* le changent; Étiemble, chez qui le lait de la tendresse se mêle, souvent, à un certain venin; Étiemble a rassemblé ici une partie des écrits publiés dans le périodique de Sartre : *les Temps modernes.*

Et c'est, à ce sujet, assez pénible d'y trouver justement la célèbre lettre à l'ancien chef, à ce Sartre actuel retombé dans l'estime d'Étiemble depuis le congrès de Vienne et ses premiers clins d'œil aux derniers moments du stalinisme. Seulement, il n'y a pas que cette *lettre à Sartre* (assez attendrissante, par moment, par cette justement très grande honnêteté et cette tristesse d'y quitter, pour l'*enfer* certainement moins intelligent de la *Nouvelle N. R. F.* — et bien qu'il y admire Paulhan — le Styx et les rivages sartriens). Il y a aussi (par exemple) ces grandes Parties qui divisent le livre (et l'écrivain) : *le stalinisme*, *le collaborationisme...* C'est dans sa partie consacrée au *stalinisme* (aux problèmes de l'écrivain devant ceux du *Stalinisme*) que tout l'antiaméricanisme d'Étiemble, tout le venin, surgit (toujours par cette sacrée honnêteté) pour rassembler autour de lui les amitiés qu'il n'a pas cessé d'entretenir avec tel ou tel membre du Parti; mais, principalement, avec des intellectuels progressistes, avec toute une assemblée de serpents comme lui (pas encore *lubriques* mais *suspects de trotskisme*, de *kravchenkisme* ou même de *malenkovisme!*) tous ces supects naturellement, et quand même, sensibles au *socialisme*, au *prolétarisme*, nourris de *marxisme*, pas entièrement anticommunistes, pas entièrement soumis, bref : tous les intellectuels qui veulent rester honnêtes (comme Étiemble) et ne pas aller retrouver les *chiens de garde du P. C.*, en ne cessant pas pour autant (ce qui est bien!) d'aboyer après le *mac-carthisme*, le *wall-streetisme* et (comme dit Étiemble) l'*Atlantico-cocalcoolisme*.

Comme il est difficile d'être, de devenir ou de rester *honnête*! Cela tient du satanisme! Étiemble le sait bien, lui qui remue ciel et terre (dans la partie consacrée au *collaborationnisme*) pour essayer de redégager un semblant de justice de ce problème qui n'a pas cessé d'être actuel, jamais cessé d'être mêlé (justement et injustement) aux *problèmes* de l'écrivain et de l'engagement. Et puisque qui dit *collaborationnisme* (pour le temps de Vichy, des Allemands et de Pétain) dit souvent : antisémitisme, antigaullisme, anticommunisme! Ce qui ne l'empêche pas (Honnêteté tout le temps!) d'admirer jusqu'à en ruisseler de larmes le grand roman stendhalien de Rebatet, *les Deux Étendards* (« *...Michel* — celui du livre — *c'est notre jeunesse. C'est aussi Lucien Rebatet. C'est surtout Lucien Leuwen...* ») de s'attendrir devant la dernière lettre écrite par Drieu avant son suicide, et d'émettre des cris du genre : *Même le fascisme a ses purs!*

Tel est Étiemble !

Mais il est un problème, chez lui, qui revient sans cesse : le problème *juif*. Problème qui peut bouleverser quand on pense Auschwitz, Buchenwald, mais dont il faut se méfier. Remplacer l'antisémitisme par le *pro-sémitisme*, aller chercher (comme il s'y précipite dans la partie consacrée, cette fois-ci, au *Catholicisme*) un premier Messie, un premier Christ à travers les récentes découvertes de manuscrits (manuscrits permettant de reprendre peut-être autrement les problèmes judaïques et chrétiens), ne pas placer le problème honnêtement (seulement, ici, il se dément) comme l'a si bien fait Sartre dans la *Question juive*, ne pas s'insurger définitivement contre tout *racisme* qu'il soit *anti* ou *pro-Juif* (c'est le même ! Le fait qu'il devienne moins meurtrier dans le dernier cas n'y change rien), tout cela risque d'être incompris, de fausser le problème, d'empêcher le procès des antisémites et d'irriter les réticents.

(Éditions Gallimard.) JEAN-LUC TERREX.

VENDREDI 6 MAI

Livre nouveau. — Antoine de Saint-Exupéry : Lettres à sa mère. — Jean Bonnerot : la Bourgogne.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : LETTRES A SA MÈRE.

On sait que de cette auréole qui a nimbé sa gloire d'écrivain-aviateur, Saint-Exupéry a cruellement souffert, le voici aujourd'hui dépouillé, nu, tel qu'il se confiait quand il écrivait à sa mère. On se devait bien de rendre à Antoine cette attachante figure d'enfant triste, car Saint-Exupéry fut-il jamais autre chose qu'un enfant?

Ses lettres sont admirables, on y sent palpiter une sensibilité frémissante, un don de voir et de transmettre ce qu'il voit, on y entend parler une langue belle dans sa simplicité et sa candeur; on devine derrière la pudeur et la sobriété de la confidence un ennui, un spleen, une désespérance secrète; enfin on prend la mesure d'un très émouvant amour filial, d'une pureté qui fait mal au cœur.

Toute sa vie Antoine a écrit à sa mère, au lycée, au régiment, de son camp d'aviateur. S'il a apprécié les camaraderies du collège, la fraternité virile de la garnison, l'esprit d'équipe de l'aviation, nulle part il n'était tout à fait à sa place. Au lycée, il dit : j'ai pas mal le cafard, *à la caserne :* je n'ai pas une âme d'adjudant *et à Cap Juby :* drôle de façon de passer sa vie en ce monde. *Partout Antoine a traîné sa nostalgie d'enfance. Il est très discret à cet égard :* La vie intérieure est difficile à dire, il y a une sorte de pudeur. C'est si prétentieux d'en parler.

Néanmoins, quand il songe à tout ce qu'il doit à sa mère Antoine avoue : Mais dites-vous, ma petite maman, que vous avez peuplé ma vie de douceur comme personne n'aurait pu le faire.

Saint-Exupéry a vécu toujours avec ce mal d'enfance, qui le fit dans la

vie, si inadapté parfois, si solitaire et si lourd. En Saint-Exupéry il y a sans doute un Proust moins alambiqué et plus vivant. Mais, aussi bien que Proust, Saint-Exupéry descendait en lui-même avec autant de profondeur quand il écrivait à sa mère : Ce qui m'a appris l'immensité, ce n'est pas la voie lactée, ni l'aviation, ni la mer, mais le second lit de votre chambre. C'était une chance merveilleuse d'être malade. On avait envie de l'être chacun à son tour. C'était un océan sans limite, auquel la grippe donnait droit.

Mieux que le récent livre posthume de T.-E. Lawrence celui-ci aurait pu s'intituler : la Matrice, *mais ici la faiseuse d'homme, c'est bien la mère.*

(Éditions Gallimard.) PAUL MARS.

JEAN BONNEROT : LA BOURGOGNE.

Le cinquième ouvrage de la collection *les Albums des Guides bleus* est consacré à la Bourgogne avec une documentation iconographique dont le collecteur est Jacques Boulas, photographe de la jeune génération. Ses belles reproductions de sites et paysages, de ruines archéologiques et d'ensembles architecturaux, aussi variées de sujets qu'expressives, font le plus grand honneur à l'inventeur de la photographie, précisément le Bourguignon Nicéphore Niepce, natif du village de Saint-Loup de Varenne.

Pour présenter ce livre d'art, l'éditeur ne pouvait faire à moins que de s'adresser au plus authentique et avisé des enfants du terroir, c'est-à-dire à Jean Bonnerot, lequel, après une longue, studieuse et féconde carrière en la Bibliothèque de la Sorbonne, est allé sagement vivre au pays natal « le reste de son âge ».

C'est en *poète* autant qu'en fin *observateur* que Jean Bonnerot décrit, d'une manière cursive sans doute — car la place lui était limitée — mais toujours colorée, évocatrice, vivante, les divers aspects de sa « province », au sens large du terme. L'auteur des *Routes de France* excelle dans le rappel des célèbres « *chemins de piétié*, conducteurs des foules vers Alise Sainte-Reine, vers Saint-Lazare d'Autun ou vers les reliques de la Madeleine à Vézelay... » Il note aussi que la Bourgogne, « près de deux fois millénaire » se présente, « par ses églises et ses abbayes, par ses châteaux et ses villes (comme) *un vaste musée...* »

Toutefois, « le plus noble de tous les chefs-d'œuvre réalisés par la main de l'homme sur le sol de Bourgogne, c'est (bien sûr !) la culture de la vigne... Ce sol héréditaire des vignobles, il n'en est pas une parcelle qui n'ait été travaillée, retournée, binée, des milliers et des milliers de fois, depuis le temps où les premiers paysans se sont courbés sur lui, ont taillé les forêts, disputé les prés aux racines et aux épines, drainé les eaux, creusé et façonné ses mottes, pour enfin lui donner une âme... »

Cette âme de la Bourgogne, maints de ses fils qui devinrent des écrivains célèbres, ont chacun en leur temps, contribué à la façonner et à la chanter. Et l'érudit commentateur de Sainte-Beuve n'oublie pas qu'il consacra également un livre à Romain Rolland, son compatriote, le père enjoué du sympathique Colas Breugnon. D'un mot encore, au hasard de ce pèlerinage littéraire, voici apparaître Augustin Thierry sur la terrasse de Vézelay, Restif de la Bretonne à Sacy, Aloysius Bertrand et Huysmans à Dijon, Buffon à Montbard, Lamartine à Milly, Colette à Saint-Sauveur en Puisaye, et même le Balzac des *Paysans* que Jean Bonnerot « a cru reconnaître » à « la Villeaux-Fayes » et à l'énigmatique « Château des Aigues »... Il nous semble en avoir assez dit pour que les touristes allant en Bourgogne n'oublient pas

d'emporter avec eux ce livre évocateur et charmant, précieux encore du fait des *Notices*, correspondant à chacune des illustrations de Jacques Boulas, et que Jean Bonnerot a tenu lui-même à rédiger.

(Éditions Hachette Album des Guides bleus.)

AIMÉ DUPUY.

SAMEDI 7 MAI

Une cérémonie à la Sorbonne a reconnu et commémoré le souvenir de Louis Jouvet. A cette occasion deux critiques : Yves Florenne et Pierre Quémeneur jugent son œuvre et son dernier livre (1).

On se souvient de l'émotion que provoqua la mort de Jouvet et que n'éteignit point la cérémonie funèbre. Bien plus de quinze jours avaient passé, que cette mort était encore une nouvelle dont bruissaient les journaux et le public. A peu près dans le même temps, on publiait ces *Témoignages sur le théâtre* qui étaient comme le testament de Jouvet ; et cette confidence à mi-voix : *Écoute, mon ami*, qui nous donnait à entendre la voix de Jouvet, ses inflexions, sa respiration bien mieux que n'eût fait un disque. Nul, ou presque n'en souffla mot. Ainsi va le théâtre, — surtout quand le cinéma s'en mêle : on reproduit inlassablement quelques clichés sentimentaux d'un comédien qu'on a aimé sur la scène et surtout sur les écrans ; mais ce comédien vient-il à nous parler de lui, de son métier, de ses personnages, — du personnage et de la personne, nous poursuivons nos bavardages sans même prêter l'oreille, ou si distraitement...

Car je ne vois pas qu'on parle beaucoup plus (j'espère qu'on l'écoute) du *Comédien désincarné* que des *Témoignages* dont il est la suite. Non pas une suite chronologique ou logique : c'est simplement le monologue, la méditation qui se poursuit. Rien de moins systématique ni de moins composé que ces écrits. Le temps lui eût-il été laissé, Jouvet en aurait peut-être fait un livre. Ce n'est pas sûr. Ce qui l'est moins encore, c'est qu'il y eut gagné. Un traité nous eût-il *parlé* comme cette méditation vagabonde au gré de la pensée, de la sensation, des voyages, cent fois quittée et reprise et qui ne cessera de jaillir et de s'écouler qu'avec la vie? — Ce monologue — qui est, à la vérité, un dialogue : celui du comédien avec le personnage et de l'homme avec lui-même — baigne dans une perpétuelle anxiété métaphysique. Esprit « mystique » — ainsi Jouvet se juge-t-il lui-même aux premières pages — qui interroge, s'essaie à noter questions et réponses comme elles lui viennent, toujours répondant, toujours interrogeant. (*La clé de l'art dramatique est le point d'interrogation. Mais les interrogations sont plus fécondes que les affirmations et les théories.* C'est aussi la clé du livre.) Matériaux qui pourraient servir à une vaste construction organisée, — et si bien faits pour rester à l'état de matériaux. Ce n'est pas par hasard que Jouvet, dans ses dernières années surtout, était devenu si pascalien (sa « rencontre » avec Simone Weill). Ce qu'il nous laisse avec ces papiers, c'est quelque chose comme les *Pensées* du comédien : illuminations, tâtonnements, certitude de saisir, impuissance à faire saisir, — à communiquer ce « saisissement ». *Inutilité de cette recherche et cette manie de se racouter en croyant qu'on réfléchit.* Mais on *se* réfléchit. Et c'est, pour nous, la sorte de réflexion la plus éclairante.

Le mot qui revient le plus souvent dans ces notes est le mot *spirituel.*

(1) Louis Jouvet : *Le Comédien désincarné.* — Flammarion édit. Bibliothèque d'esthétique.

Le *problème* du comédien est celui d'une *création spirituelle;* ce qu'il atteint c'est une *réalité spirituelle.* Et voici le nœud : *Il y a une grâce intérieure... qui fait le comédien. — Incarné comme l'acteur... Désincarné comme le comédien... L'acteur donne l'illusion du personnage. Le comédien atteint au personnage.* (En passant : sur quel malentendu reposait la religion du public pour le comédien Jouvet, qui allait trop souvent à l'acteur-Jouvet, — jusqu'à le contraindre à être cet acteur trop incarné.) Le comédien, l'homme se veut, aux mains du potier, comme une argile pensante et surtout sensible ; plus ardemment encore : comme le métal dans le creuset. Ce qu'il entend apporter ici, ce sont les sensations et c'est le témoignage « du plomb ou de l'antimoine en fusion ».

YVES FLORENNE.

PIERRE QUÉMENEUR : LE DRAME HUMAIN DE JOUVET.

Publiés tels quels, les brouillons posthumes de Louis Jouvet nous aident à cerner les contradictions de ce comédien complexe.

Il était peu doué pour écrire ; et le manque de précision et parfois de clarté de son style, déjà gênant dans certaines conférences, est souvent néfaste dans ces notes imparfaites. Il y avait en lui un besoin, que l'on devine sincère et sans cabotinage, de dépasser les constatations pratiques pour s'élever à une compréhension métaphysique du rôle de l'acteur. Il s'empêtre dans des idées qu'il n'arrive pas à amener à la clarté. Il poursuit un effort émouvant pour appréhender le problème profond du comédien, celui de sa dualité (lui et son personnage), pour résorber en le dépassant le Paradoxe de Diderot ; et il n'arrive pas à donner à sa solution une forme claire, parce que, de son propre aveu (en préface), ces idées ne sont pas claires en lui. Mais parfois, de cette quête douloureuse des vérités ultimes, une formule se dégage qui illumine le problème et résout les tâtonnements qui la précèdent.

Le second aspect de son esprit est révélé, à côté de ces vues métaphysiques, par des notations pratiques, étonnamment modestes et nettes. Jouvet s'acharne à ramener l'acteur à un rôle de *commissionnaire* entre le public et le personnage, lequel a pour lui une *réalité abstraite* qui semble l'impressionner beaucoup. Ces comédiens, qui sont naturellement portés à attacher plus d'importance à leur jeu qu'à ce qu'ils jouent, Jouvet veut en faire de simples *exécutants*, qui doivent se soucier, non de « composer » un rôle, mais de *dire des répliques*, l'une après l'autre, sans idée générale, comme le musicien joue des notes, et la mélodie naîtra d'elle-même. La faute des acteurs, selon lui, c'est qu'ils s'inquiètent d'abord de jouer la mélodie :

... *Tu n'as qu'à dire les mots et les phrases dans la plénitude de leur sens, et quand tu auras trouvé par la respiration leur cadence, tout s'éclairera...*

On s'étonne alors que l'auteur de ces conseils si simples ait imaginé des mises en scène surchargées de symboles et d'allégories peu nécessaires. P.-A. Touchard lui avait un jour reproché de ne pas croire à *Don Juan*, puisqu'il avait jugé utile de l'enjoliver d'éclairage au mercure (et que dire des fantômes de la fin?) Il est à noter aussi qu'aucun grand comédien n'est sorti de chez Jouvet, que sa troupe était souvent inégale, et que les comédiennes auxquelles il manqua un jour, (M. Ozeray, D. Blanchard) s'éteignirent très vite. S'il fut l'une des premières figures du théâtre contemporain, il ne paraît pas avoir été un *maître*. L'explication ne serait-elle pas dans ce contraste entre le bon sens, la lucidité de ces remarques, et son éternel besoin, maladroit et décevant, de transcender son art? Les surcharges discutables de ses mises en scène, et cette nécessité qui le faisait chercher des définitions abstraites, n'étaient au fond que les tâtonnements d'un esprit

exigeant envers soi, et peu sûr de ses décisions. C'est ce drame humain de Jouvet (comme il y eut un drame de Dullin) qui nous passionne à travers ces pages. Il aura fallu sa mort pour que l'on sache que cet animateur souvent décourageant était un tendre, que sa parole coupante était celle d'un hésitant, que son assurance cachait une inquiétude profonde. Sa plus grande gloire sera d'avoir tremblé devant son métier, parce qu'il en avait mesuré mieux que quiconque la vertigineuse noblesse.

PIERRE QUÉMENEUR.

PRÉSENTATION DE VIAGGIO IN ITALIA (CINÉMA D'ESSAI).

Le cinéma d'essai présente un film de Roberto Rossellini : *Viaggio in Italia*. J'aurais voulu admirer sans réserves une œuvre entourée d'une rumeur si élogieuse. D'abord parce qu'il est réconfortant d'être, une fois en passant, du même avis que le prochain. Ensuite parce qu'*Allemagne Année Zéro*, *les Onze Fioretti*, *Stromboli* et *Europe 51*, du même auteur, n'apportaient que déceptions après *Rome, ville ouverte* et *Païsa*, qui avaient tant promis. Enfin, parce que le sujet me tient à cœur.

Deux Anglais, mari et femme, arrivent à Naples pour vendre une propriété qu'ils viennent d'hériter. Les fatigues du voyage, le dépaysement, la chaleur, la langue qu'ils ne comprennent pas, créent en eux un sourd malaise. Lui ne pense qu'à ses affaires, elle, Catherine, se perd en des souvenirs assez niaisement romanesques. Huit ans de mariage et de confort bourgeois sans enfant ont fait d'eux des étrangers. La promiscuité constante, le désœuvrement en font vite des ennemis. Un mot, une phrase de l'un, mal interprétée, déchaîne chez l'autre une révolte. Aux heurts sans gravité du début succèdent des scènes plus âpres, à propos de tout et de rien, selon les règles bien connues de la météorologie conjugale.

L'homme s'évade pour quelques jours à Capri, décidé à tenter une ou deux aventures. Il n'a pas de chance : elles échouent. Catherine, de son côté, fait effort pour nourrir sa solitude d'occupations un peu plus intellectuelles. Elle visite des musées, les catacombes, se promène dans les rues de Naples. Ce qu'elle y voit : les ruines du passé, les crânes entassés par milliers — la mort partout présente, — les femmes enceintes et les enfants innombrables — la vie dans sa plénitude — la conduit peu à peu à un retour sur soi. Jusqu'à présent, son existence n'a eu aucun sens. Elle voudrait faire partager à l'absent les émotions qui sont nées de cet examen de conscience. Elle l'appelle silencieusement. Quand il revient, l'incompréhension reprend vite le dessus. On parle de divorce. Il faudra le hasard d'une procession, où Catherine, happée par la foule, est brutalement arrachée à celui qu'elle détestait une seconde auparavant, pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Comme le dit la traduction hautement fidèle du titre italien : l'Amour est le plus fort !

Je sens bien qu'on pourrait conter les faits sans ombre d'ironie et souligner l'effort de Rossellini pour étudier un sentiment dans son évolution secrète, avec ses contradictions, ses fermentations, ses maturations, ses brisures et son nouvel envol. Mais on crie un peu vite, il me semble, au miracle et à l'originalité.

A-t-on oublié *Brève rencontre* (David Lean et Noël Coward, 1945) et, plus près de nous, *Station terminus* (Vittorio de Sica) ? Les méditations douloureuses, les déchirements de l'héroïne anglaise, tout en pudeur, en sourdine, son monologue intérieur nous parvenaient comme feutrés par un moyen bien simple. Nous entendions la voix de celle qui se parlait à soi-même, mais les lèvres ne remuaient pas. Ici, que nous propose-t-on ? Catherine soliloque à haute voix, interpelle son mari absent. Nous sommes dans une situation aussi fausse que devant un monologue classique, avec encore moins de

vraisemblance, si possible. Le visage pathétique de Catherine Johnson, ses gestes quasi automatiques et son art si économe ne sont pas sortis de notre mémoire. Les regards extasiés ou envieux ou troublés d'Ingrid Bergmann ont, en face, quelque chose d'un peu trop accentué : c'est presque une caricature.

Quant au cadre, Naples et la vie à Naples, qui aurait pu jouer en contrepoint, il paraît lui aussi un peu trop voulu. Il manque à Rossellini la patte d'un De Sica et sa technique inimitable lorsqu'il s'agit de montrer, non pas l'hostilité de la foule au drame des êtres, mais son indifférence bien plus cruelle. La gare de Rome, l'agitation fébrile des passants précoccupés de leurs propres affaires, martelaient d'autre manière la détresse des personnages centraux et amplifiaient tragiquement leur aventure.

Je veux le redire encore : je ne mésestime pas la tentative de Rossellini qui est courageuse. Un film sans intrigue, sans coups de théâtre, uniquement attaché aux mouvements de l'âme, est un acte d'audace. N'étaient les deux exemples cités, j'attribuerais ce demi-échec à l'impuissance du cinéma — art visuel — à traduire l'invisible : une image habile peut évoquer la crainte, l'horreur, la fuite du temps, la violence et toutes sortes de passions. Mais il faut, pour matérialiser l'impondérable, une discrétion, un tact, une légèreté de touche qui ne sont pas l'apanage de Rossellini.

Dégagées de leur symbolisme trop appuyé, quelques vues sont belles ou émouvantes : les mille petits cratères du Vésuve, qui se couvrent ensemble de fumées, par un phénomène d'ionisation, ou la reconstitution par moulage de deux corps enfouis à Pompéi dans l'attitude où la mort les a saisis. Pour prétendre à une grande œuvre, c'est trop peu.

GINETTE GUITARD-AUVISTE.

DIMANCHE 8 MAI

L'une des constantes de la saison littéraire 1955 c'est l'apparition et le succès des romans de Science fiction. *Yves Touraine et Claude Elsen nous présentent deux de ces romans où l'imagination de l'écrivain, coupée de la terre, revient sur l'homme en prodige extérieur.*

JOHN W. CAMPBELL : LE CIEL EST MORT.

A mon sens, la plus réussie de ces sept nouvelles est *la Bête d'un autre monde* et, bien qu'elle nous fasse penser aux thèmes qu'utilisa Lovecraft dans *l'Abomination de Dunwich* et *les Montagnes hallucinées*, il n'est pas douteux que Campbell sache beaucoup mieux que son aîné mettre en appétit le lecteur, le tenir en haleine et mener une action dramatique à son aboutissement. Tout, dans son récit, se passe par dialogues et la progression du thème est toujours constante jusqu'au moment où, ayant décidé d'assouvir notre curiosité, il nous mène au bord de l'abîme où il voulait que notre réflexion fût conduite. Nulle longueur, nulle redite. Jamais il ne s'appesantit sur ce qu'il veut nous faire voir. D'où une certaine réussite qui tient de la jonglerie et de la la magie. En voici le thème :

Une équipe de savants se trouve dans l'Antarctique pour y effectuer des observations et tenter d'élucider la nature de phénomènes inconnus. Leurs appareils ont décelé une zone de perturbations d'origine magnétique. Ils entreprennent des sondages et découvrent une masse métallique constituée de magnésium. Or cette masse est le reste d'un astronef tombé sur la terre il y a des milliers d'années et, à côté de lui, parfaitement congelée par la glace

polaire, ils trouvent une créature informe et monstrueuse dont ils ont lieu de penser qu'il s'agit d'un des passagers. Ils ramènent la chose au camp. Puis, pris de curiosité, le biologiste et le médecin de l'expédition décident de la décongeler pour faire ensuite des prélèvements et analyser sa substance ; mais certains de leurs camarades, redoutant qu'elle ne se remette à vivre et ne menace leur existence, s'y opposent. Une discussion s'engage entre les partisans de la décongélation de l'affreuse créature et ceux qui trouvent plus sage de la détruire. Les premiers l'emportent et, non sans appréhension, procèdent à l'opération. Alors éclate le premier incident qui leur révèle la nature redoutable du monstre. Un bruit infernal du côté du chenil, pendant un assoupissement général de l'expédition, en est le signal. On court au laboratoire, qui est vide. On court au chenil où l'on trouve le monstre aux prises avec les chiens qui sont devenus fous furieux. Un peu plus tard, ayant réussi à le tuer, nos savants découvrent que sa substance a commencé d'assimiler la substance du chien dont il s'est saisi au cours de la lutte et qu'une moitié de son corps en a déjà pris la forme. Intrigué, l'un d'eux décide de se livrer à quelques observations sur cette substance. En ayant fait un prélèvement, il s'aperçoit avec terreur qu'elle a le pouvoir autonome de se multiplier en s'assimilant la substance des êtres à l'intérieur desquels elle a pu s'introduire. L'épouvante alors s'empare des hommes, car chacun se demande si, parmi ses camarades, il n'en est pas qui ont déjà cessé d'être eux-mêmes. Personne, d'ailleurs, n'ose aborder la question de front. Puis, dans un sursaut de tout son être, le chef de l'expédition décide d'essayer par tous les moyens de déceler lesquels d'entre eux ont déjà changé de nature. Du temps passe avant qu'il réussisse enfin à trouver un moyen décisif pour identifier ceux dont l'immonde créature a pris possession. Il est assez horrible, du reste, et non moins horrible est l'élimination qui s'ensuit.

Dans une autre nouvelle, *Suicide*, Campbell se livre à une variation sur le même thème. Des molécules d'une certaine structure chimique, douées d'une intelligence assez semblable à celle des termites, ont réussi à prendre possession des formes corporelles des habitants d'une autre planète. Dans un sursaut de conscience, ceux-ci se sont suicidés à l'aide d'un poison, qui, en mettant un terme à leur vie, détruit du même coup l'Esprit du mal qui est entré en eux. Des terriens sont arrivés sur cette planète d'où toute vie a disparu. Or, à leur tour, l'infection les gagne et pour sauver l'humanité vers laquelle ils reviennent à travers l'espace, ils se suicident dans l'astronef qui les ramène.

Il s'agit, comme on le voit, d'une transposition intelligente du thème de la possession de l'homme par l'Esprit du mal. Mais le plus curieux, c'est qu'aucun auteur n'ait encore cherché à tirer parti du thème contraire de la possession de l'homme par l'Esprit du bien. Il est vrai que, sur le plan purement littéraire, une telle prise de possession se prêterait difficilement à une action dramatique. Du moins aurait-elle l'avantage de nous faire clairement apparaître une filiation certaine avec le mythe de l'Incarnation de l'Esprit, lequel se retrouve dans toutes les religions. Quoi qu'il en soit, il est intéressant d'observer que, dans l'un comme dans l'autre thème nous assistons à une prise de possession de la substance humaine par un *Inconnu*. Dans sa forme moderne, cette prise de possession tend naturellement à s'exprimer en fonction de l'acquit scientifique du moment. Mais quant au fond, elle exprime la même hantise et la même angoisse.

Les autres nouvelles de Campbell sont bâties sur le modèle des thèmes de Wells. Des machines à détecter l'avenir et à parcourir le temps en sont les pièces maîtresses. Tout de même, je ne puis m'empêcher, de remarquer, à propos de ces nouvelles, que jamais l'imagination de l'auteur ne s'exerce sur les conditions dans lesquelles ces machines sont nées. Des problèmes philosophiques sont posés, mais seulement à partir des conditions d'existence de la machine dans ses rapports avec les individus et les conséquences qu'implique pour eux son utilisation. Jamais il ne dit mot, par exemple, de

tout ce qu'implique sa fabrication. A savoir, l'esclavage de ceux qui, pour la fabriquer, doivent obéir à des rythmes de production qui les dénaturent, consentir à des tests qui les réduisent à des objets utilisables, subir l'inquisition des psychotechniciens déguisés en savants et en bienfaiteurs de l'humanité : toutes choses devenues monnaie courante de nos jours dans toutes les grandes industries de la terre. Le pli est bien pris et que ne fera-t-on pas subir aux hommes dans cent ans qu'ils ne trouveront naturel ! L'autruche ne s'est jamais si bien caché la tête !

(Éditions Denoël.) YVES TOURAINE.

CLIFFORD D. SIMAK : DEMAIN, LES CHIENS.

Pour ses contempteurs, la science-fiction n'est et ne saurait être qu'une littérature d'un genre mineur, un simple divertissement. On a dit la même chose du roman policier, et c'est généralement vrai pour l'une comme pour l'autre. Il n'en reste pas moins que c'est de la formule « policière » que procèdent les romans d'un Simenon ou d'un Graham Greene, et que, sans la faveur de la science-fiction, nous ne connaîtrions pas des écrivains tels que H-P. Lovecraft ou Clifford D. Simak.

De ce dernier, il faut lire *The City*, dont la traduction française vient de paraître sous le titre : *Demain, les Chiens*. C'est un livre d'une captivante originalité. Son auteur présente la suite des récits qui le composent comme un cycle de légendes, comme les fragments d'une *saga* « que racontent les Chiens quand le feu brûle clair dans l'âtre et que le vent souffle du Nord ». Car nous sommes, au départ, sur le plan de ce qu'on pourrait appeler la « sur-anticipation » : l'Homme a disparu de l'Univers, plusieurs millénaires se sont écoulés depuis le temps où — suivant la légende en question — il a reconnu l'intelligence des Chiens, les a dotés de la parole et leur a donné pour compagnons des robots indestructibles. Tout cela, les Chiens eux-mêmes en discutent la véracité et, pour les plus subtils d'entre eux, les éléments de la légende sont d'éternels sujets de controverse et d'exégèse : l'Homme a-t-il jamais vraiment existé? Ce démiurge ne serait-il pas un personnage mythologique, une création de l'imagination canine? Mais résumons à grands traits la légende, telle qu'elle se dessine à travers les huit contes ici rassemblés...

Au XXIe siècle, les derniers Hommes, ayant atteint l'extrême pointe de leur civilisation mécanique, se sont mis à émigrer vers d'autres Mondes, abandonnant la Terre aux bêtes et aux robots, après avoir donné aux Chiens le pouvoir d'instaurer une nouvelle civilisation plus... humaine, si l'on ose écrire. Le passage d'une ère à l'autre ne s'est pas toujours effectué sans encombre. Paresseux ou fatalistes, quelques hommes se sont enfermés dans des Cités closes, pour y vivre dans un état quasi léthargique. D'autres ont trouvé, sur d'autres planètes, des modes d'existence sans aucune commune mesure avec la vie telle que nous la connaissons (c'est le thème du très curieux récit intitulé *les Déserteurs*). Avant d'abandonner la Terre, ils ont donné pour mission aux premiers Chiens intelligents et aux robots chargés de les assister d'effacer toute trace de leur existence et de leur civilisation, de leurs modes de pensée : c'est ce qui explique le caractère purement hypothétique de la légende. Enfin, l'un des épisodes de celle-ci — et c'est le sujet du dernier conte, l'un des plus ingénieux — donne à penser que les Chiens eux-mêmes auraient vu leur suprématie menacée par les Fourmis qui, ayant à leur tour acquis l'intelligence, auraient « noyauté » le monde des robots et, avec leur collaboration, réussi à forcer les Chiens à leur céder la place. En sorte que, si la légende disait vrai, les Chiens eux-mêmes auraient été amenés à quitter la Terre, et ce serait sur une autre planète qu'ils seraient à présent installés,

à leur propre insu, puisque cette légende est si ancienne qu'il est impossible de savoir à quels faits exacts elle se réfère...

On voit que nous sommes ici plus près du conte philosophique, de l' « utopie » fabuleuse que de la science-fiction proprement dite. L'humour et la satire n'en sont pas absents, et Clifford D. Simak les manie avec une subtilité parfois diabolique. Je pensais, en lisant son livre, à la thèse du R. P. Dubarle suivant laquelle la meilleure littérature dite de science-fiction pourrait bien élaborer les éléments d'une *future* mythologie, en même temps que d'une mythologie du Futur. L'humour — souvent « noir » — de Simak, qui s'exprime en particulier dans les « commentaires de l'éditeur » accompagnant chacun de ses récits, estompe l'amer pessimisme de l'ensemble, qui est lui aussi l'un des traits les plus frappants de la science-fiction dans ses formes les moins conventionnelles et dont le récit, déjà cité, qui s'intitule *les Déserteurs*, nous offre un exemple particulièrement significatif.

(Éditions du Sagitaire.) CLAUDE ELSEN.

MARDI 10 MAI

Livre nouveau. — Paul Léautaud : Journal littéraire (t. II).

PAUL LÉAUTAUD : JOURNAL LITTÉRAIRE (TOME II).

Je n'ai vécu que pour écrire, dit-il. *Je n'ai senti, vu, entendu les choses, les sentiments, les gens, que pour écrire. J'ai préféré cela au bonheur matériel, aux réputations faciles. J'y ai même sacrifié mon plaisir du moment, mes plus secrets bonheurs et affections, même le bonheur de quelques êtres, devant le chagrin desquels je n'ai pas reculé, pour écrire ce qui me faisait plaisir à écrire. Je garde de tout cela un profond bonheur.*

Autour de lui, pendant ces années 1907-1909, les faiseurs de copie se bousculaient pourtant, partout proposant vers ou prose, et parvenant à se donner dans le monde des lettres, qui n'a pas changé, une certaine figure. Qu'en reste-t-il? Qu'évoquent aujourd'hui les noms de Chéramy et de Vandeputte? On ne sait plus, à tort assurément, que l'un édita Stendhal, et que l'autre fut poète. Très au-dessus, régnaient les grands écrivains, reconnus et officiels. De la plupart on sait encore le nom, mais sans lire d'eux, jamais, une traître ligne. A leur usage on a imaginé un *Purgatoire*, où il faudrait passer, dit-on la mort venue... Non pas : l'Enfer, l'enfer de l'éternel oubli.

Ce n'est pas le moindre mérite de Léautaud de n'avoir pas été dupe. *Cette mort*, écrit-il de celle de Coppée, *est tout de même un événement. Les journaux de ce soir en sont remplis : Le grand écrivain, le grand poète. Comme ils y vont! Nous verrons cela dans quelques années.* On a vu.

(Éditions du Mercure de France.) JOSÉ CABANIS.

MERCREDI 11 MAI

Livres nouveaux. — Henri Troyat : Amélie. — Maurice Toesca : A la grâce de Dieu.

HENRI TROYAT : AMÉLIE.

Cet ouvrage est le second de la fresque romanesque qu'Henri Troyat a appelée les Semailles et les Moissons. *Amélie nous évoque la guerre de 14 vécue à Paris par une très jeune femme qui tient, dans un quartier populaire, un petit café à comptoir alors que son mari est au front. Amélie, née à la campagne y a passé son enfance. Elle apporte dans la capitale, au milieu de tout un groupe de petites gens, ses clients, un rayonnement d'innocence. Elle peut être courageuse, généreuse, sensible et sensuelle tout en gardant une pureté inattaquable. Elle sait vivre intensément l'attente de son mari. Pareil livre est d'un romancier éprouvé dont le récit chemine inéluctablement dans l'espace et le temps et dont les péripéties se nouent fortement. Point de morceau de bravoure, des pages volontairement grises, mais d'autres aussi pleines de lueurs. La guerre de 1914 y est vue avec le recul qui nous permet de saisir sa mesure d'insolite, mais aussi bien ce qu'elle gardait de classique en même temps qu'elle était le point de départ d'une nouvelle ère s'imposant au monde.*

(Éditions Plon.) JEAN FOLLAIN.

MAURICE TOESCA : A LA GRACE DE DIEU.

Après l'amoureuse et la conjugale, Maurice Toesca a choisi pour sujet de son dernier roman l'expérience la plus incommunicable qui soit : celle de la maladie. Afin d'accumuler les difficultés et de manifester du même coup son adresse à les vaincre, il a imaginé son héros atteint en pleine force, à trente ans, d'une maladie inconnue qu'aucun médecin ne parviendra à identifier et dont les symptômes sont d'abord un violent accès de fièvre accompagné non de souffrances mais d'un extrême abattement, puis des douleurs abdominales assez vives et une sensation constante de froid glacial qui persiste même au cœur de l'été et ne disparaîtra, sans raison apparente, qu'au bout de dix ans. En outre, il lui a laissé le soin de décrire lui-même son cas, ce dont un homme normal, c'est-à-dire peu familiarisé avec les troubles psycho-somatiques et encore moins avec leur expression, est d'ordinaire fort incapable. Si, malgré ces obstacles volontaires, il a réussi à rendre sensible à ses lecteurs une aventure presque aussi individuelle que la mort et beaucoup plus en tout cas que l'amour, c'est grâce à la conscience avec laquelle il analyse, en technicien, toutes les manifestations physiques de la maladie et les moindres réactions intérieures du malade, mais c'est grâce aussi à ses qualités d'écrivain, à la propriété de son vocabulaire et à l'aisance de sa narration. Il est vrai que pour donner un caractère plus banal à

cette expérience dont la véritable nature n'est autre que métaphysique, il l'a située dans un milieu qu'il a lui-même connu intimement et sur lequel il peut exercer, avec discrétion, son humour : celui de la bureaucratie. Son héros est secrétaire général-adjoint d'une certaine Société d'Exploitation, dont le siège est quelque part en province, et c'est au plus fort des grèves et des agitations ouvrières de l'été de 36 contre lesquelles il lutte comme s'il défendait sa propre vie qu'un soir, surpris de se sentir exténué, il prend sa température et découvre qu'il a 40° 2.

Mais l'anecdote n'est rien dans ce roman, ou plutôt elle n'en est que l'armature. Ce qui la recouvre, c'est cette réalité humaine fondamentale que l'auteur s'est efforcé de saisir : l'évolution d'un être sous l'influence de la maladie et en premier lieu sous l'empire de l'appréhension de la mort.

C'est la troisième nuit après l'apparition de la fièvre qui sera la nuit *pascalienne* du héros. Il vient de subir une ponction lombaire, son épuisement atteint à son comble et il ne doute plus que sa fin ne soit proche. Alors le véritable sens de la vie se révèle à son esprit avec une évidence lumineuse, en même temps que l'accable la conscience de son ancien aveuglement. Non seulement il est certain maintenant d'être passé « à côté du bonheur de vivre » — car le bonheur de vivre tenait, pour lui comme pour Gide, dans les aventures amoureuses et dans les voluptés érotiques, qu'il a toujours sacrifiées au travail — mais il se sent coupable de s'être privé de ces plaisirs et il se persuade que son sort actuel est le châtiment de son erreur. *Ma maladie*, dit-il, *aura été ma punition suprême d'avoir vécu en me préoccupant à l'excès des choses sans intérêt. Par quelle aberration me suis-je tant appliqué depuis des années et des années à me « faire une situation »!... J'ai voulu arriver. L'ambition m'a conduit là où je suis en effet arrivé : aux portes de la mort.*

Très vite son étrange condition le retranche du reste du monde. Il ne vit plus en fonction de la société ni même de son entourage, mais seulement en fonction de la mort. Il s'est familiarisé avec son ennemie au point d'entretenir avec elle un dialogue incessant. Je l'interroge à la fois pour l'attendrir et pour la sonder. Finalement ils jouent ensemble, comme à un jeu d'échecs où l'essentiel pour chacun des partenaires est de deviner les intentions de l'autre. Il établit un réseau de formules et de rites pour conjurer les mauvais présages; il s'emploie surtout à déjouer les plans de la mort et non seulement refuse d'*obéir à ses ordres*, mais s'amuse puérilement à la *dérouter* en multipliant les feintes et en changeant sans cesse de parcours. Ainsi comme elle avait décidé, lui semblait-il, qu'après avoir achevé sa cure à Vichy il se rendrait chez ses parents, monte-t-il, à l'instant de prendre le train, dans celui qui le conduira dans la famille de sa femme. Mais le stratagème échoue. Il se réveille au milieu de la nuit et s'aperçoit avec effroi que sa ruse a été inutile. *La mort était derrière moi, à me toucher.*

Au bout de dix ans de cette existence, où il a souvent côtoyé la folie, la guérison lui est accordée, comme une grâce qu'il n'attendait plus. Mais la santé ne serait rien — sans la connaissance. Selon ses propres termes, la *larve* qu'il était avant de tomber malade est

devenue « papillon ». Son esprit s'est ouvert aux vérités éternelles. Il a compris la *vanité des biens de ce monde* et reconnu les vraies valeurs. *Il m'apparut*, conclut-il, *qu'au prix de mon corps j'avais sauvé mon âme.*

(Éditions Albin Michel.) JACQUES DE RICAUMONT.

JEUDI 12 MAI

PRÉSENTATION DE « ELIZABETH LA FEMME SANS HOMME », D'ANDRÉ JOSSET (COMÉDIE-FRANÇAISE).

C'est une assez redoutable épreuve pour une pièce qu'une reprise au bout d'une vingtaine d'années. Quand fut créée l'*Elizabeth* de M. André Josset (où Germaine Dermoz demeure inoubliable), l'explication toute médicale trouvée par l'auteur à la frigidité de la reine parut audacieuse. Elle nous laisse aujourd'hui assez indifférents. Qu'Elizabeth, violée dans sa jeunesse, en ait conservé une terreur de l'amour physique, il se peut. Mais cette explication, que l'auteur nous fait longuement atteindre, ne nous paraît pas donner beaucoup d'intérêt à ce drame qui n'apporte pas grand-chose, d'autre part, sur le caractère historique de la reine. Bref on peut se demander s'il était bien nécessaire que la Comédie-Française inscrivît cette œuvre, adroitement bâtie du reste, à son répertoire. Si c'est le goût des beaux costumes et des décors qui a dicté ce choix, la Comédie aurait certainement pu le satisfaire avec une œuvre d'une autre qualité. En vérité, il y a surtout en *Elizabeth* un rôle propre à séduire une comédienne en lui fournissant l'occasion d'une démonstration de maîtrise. Mme Annie Ducaux n'y a pas manqué. On a applaudi près d'elle MM. Robert Hirsch et Bernard Dhéran. Quant à M. Alexandre, il ne paraît pas fait du tout pour les rôles comme celui d'Essex.

ROGER DARDENNE.

RENCONTRE AVEC JEAN RENOIR.

On a si souvent comparé cet homme au regard bleu d'enfant à un gros ours débonnaire qu'il semble difficile, à présent de risquer cette image sans frôler le cliché. Pourtant, il est quasiment impossible de montrer Jean Renoir en mouvement sans recourir à cette comparaison. Le pied, glissé et levé haut tour à tour, assure l'équilibre de la marche, mais le dodelinement de la tête ne prélude pas au sommeil ! L'œil de Renoir, dévasté de flammes sombres avant d'être noyé de tendresse, distingue des Himalayas et des marais. La voix grasseye sur un lit de cailloux. Le geste imprécis part tout à coup avec une fulgurante assurance. La phrase se décoche d'un jet, empennée et déjà dans la cible. On sent que l'intelligence qui la forme est irriguée par une sensibilité aiguë, une humanité à base de compréhension et de bonté. Jean Renoir, enfermé dans le faux silence des méditatifs, évoque un silo de poésie : le moindre coup de pioche fait tomber la paroi et révèle de fabuleuses richesses. Il porte le feutre cabossé que nous lui avions déjà vu arborer dans son film *la Règle du jeu.* Ses mains se tendent devant son buste quand il évoque le monde de paysans et de forêts où se déroule l'action d'*Orvet*, la pièce que viennent de créer à la scène Leslie Caron et Paul Meurisse.

— Je suis hanté par le thème de Pygmalion... L'histoire de l'artiste qui *invente* ses créatures. *Orvet* et *French-Cancan* répondent au même souci : peut-

être justement parce que c'est là mon métier et que l'on ne fait jamais rien en dehors de ce que nous apprend la vie...

Mais il appartient en propre à l'artiste de décider des toiles de fond qui serviront de décors à ses personnages. Ici interviennent les souvenirs, les imprégnations du passé. Renoir, pour servir de cadre à *Orvet*, a convoqué tous ses amis des bois :

— Quand j'étais jeune, un jour que j'essayais une Bugatti en compagnie d'un camarade, nous avons eu un accident grave... J'étais inanimé au beau milieu de la forêt, mon état réclamait des soins... Un braconnier est passé sur la route avec sa camionnette remplie de biches sanglantes, de faisans, de lapins. Cet homme, au risque de se faire emmener par les gendarmes et de connaître les plus graves ennuis, n'a pas hésité à me transporter aussitôt à l'hôpital de la ville... Depuis, j'aime beaucoup les braconniers !

Je lui demande si son dernier film *French Cancan* se souvient du *Moulin de la Galette* de son père, des belles de Toulouse-Lautrec et de certaines compositions d'Utrillo. Il hoche négativement la tête :

— J'ai essayé, dit-il, de réaliser un film qui échappe à la peinture ! 1900 avait un côté direct, féroce. Les gens mangeaient trois fois comme nous mangeons. Le langage et les manières n'étaient pas encore édulcorés par l'apport anglo-saxon...

Il cite en exemple les paroles de certaines chansons, à la vulgarité obscène, qu'aucune vedette n'accepterait d'interpréter aujourd'hui, qu'aucun public n'accepterait d'entendre.

— C'est amusant, dit-il, de faire rouler des fiacres, de rallumer des réverbères, de ressusciter les chapeaux melons !...

Et Jean Renoir qui a beaucoup joué dans sa vie, qui a brossé avec un talent incomparable les paysages du Gange et ceux de la plaine de Meudon, regarde flotter devant lui ces grandes images animées qu'il composera demain. Ces images sur pellicule, qui, comme les toiles d'Auguste Renoir reflètent la richesse inépuisable des jours, la plénitude d'un monde où les arbres, les femmes et les rivières bordent le chemin du bonheur.

LUC BÉRIMONT.

LUNDI 16 MAI

Livre nouveau. — Jacques Benoist-Méchin : le Loup et le Léopard : Ibn-Seoud.

JACQUES BENOIST-MÉCHIN : LE LOUP ET LE LÉOPARD : IBN-SÉOUD.

Certains hommes ont en eux une sorte de préconnaissance des événements qui viendront troubler sinon un équilibre quasi inexistant, du moins un ensemble de situations. M. Jacques Benoist-Méchin est de ceux-là. Il nous livra une *Histoire de l'Armée allemande* (1) au moment où nos dirigeants, politiques et militaires, avaient un intérêt certain à connaître le corps et l'âme de cette force qui s'apprêtait à bouleverser le monde. Aujourd'hui, à ces instants précis où se justifie cette parole que et *le sort du monde de demain se joue dans cette partie du monde qu'est le Proche et le Moyen-Orient* il fait

(1) Rééditée chez Albin Michel (t. I et II), la suite en préparation.

paraître deux ouvrages qu'il a voulu liés : l'un, *Mustapha Kemal*, est consacré à la Turquie, l'autre, *Ibn Séoud*, embrasse ce que fut la magnifique aventure de ce chef arabe édifiant une des plus richse nations là où soixante ans plus tôt il n'y avait que quelques tribus faméliques.

Il est à peine besoin d'insister sur l'intérêt qu'offre un semblable diptyque. Déjà deux ouvrages ont retenu l'attention qui traitent eux aussi d'un sujet identique : *le Réveil du monde musulman* de F. W. Fernau et *Vocation de l'Islam* de Malek Bennabi (1). Voilà quatre maîtres livres. Jamais il n'est apparu aussi nécessaire de puiser dans le passé les lumières indispensables à la connaissance du présent. De l'existence de ces deux hommes que J. Benoist-Méchin a baptisés avec bonheur *le Loup gris d'Angora* et *le Léopard de Ryhad*, il y a beaucoup à déduire. En effet, le fait est inséparable de l'idée, en Histoire, et l'idée est illusoire sans le fait. Or, s'il n'est point de politique qui ne soit celle de l'homme, il n'est point non plus de science de l'homme sans Histoire.

On reprochera peut-être à ces deux études de ne pas présenter toutes les qualités d'érudition qu'on exige souvent d'ouvrages de cette nature. Le reproche est valable en une certaine mesure. Il ne tient qu'aux conditions matérielles dans lesquelles l'auteur a écrit ses livres, et à l'impossibiité où il s'est trouvé de puiser à toutes les sources, de faire état des plus récents travaux. Le péché est véniel, d'autant qu'il n'était nullement dans le propos de l'auteur de présenter un ouvrage de savant. Il n'a pas voulu sacrifier à l'érudition et on ne saurait en définitive que l'en féliciter. Albert Mathiez l'a dit : l'érudition est une chose, l'Histoire en est une autre.

M. Jacques Benoist-Méchin a voulu avant tout mettre en lumière l'enchaînement des faits, en les expliquant par les manières de penser de l'époque, par le jeu des intérêts et des forces en présence, sans négliger les deux facteurs individuels qui sont, en ces deux cas précis essentiels, capitaux même : Mustapha Kemal, Ibn Seoud. On fera peut-être grief à l'auteur d'une grande indulgence pour ses personnages mais, comme le disait Philippe Ariès dans un récent numéro de *la Table Ronde :* la connaissance est liée à la sympathie.

René Grousset, dans son *Bilan de l'Histoire*, a écrit que le développement d'une société semble toujours s'opérer autour d'une idée-force, à la fois raison interne et but de cette société, car tout groupement humain, comme tout homme, se dirige plus ou moins consciemment. C'est à définir les idées-forces qui ont présidé à la désagrégation de l'empire ottoman, à la révolution kémaliste, d'une part, à la naissance d'un royaume et à la cristallisation autour de lui de la pensée islamique, d'autre part, que s'est attaché M. Benoist-Méchin. Ces idées-forces se sont trouvées très souvent en opposition : Mutapha Kemal a voulu faire sauter tous les carcans que lui opposait la tradition, tandis qu'Ibn Seoud s'est servi de cette tradition coranique pour en faire un levier puissant.

Pour Mustapha Kemal, *l'homme qui a besoin des secours de la religion pour gouverner n'est qu'un lâche*. Mais, à des milliers de kilomètres de

(1) Éditions du Seuil.

là, en Arabie, Ibn Seoud affirmait : *Je suis d'abord un Musulman, ensuite un Arabe, mais toujours un serviteur de Dieu.*

Et cependant le mot d'Ibn Seoud est vrai pour Mustapha Kemal : *Pour moi tout n'est qu'un moyen, même l'obstacle.*

Jacques Benoist-Méchin n'a pas été « qu'un imagier » de ses deux héros. Il les a placés dans la suite d'un mouvement, à leur rang dans la succession des faits qui font de l'un le successeur du lointain Erto gzul, perdu dans la nuit des temps, et de l'autre le continuateur de-Mahomet et d'Abdul Wahab.

La commune passion de ces deux hommes pour l'indépendance et l'unité vaut plus que des considérations historiques. Elle mérite une méditation.

(Éditions Albin Michel.) DOMINIQUE LINDET.

LE CONCOURS DES JEUNES COMPAGNIES.

Je n'ai pas le loisir de détailler ce concours qui m'a, personnellement, apporté plus de déception que de joie. On avait trop l'impression que ces « jeunes compagnies » avaient été constituées en seule vue de ce concours et qu'aucune d'entre elles ne faisait preuve de cet esprit de cohésion qui, en 1949, avait caractérisé la création du *Mal court* d'Audiberti par Georges Vitaly, ou en 1949, celle des *Fastes d'enfer*, par André Reybaz.

Aussi bien, le prix d'un million a été partagé en deux, ou presque. La moitié la plus importante récompensait plus Morvan Lebesque, auteur des *Fiancés de la Seine* et d'une adaptation de la *Venise sauvée* de Thomas Otway, que son metteur en scène et interprète René Lafforgue qui n'a pas fait preuve d'une technique théâtrale bien originale. L'imitation du style de Vilar est dangereuse, lorsqu'elle ne se mêle pas spontanément à une interprétation différente. La troupe de Roger Planchon, à Lyon, que je ne sais quel prétexte a tenu injustement à l'écart de ce concours, le « Workshop theatre » de Londres que nous a permis d'apprécier le Festival de Paris nous donnent l'exemple de ce que peut être une technique résolument moderne de mise en scène, alors que René Lafforgue — et ses interprètes — manque trop de souplesse pour nous faire oublier ses maîtres.

La Servante du Passeur (adaptation par Marcelle Routier d'un roman d'Ernst Wilchert) nous a surtout révélé une jeune actrice, Danielle Condamin, à qui « la Comédie de Paris » doit surtout d'avoir emporté l'autre moitié du Prix.

Pour des raisons chaque fois différentes, les autres pièces présentées *(la Technique bulgare — les Cornes de don Friolera — les Compagnons de la Maire-Longue — la Locandiera)* ne faisaient qu'accuser la hâte, la dispersion ou les erreurs de jugement que peuvent commettre de jeunes animateurs dont les conditions de travail sont infiniment difficiles. Mais s'il s'agissait de juger véritablement une jeune compagnie, il me semble qu'on a trop laissé de côté le spectacle de Guy Suarez, les *Scènes de don Juan* de Milosz que, dans mon souvenir, je continue à préférer à tous les autres spectacles.

Après la *Yerma* de Lorca qui l'avait révélé cet hiver, Guy Suarez a su trouver, avec François Perrot, Domitella Amoral, Clotilde Rabinovitch, Philippe Moreau et Maurice Garrel, les meilleurs jeunes interprètes qui puissent se trouver actuellement. Le découpage de l'œuvre de Milosz, son symbolisme foisonnant, se prêtaient admirablement à ces jeux d'ombres auxquels Guy Suarez a eu peut-être le tort d'être trop fidèle. Voulant pré-

senter un spectacle sévère, il en a accusé la noirceur bien au-delà de ce que pouvait supporter un public — et un jury — rebelle à la poésie.

Pour ma part, j'espère revoir ces *Scènes de don Juan* qui constituent à mes yeux un de ces spectacles précieux et sombres pour lesquels sont faits les petits théâtres de la Rive Gauche — derniers refuges d'un luxe poétique que l'argent nous refuse ailleurs.

GUY DUMUR.

MERCREDI 18 MAI

Livre nouveau. — Kléber Haedens : Adieu à la rose.

KLÉBER HAEDENS : ADIEU A LA ROSE.

Avec désinvolture et avec sérieux, avec une grâce un peu amère, Kléber Haedens nous raconte l'histoire d'une passion qui naît, puis qui meurt. On y retrouve la cruauté, mais cette fois unie à l'allégresse, de *l'École des parents*, le goût des personnages baroques et de la jeunesse du *Salut au Kentucky*, le don des images contrastées, des silhouettes lentement aperçues et sans cesse retouchées de *Magnolia-Jules*. C'est sans doute le livre le mieux accompli et le plus secret de Kléber Haedens.

Secret par sa technique, d'une souplesse singulière et qui ne dévoile pas tout de suite sa recette; par son ton qui suggère, semble-t-il, le contraire de ce qu'il indique, où la tendresse se lève des pages les plus cavalières et même les plus féroces; par son sujet qui se laisse prendre à des jeux incertains et d'une ardeur éphémère.

Apparemment, Kléber Haedens analyse l'impuissance qui frappe les amoureux de l'espèce de Tristan et de Yseult. Mais peut-être ce qui entoure cette analyse et qui l'accompagne est-il le plus important et le plus significatif du dessein profond de Kléber Haedens : cette bêtise qui éclate dans les prudences, dans les calculs de la bourgeoisie; ces préjugés que l'on confond avec les convenances; cet air qu'ont les plus fous d'entre nous de donner à leurs semblables le spectacle de la raison. Nous passons notre vie à nous mystifier, et *Adieu à la rose* est une comédie des erreurs, conduite par des gens qui se trompent soit sur eux-mêmes, soit sur autrui, soit encore sur les deux ensemble. Cette farce carnavalesque, Kléber Haedens la prolonge et, comme s'il désirait exercer sa fantaisie si alerte et si revigorante non plus sur ses personnages, mais sur ses lecteurs, nous ne savons pas finalement qui, dans cette ronde, portait le masque, quand et comment il était déguisé.

Je crois bien que ce roman nous apporte un art de vivre qui est aussi un art du bonheur, et qui nous impose deux exigences : celle du plaisir et celle de la lucidité. Toute la sagesse de Kléber Haedens est contenue dans ces deux mots. C'est une sagesse violemment antibourgeoise.

(Éditions Gallimard.) POL VANDROMME.

VENDREDI 20 MAI

Livre nouveau. — Samivel : Trésor de l'Égypte.

SAMIVEL : TRÉSOR DE L'ÉGYPTE.

M. Samivel, chantre bien connu de la montagne, est allé tourner un film en Égypte. Ce film, nous ne le connaissons point. Mais Michel Audrain, le photographe de l'équipe, a rapporté un album d'images si belles et si vraies que l'Égypte est rendue tout entière à qui l'a visitée. M. Audrain a le sens de l'architecture égyptienne. Des monuments les plus usés par la reproduction, du Sphinx même, il sait donner une vue nouvelle; il fixe leur étonnant relief, — le délié des formes se jouant de la dureté des matériaux, de leur volume gigantesque et de leur pesanteur. M. Audrain connaît le soleil d'Égypte et la façon dont la lumière s'insinue jusqu'au cœur des sanctuaires. Que dire de ses photographies de sculptures? Elles ont gardé leur sensualité, leur calme divin. Amoureux des détails qui permettent d'intimes approches, le photographe les restitue avec précision : dans un bas-relief inachevé de la tombe d'Horembeb, à la Vallée des Rois, on voit encore les repères du sculpteur et les corrections de maître superposées aux dessins de ses apprentis. Enfin — et ce ne sont pas les moins belles — M. Audrain nous donne de magnifiques images de la terre égyptienne et de ses habitants actuels: l'ombre des palmeraies, les reflets de l'eau fécondatrice, les éboulis de rocs au bord du Nil à Assouan, ces paysages de fin du monde qui cernent la vallée, sont prétextes à des variations où la poésie le dispute à l'habileté, et où s'opposent mouvements telluriques et constructions humaines. Le photographe accorde les mêmes soins au visage d'une femme ou d'un enfant qu'aux bas-reliefs des temples ou aux peintures des tombeaux. Quelques très belles photographies en couleurs soulignent l'immuabilité des nuances savantes que l'on retrouve à la fois sur les fresques et sur les joyaux pharaoniques, nuances qui sont celles d'un paysage aux puissants contrastes. M. Samivel, dans son texte de présentation, nous fait part de ses idées personnelles sur la civilisation égyptienne. C'est une causerie à bâtons rompus d'où émergent force images d'Épinal et physionomies pittoresques, mais aussi quelques vues audacieuses sinon nouvelles, et un certain nombre d'hypothèses plus philosophiques qu'historiques. Ajoutons qu'on a eu l'excellente idée d'intercaler entre les photos des textes égyptiens, prières, poèmes et contes, qui animent ces pages et en donnent la clé. Bien que l'Égypte ait fait les frais de publications récentes et nombreuses, il est certain que ce dernier livre assemble, avec un rare bonheur, les éléments les plus divers et les plus parfaits d'une civilisation toujours déconcertante, et d'une terre qui n'a guère changé depuis les Pharaons.

(Éditions Arthaud.) SIMONNE JACQUEMARD.

PRÉSENTATION DE « DOIT-ON LE DIRE? », D'EUGÈNE LABICHE, (THÉATRE LA BRUYÈRE.)

Il semble qu'un décret nominatif de la Providence ait désigné M. Georges Vitaly pour être le metteur en scène de Labiche. Du haut de sa retraite dernière, l'auteur de tant de vaudevilles fameux doit sourire en voyant les

soins que prend pour lui M. Vitaly, le zèle qu'il déploie à styler ses interprètes, le sens qu'il montre d'une bouffonnerie large et saine. Vraiment on ne voit pas pourquoi le metteur en scène à qui Labiche réussit si bien et que le succès récompense, ne continuerait pas la série. Il reste encore beaucoup de pièces au « Théâtre complet » du créateur de Célimare et de M. Perrichon.

Doit-on le dire pourtant? Eh bien ! *Doit-on le dire?* m'a paru légèrement plus poussiéreux que *Si jamais je te pince*, que M. Vitaly monta naguère. Mais il a pris tant de peine pour brosser, lustrer, bichonner, calamistrer ces loufoqueries, et finalement on rit de si bon cœur, qu'il ne faut ni insister ni résister. Et louons toute la troupe d'un entrain et d'un dynamisme éclatants qui enlève ces trois actes au galop de course.

R. D.

SAMEDI 21 MAI

Livre nouveau. — Thérèse Marix Spire : les Romantiques et la musique. Le cas George Sand.

THÉRÈSE MARIX-SPIRE : LES ROMANTIQUES ET LA MUSIQUE. LE CAS GEORGE SAND.

Relevons tout d'abord, pour ne pas y revenir, les qualités littéraires de cette longue étude. Ni l'appareil des notes, ni l'accumulation des citations, l'ordre strictement chronologique des faits, l'analyse précise et exhaustive des textes n'en font une œuvre rébarbative. Au contraire, tout y est vivant, pittoresque, peuplé de silhouettes cocasses ou étrangement complexes. Liszt, par exemple, est une bien curieuse figure. On passe d'une réunion d'artistes à l'autre, d'un voyage à un autre, les Pyrénées, Venise, la Suisse, et tout cela est l'occasion de querelles amoureuses et de disputes philosophiques très significatives. Planche, remarque-t-on, pense juste et George Sand décrit et raconte à ravir. L'envie vous prend d'aller remettre le nez dans l'*Histoire de ma vie* ou *les Maîtres sonneurs*.

Venons-en à la musique. Les choses se compliquent. Sans que Mme Marix-Spire y soit d'ailleurs pour rien. La musique, pourrait-on dire, non seulement lorsqu'on en joue, mais dès qu'on disserte sur elle, prête à mille interprétations.

Qu'est-ce qu'être musicien? George Sand l'est, paraît-il, parce qu'elle a l'oreille très sensible. Mais bien d'autres écrivains ont joui de cette faculté, sans avoir pour autant éprouvé jamais le moindre plaisir à écouter un concert. Hugo, parallèlement, a pu être reconnu comme un visuel, mais personne ne s'est acharné à faire de lui un peintre manqué. Les romanciers, pour être riches d'expériences, ont besoin de leurs oreilles et de leurs yeux. Ils mordent sans le vouloir sur tous les arts à la fois, mais n'en cultivent finalement qu'un seul. Être de tempérament musical est autre chose qu'être musicien.

D'autre part, cet appel à la sensibilité auditive ne prouve pas tant une passion pour la musique que pour une certaine musique. Celle qui s'inspire de la nature, comme Beethoven. Celle qui plus tard surtout essayera de revenir à ses sources naturelles en puisant dans le

folklore ou dans les bruits de l'univers. « Il y a trop de musique là-dedans », disait je crois Debussy à propos de Vincent d'Indy. On ne saurait mieux exprimer le divorce entre une musique *science* et une musique *conscience*. Et il paraît clair que George Sand a opté pour la seconde. Elle est très loin du rationalisme de Bach ou de Rameau, très proche de Debussy ou de Bartok. La chose mérite mention.

De même, on imagine assez mal que son amitié pour Liszt ait pu la rapprocher de la Musique, encore une fois avec une majuscule. Mme Marix-Spire veut non seulement que Baudelaire ou Nerval aient été musiciens, mais tous les romantiques ensemble. Certes, il n'est pas difficile de leur trouver à tous du goût pour le vague des passions, le personnage du vieux rhapsode ou la communication directe, sans l'intermédiaire des mots, du son à l'oreille, de l'âme à l'âme. Mais s'agit-il bien là d'un ralliement à la musique et ne ferait-on pas mieux d'y voir une conversion à une certaine philosophie? Révolution intellectuelle dont Rousseau serait plus responsable que Beethoven et que la musique n'aurait pas déclenchée, mais simplement illustrée. Mieux encore, on notera que les musiciens ont eux-mêmes subi cette mystique, non parce que leur art les y poussait, mais par obéissance à l'esprit général d'un siècle. Bach est plus près de Corneille que de Schumann, et Schumann plus près de George Sand que de Rameau. Si bien que finalement, il n'y aurait pas eu, au XIXe siècle, subordination de la littérature à la musique, mais rencontre de toutes les deux sur une conception commune de l'art historiquement datée, et évolution parallèle vers un idéalisme individualiste qui depuis a encore touché la peinture. Qui sait si Liszt n'a pas autant trahi la musique en en faisant selon son cœur que George Sand n'a trahi la littérature en empruntant à la musique quelques-uns de ses charmes?

En dernière analyse, l'erreur de Mme Marix-Spire est peut-être d'avoir trop considéré son sujet comme une lutte entre des arts monolithiques et de ne pas avoir assez tenu compte de phénomènes plus profonds, qui ont altéré aussi bien la musique que les lettres, et par contagion mutuelle, comme le remplacement, par exemple, du classicisme par le romantisme. Il semble qu'il lui soit apparu comme allant de soi que la musique soit romantique. Tout le monde ne partagera pas ce point de vue.

(Les Nouvelles Éditions latines.) GEORGES PIROUÉ.

LUNDI 23 MAI

Livres nouveaux. — Paul Guth : le Naïf aux quarante enfants. — James Shepley et Clay Blair : la Guerre secrète autour de la superbombe.

PAUL GUTH : LE NAIF AUX QUARANTE ENFANTS.

Il arrive à Paul Guth une curieuse aventure, assez comparable à celle que connaît la poule à qui l'on a donné à couver des œufs

de cane. Poussin ou caneton, cela se ressemble jusqu'au jour où le caneton se jette à l'eau.

Paul Guth a couvé son naïf, en écrivain plein de tendresse et d'humour, et d'autant plus sérieux que son humour cache une gravité d'humeur voisine de la tristesse philosophique. Il écrit alors *les Mémoires d'un Naïf*, puis *le Naïf sous les drapeaux*. Et voici que le personnage, en grandissant prend une puissance que son créateur ignorait peut-être; il s'émancipe et connaît des expériences qui frisent l'extravagance, tout en restant parfaitement humaines. Il se présente comme très différent de l'auteur, si prudent dans son comportement, si respectueux des mœurs et des traditions.

Oui, quel étonnant personnage, ce Naïf!

Le Naïf raconte, décrit comme un western cocasse et tendre où il jouerait à la fois don Quichotte, Sancho Pança et Candide, ses débuts dans l'enseignement. Les quarante enfants, ce sont ses élèves. La comédie se développe. Les parents y tiennent leur rôle et parmi eux la belle, l'inoubliable Gina Lantois. Ce livre est le livre des expériences premières : contact avec la vie, avec le travail, avec la jeunesse, avec l'amour grâce à l'apparition de Gina. Le rire jaillit à chaque scène.

Mais qu'on ne s'y trompe pas! Paul Guth a introduit dans son art littéraire un style neuf où l'humour le dispute à la poésie. Je n'en citerai qu'un trait que je cueille tout au début du livre : « L'usage que je faisais de mes gants étonnait mon père. A la rigueur il aurait compris que je les enfilasse. En hiver ils m'auraient protégé du froid. Mais je les tenais à la main comme un bouquet de doigts coupés... » Voilà qui est neuf, surprenant et classique. C'est l'expression d'un don d'écrivain.

Par son adresse à manier le trait singulier, par sa précision d'observateur qui se promène dans la vie avec un œil de bijoutier, par une certaine impudeur d'innocence dans la description des corps et dans l'analyse de l'amour, Paul Guth a fait mieux que composer un livre : il a créé un caractère : *le Naïf*.

Ce Naïf jouit désormais du privilège d'être passionnant par le seul fait que sa vision personnelle du monde nous surprend et nous émeut sans cesse. La qualité de l'ouvrage de Paul Guth tient de ces deux aspects que l'on ne saurait dissocier pendant sa lecture : le rire et l'émotion. On pense à Charlot; on pense aussi à Charlie Chaplin. Le Naïf est à Paul Guth ce que Charlot est à Charlie Chaplin.

(Éditions Albin Michel.) MAURICE TOESCA.

JAMES SHEPLEY ET CLAY BLAIR : LA GUERRE SECRÈTE AUTOUR DE LA SUPERBOMBE

*Voici un livre dont l'*Atomic Energy Commission, *aux mains de Lewis Strauss, tenta d'acheter le manuscrit pour le détruire, et dont la publication fit aux E. U. le bruit que l'on devine. Deux journalistes — que l'on dit bien informés — ont retracé les divers épisodes de la guerre secrète autour de la bombe à hydrogène, depuis la première explosion atomique reconnue*

en U. R. S. S., la Joe n° 1 *du mois d'août 1949. Une deuxième explosion russe, enregistrée au mois d'août 1953 — en fait la première explosion de la bombe H — entraîna l'affaire Oppenheimer, une vive rivalité dans la course aux armements thermonucléaires, et les explosions américaines du mois de mars 1954 à Eniwetok, rendues tristement célèbres par les accidents survenus aux pêcheurs japonais. Si la bombe H n'est plus, en fait, un secret, ce livre a le mérite de nous ouvrir les yeux sur quelques-uns des aspects de la lutte diplomatique, faite à coups d'intrigues internationales plus ou moins mystérieuses, et sur les querelles incessantes qui divisent les états-majors et les savants. L'ouvrage se termine sur une relation du cas Oppenheimer, sacrifié à une opinion américaine inquiète de se voir devancée dans le domaine de la bombe à hydrogène. L'enquête nous est contée d'après les débats de la commission d'information, auxquels les auteurs font de larges extraits. On veut bien croire, enfin, à la conclusion nécessairement optimiste de cette guerre secrète.*

(Éditions Plon.) J. C. C.

PRÉSENTATION DE « LES PLUS BEAUX MÉTIERS DU MONDE » (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

« Au jour le jour », « A la nuit la nuit », telles sont les deux parties du spectacle de l'Œuvre, dont M. François Billetdoux a assumé la responsabilité. Deux pièces en un acte, l'une dont il est l'auteur, l'autre étant de M. Jean Cosmos. Toutes deux réunies sous le titre commun : *les Plus Beaux Métiers du monde*, l'un étant le métier de journaliste et l'autre, beaucoup plus ancien sans doute, de « respectueuse ».

Si je pense très fermement que le métier de journaliste est en effet un des plus beaux qui soient, du moins n'est-ce pas de la manière dont l'exerce le journaliste américain que met en scène M. Cosmos. Il me paraît même assez méprisable. Cela dit, je reconnais volontiers que l'acte de M. Cosmos a de la force et du mouvement. Il n'eût pas été déplacé sur la scène voisine du Grand-Guignol.

L'histoire d'une fille et d'un maniaque que conte M. Billetdoux, ne témoigne pas d'un sens aussi sûr de la progression dramatique. Elle est longue. Mais elle est riche en indications très fines, en remarques justes. Le psychologue paraît l'emporter sur l'homme de théâtre, que ses interprètes ont du reste bien servi.

R. D.

★

La France de Monsieur Poujade

Il est entendu que, de tout temps, les Français furent rétifs à l'impôt.

Pour la plupart des écrivains, ce fait ne pose aucun problème. C'est qu'il leur semble normal. « Personne n'aime à payer », dit M. Bergeret. Sans nul doute. Mais si la fiscalité inéluctable pour tous est pénible à chacun, il faut encore expliquer pourquoi les Français s'y résignent moins bien que d'autres.

Je suis frappé de ce que le mouvement Poujade soit parti de Saint-Céré. Je connais moins bien que Pierre Benoit cette jolie petite ville, je la connais pourtant. Je m'y suis promené, moi aussi, avec Monzie, je m'y suis caché un moment, pendant l'occupation, la Corrèze m'étant devenue dangereuse.

Je le sais bien : ces régions sont, en partie, moribondes. La grande majorité des entreprises commerciales et agricoles y sont condamnées : petites épiceries, boutiques de chaussures, merceries qui ne peuvent résister à la concurrence des grands centres dont l'accès devient de plus en plus facile. Sans compter les camions qui livrent à domicile, les forains qui vendent à bas prix.

Ces commerçants, auxquels j'ai trouvé souvent un grand mérite, dont le niveau culturel et moral m'a souvent étonné, je les ai vus attendre des journées entières les quelques clients qui leur viennent encore, qui bientôt ne viendront plus, car ils ne le font qu'à raison des fidélités de famille à famille, fidélités que la nature des choses rend plus précaires aujourd'hui que dans le passé.

Le pire, c'est que ces hommes condamnés, se savent condamnés. Le marchand de chaussures, dont le père et le grand-père étaient sabotiers, vous explique, très lucidement, que ses filles fermeront sa boutique. Le paysan aussi vous explique fort bien que son exploitation est trop peu rémunératrice et trop onéreuse pour que ses enfants la continuent. Sa sobriété est parfois monstrueuse (j'en connais qui, sans être du tout parmi les plus pauvres, sont vêtus de haillons et dorment avec leur bétail). Il travaille encore, il travaillera jusqu'au bout. Mais sans espoir.

Plus le progrès s'accélère, plus saisissants et plus sinistres deviennent les contrastes dans notre pays. Tantôt, en certains secteurs, il n'est pas dépassé par les États-Unis, tantôt il n'est guère en avance sur la Perse.

C'est là sans doute un fait mondial, une injustice universelle.

Même aux États-Unis, on voit coexister le taudis et la matière plastique, l'épuisement de l'homme et l'électronique.

Mais il y a des marges. Les contrastes sont plus forts chez nous qu'ailleurs parce que la plupart des autres pays sont, ou bien plus en avance, ou bien plus en retard.

La France est à réunifier.

Cette unification structurelle n'est pas moins nécessaire, pas moins urgente, qu'en 1789 l'unification territoriale, absurdement rompue par les péages, les « coutumes » désuètes que Turgot voulut abolir.

Je me demande si la résistance à l'impôt n'a pas été, souvent, un surnom de la résistance à la mort. On s'insurge — et avec raison — contre l'injustice. Mais si on le fait, c'est que la Justice est la seule divinité qui confère à la révolte une noblesse suffisante pour contenter l'orgueil des hommes qui la font. Se défendre contre la mort, tout simplement les ennuie, puisque la mort, ils le savent bien, finira quand même par triompher d'eux.

En filigrane du « C'est injuste », il faut que le chef politique sache discerner le : je ne peux plus tenir, que le « C'est injuste » camoufle.

Je me demande si, dans le passé comme dans le présent, la résistance des Français à l'impôt ne tient pas, pour beaucoup, aux imprudences d'une politique constamment encline à sacrifier toute une portion du peuple, ou à se résigner à son sacrifice : Albigeois, Armagnacs, protestants écrasés par principe et par doctrine petite noblesse, petit clergé écrasés tout simplement par la nature des choses, la marche du progrès.

Un certain rationalisme, un cartésianisme abrupts ont rendu ici les maîtres de la France plus inexorables qu'ils n'étaient ailleurs. « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?... Je ne peux pas faire que ce qui est ne soit pas... On n'arrête pas le progrès... Ce n'est pas ma faute si les chemins de fer ont remplacé les diligences... » Ces formules-là satisfont moins l'esprit d'un Anglais que celui d'un Français, plus assuré de ce qu'il pense, moins disposé à admettre qu'on ne sait jamais, qu'on peut toujours essayer, qu'on verra bien. Elles ont sans doute propagé, et propagent à présent beaucoup de désespoirs.

Je connais un cultivateur, en Corrèze, il avait une terre en friche. Il l'a défrichée, avec sa femme. Il l'a irriguée. Il a prospéré. Son fils avait grandi. Il l'aidait. Il a été prisonnier pendant l'occupation. Le père vieilli et la mère ont dû tenir tout seuls leur domaine. Ils l'ont tenu. Ni la broussaille ni le marécage n'ont pu reprendre une parcelle de ce qui avait été conquis sur eux. Le fils est revenu. Il avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, dans son camp de prisonniers. Il dit : « Nous devrions vendre le domaine, en acheter un autre où la motoculture et la monoculture soient praticables. Celui-ci est condamné. » Il avait raison. Les parents le savaient bien. Ils n'ont pas discuté. Ils sont restés pourtant ; ils n'ont pu se résoudre à quitter le domaine qui était leur œuvre, la maison où ils avaient toujours vécu. Tous ces gens ont l'esprit ouvert, ils comprennent le progrès, les méthodes nouvelles. Ils ne

sont pas malheureux. Ils ont installé une salle de bains. Ils ont gardé tout leur courage. Mais ils ont perdu leur foi.

Il est trop clair que la terrible phrase de l'Écriture : « On donnera à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a », tend à devenir la loi fondamentale de l'Économie française. Superprofits et misère, congestion des villes et dépeuplement des campagnes, superfiscalité et fraude ou immunité fiscale ; les citoyens, hélas ! nombreux, qui ne peuvent s'agréger à quelque grand organisme syndical ou autre susceptible de les défendre, deviennent des « hors classe », c'est-à-dire des parias, et leur malheur ne pose même plus de problème à ceux auxquels on le signale.

« Les hommes au pouvoir exigent mon obéissance, mais en retour le pouvoir n'assume pas ses obligations » ; voilà le cri qui, d'âge en âge retentit dans la communauté française, et périodiquement l'ébranle ; voilà la source d'où les Poujade tirent leur force, et qu'il importe de tarir.

Il faut que la France devienne, sur la totalité de son territoire, une nation du XXe siècle. Comment maintiendrait-on l'unité de l'Union française, si on ne parvient pas à restaurer, dans la métropole, un minimum d'homogénéité?

Cette question-là prime toutes les autres, mais on se demande par qui elle sera posée.

Truismes européens.

La France continue à chercher sa propre politique extérieure. La « relance européenne » est à l'ordre du jour. D'aucuns s'en étonnent. C'est leur surprise qui est surprenante.

La France avait été l'instigatrice de la C. E. D. Elle l'a rejetée. Mais elle l'a fait pour des raisons diverses, et parfois contraires. Tels qui critiquaient le plus âprement certaines modalités du projet, acquiesçaient à son principe avec une sorte de véhémence. La rédaction déplorable de ce texte ne justifiait d'ailleurs que trop leur attitude ambivalente. Tant il est vrai qu'écrire mal n'est pas innocent. Il devenait dès lors fatal que, dans des formes diverses, la question se pose, et soit reposée derechef. Et en effet, dès le lendemain du jour où la C. E. D. fut condamnée, M. Mendès-France et M. Eden commençaient à chercher quelles formules substituer à celle que la Chambre venait de rejeter.

La pensée des Français sur l'Europe reste sans doute nébuleuse. En gros, ils l'estiment à la fois nécessaire et impossible, souhaitable et redoutable. C'est que l'Europe elle-même est une notion assez confuse, parce qu'on ne sait trop si elle désigne une entité géographique, une réalité culturelle, ou une volonté politique ; et qu'on parle de l'Europe à la fois comme si elle existait, et comme si on décidait de la faire exister.

L'Allemagne, d'autre part, est parvenue à mettre au premier plan de l'actualité internationale la question de sa propre unité. Rien, à coup sûr, de plus naturel. Rien aussi, de moins logique. Dans la mesure où il existait une communauté de nations occi-

dentales et où l'Allemagne de l'Ouest acceptait de s'y agréger, elle reconnaissait implicitement que les rapports de l'Ouest primaient ceux de l'Allemagne orientale et de l'Allemagne occidentale. Cette évidence a été obscurcie par le fait que russophiles et neutralistes en tiraient argument contre M. Adenauer. Elle n'en reste pas moins évidence. L'Allemagne est au centre de l'Europe. La déchirure de l'Europe une fois posée, il est impossible qu'elle ne s'inscrive pas — tragiquement — dans le corps germanique. Comme il était impossible que le schisme protestant, une fois consommé, ne produise pas en Allemagne toute une série de ruptures, depuis la guerre des paysans, jusqu'à la guerre de Trente ans.

Croire à l'Europe, aujourd'hui, n'a pas de sens, si cela ne signifie pas croire à la réalité de la question allemande, mais bien de la question européenne.

Le malheur est que les oscillations de la politique française inclinée tour à tour vers l'abandon et le rechignement, rendent difficile aux Français d'imposer à leurs divers interlocuteurs une netteté de pensée qu'eux-mêmes n'ont pas.

La déchirure de l'Allemagne exprime les méfiances réciproques de l'Est et de l'Ouest. Ce sont, en effet, ces méfiances qui ont empêché les puissances victorieuses, après avoir exigé de l'Allemagne une « reddition inconditionnelle », d'élaborer un traité de paix dont elles eussent imposé les stipulations.

Le malheur est que ces méfiances soient de part et d'autre justifiées.

Du côté soviétique, parce que les Russes ont subi en 1917 le traité de Brest-Litowsk et qu'ils ont vu, en 1941, les armées de Hitler devant Moscou, devant Léningrad et dans Stalingrad.

Du côté américain, parce que les U. S. A. ont vu, après 1945, Staline décevoir les espérances que le président Roosevelt avait mises en lui, et la confiance qu'il lui avait faite.

Un pas serait sans doute fait dans la voie de la coexistence si les uns et les autres parvenaient à comprendre les griefs de leurs interlocuteurs. Si les Russes parvenaient à comprendre ce qu'a pu signifier pour leurs alliés l'abaissement du rideau de fer, et si les Occidentaux parvenaient à comprendre ce qu'a pu signifier pour un Russe la paix de Brest-Litowsk.

Nous en sommes encore loin, je pense. Il est probable que très peu de Russes, même dans les milieux « responsables », même aux échelons politiques et plus élevés, mesurent la déconvenue américaine de 1945. Il est même probable que pour la plupart d'entre eux, cette déconvenue n'est pas sincère. Leurs diplomates si lucides et subtils, et exempts de naïveté, n'ont sans doute pas admis que le président Roosevelt ait pu penser sérieusement qu'ils viendraient en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie sans y établir les gouvernements bolcheviks et satellites que à leur sens, leur présence impliquait. Il est — et il reste probable — qu'ils ont vu, soit une manœuvre de propagande, soit un début d'agression dans les reproches qui leur étaient faits à cet égard. Il est probable qu'ils n'ont pas

mesuré le crédit dont, à la fin de la guerre, ils jouissaient outre-Atlantique.

C'est que la Russie, quoi qu'on pense, n'est pas un pays jeune, tout au plus un pays rajeuni. Les peuples divers qu'elle rassemble sont, pour la plupart, de très vieux peuples, héritiers de très anciennes traditions et dépourvus de candeur. Leurs grands romanciers sont les psychologues les moins candides du monde chrétien. Ils n'ont sans doute pas compris le désarroi des Occidentaux quand, soudain, l'accès de Prague, de Budapest et de l'Allemagne orientale, leur devint aussi difficile qu'au XVe siècle l'accès du monde turc.

Il est d'autre part trop certain que les Occidentaux ne se sont jamais représenté clairement les effets réels du traité de Brest-Litowsk. Beaucoup de Français, même cultivés, avertis, étaient généralement étonnés lorsque, dans les années 30, je leur montrais sur une carte, l'étendue des territoires arrachés à la Russie par ce traité néfaste. Beaucoup me regardaient comme russophobe quand je leur disais qu'à mon estime, il était impossible que les Russes se battent pour défendre ce traité. La Russie a été attaquée, envahie tour à tour par les Polonais, les Suédois, les Français, les Allemands. Qu'ils veuillent ou non étendre leur domination, leur idéologie, leur régime à toute la surface du globe, il est impossible que, malgré leur puissance, ils regardent sans inquiétude leur frontière occidentale. J'ignore quelles sont leurs aspirations, leurs « intentions », je suis las d'entendre dire qu'il faut « les sonder »; la politique d'un grand peuple n'est pas une vessie, le Politburo n'a pas la pierre... Quelles que soient ces « intentions », le comportement des dirigeants russes dépendra, en fait, des circonstances et des résistances. Ces grands desseins-là ne sont déterminés qu'après coup, par l'Histoire. C'est une erreur de s'imaginer que les Capétiens ont découpé, consciencieusement, un pointillé hexagonal inscrit par Dieu sur la surface de l'Europe; il n'était nullement exclu que la France s'étende jusqu'au Pô ou s'arrête à la Somme.

Mais il est impossible que le peuple russe ne garde aucun souvenir des agressions qu'il a subies.

Tant que la double méfiance, des Russes envers l'Occident, et de l'Occident envers les Russes, n'aura pas diminué, il va de soi que la « question allemande » n'est susceptible d'aucune solution pacifique. Toute solution proposée fera craindre, aux Russes une nouvelle invasion occidentale, aux Occidentaux une nouvelle extension des conquêtes soviétiques. Il est trop clair que l'Allemagne ne peut être réunifiée que dans une Europe réconciliée. Faute de quoi elle risquerait de devenir la première victime de sa propre réunification.

Ce qui, à vrai dire, me consterne, c'est que des évidences tellement simples rendent déjà un son étrange dans une atmosphère saturée de mensonges où les paroles se déforment aussitôt, comme elles gelaient dans l'île de Rabelais.

EMMANUEL BERL.

Réflexions sur l'œuvre du P. Teilhard de Chardin

En lisant les beaux textes d'hommage que la Table Ronde du mois dernier a publiés sur le P. Teilhard, j'essaie de fixer une dernière fois, pour moi seul, ses traits, sa physionomie intellectuelle, sa place dans l'histoire des idées en ce monde.

Le 22 juin dernier, j'avais causé avec le P. Teilhard de passage à Paris ; je retrouve dans mes notes ce qu'il m'avait dit. En particulier, ceci : que « le Christ, depuis qu'il est ressuscité, est le lieu de convergence de Tout, ayant échappé aux limites de l'Incarnation historique »... L'humanité, à mesure qu'elle saisira sa convergence croissante ne pourra aller que vers lui. Et si, par hasard, il y a d'autres humanités (ce qui lui paraissait très probable à cause des milliards de galaxies, et, parce que, disait-il encore, c'est la loi de la vie d'aller jusqu'au bout), eh bien ! on ne peut pas savoir leur forme biologique, ni s'il y a eu en elles une incarnation ou son équivalent, mais on peut être assuré que ces humanités, dans leur genèse, montent vers ce *Point Oméga*, où elles se réuniront à la nôtre dans le Christ ressuscité.

L'Être, disait-il aussi ce jour, l'Être? Je me demande s'il n'y a pas une notion encore plus profonde qu'*esse*, et c'est *unire, uniri*, unir, être uni.

Et je notais, jouant sur le mot, que, pour lui, il n'y avait pas des *essences*, mais des *escenses* (florescences, sénescences, adolescences...)

. . . .

Je pensais à cet entretien en apprenant sa mort.

Le soir du jour de Pâques, le P. Teilhard, qui était en visite chez des amis, a été enlevé presque en une heure de temps sans avoir pu reprendre conscience. Il était beau, pensé-je, que ce fût le soir de Pâques : celui qui méditait sur la « récapitulation », qui, à travers l'histoire des espèces, fixait ce moment où « Dieu serait tout en tous » il était normal qu'il fût *ravi* le soir de la Pâque.

A ce dernier passage, j'avais été frappé d'une sorte de dégagement par rapport à tout : plus que jamais, frais, direct, prompt, un peu désinvolte. On aurait pu appliquer à ses propos le mot de Nietzsche : « la gravité, et l'enjouement s'y donnaient tendrement la main ». Un crâne allongé et qui ressemblait à un silex bien taillé, des yeux d'acier droit fixés dans les vôtres, des mains longues et ductiles, qui pouvaient aussi bien tenir le crâne du Sinanthrope que la plus petite de ses dents. Je ne sais quoi d'un Anglo-Saxon, d'un explorateur, d'un voyageur éternel, qui s'ajoutait, sans pourtant le démentir, au moule jésuite primitif. Tout cela traversé par un immense élan.

Je lisais parfois ses écrits. J'essayais de le situer dans la mappemonde, et c'était malaisé...

Il faut distinguer entre les pionniers et les maîtres : ce sont deux vocations rarement conjuguées. Les pionniers avancent dans les broussailles, ils sont avant-coureurs, ils se déchirent les mains aux épines. Ils tâtonnent. Il faut leur laisser la liberté d'errer. Quand les pionniers ont fait leur œuvre, les maîtres viennent et ils fabriquent des routes carrossables, des ponts sur lesquels les peuples vont passer ; ils mettent, comme le disait Péguy, des poteaux indicateurs. « L'œil vif, la main prompte et le pied assuré, il avance sans qu'il sache comment, par talent plutôt que par règle, il ne laisse aucune trace, il ne peut servir de règle à aucun autre. On est enchanté et perplexe. » Ainsi parlait Newman, peut-être de lui-même.

De Newman, on peut se demander s'il n'était pas, par rare rencontre à la fois *maître* et *pionnier*. Mais le P. Teilhard, indiscutablement, était un pionnier. C'était sa voie, sa lumière, son purgatoire.

Il avait reçu en Angleterre, au temps des persécutions, la formation philosophique et théologique de la Compagnie. Mais les jésuites de ce temps étaient routiniers. Il avait été rebuté et non séduit. En vérité son tour d'esprit, ses expériences profondes le portaient vers la science et vers la mystique (un peu comme Pierre Termier), mais non pas vers cet entre-deux occupé par les concepts et qui est, en Occident, notre domaine privilégié : philosophie-théologie. Et cela me faisait réfléchir au développement de la pensée, depuis Socrate et Platon sur ce petit cap d'Asie.

Que dirai-je? Sinon qu'en Europe, la pensée humaine, (à la fois en Grèce et en Judée, et bien avant le Christianisme,) ne s'est pas accommodée à une connaissance de type *cosmique* et qui combinerait la science des choses extérieures avec la science du salut. Appelons, faute d'expression meilleure, cette combinaison : une *Gnose*. Elle n'apparaît pas chez Platon, où le cosmos n'est étudié que tardivement dans ce dernier dialogue du *Timée*, qui d'ailleurs ne lie pas la science à la vie spirituelle, traitée jadis dans le *Banquet*, le *Phédon*. On peut dire qu'il y a des traces infimes de *gnose* chez saint Paul, par exemple lorsqu'il nous dit dans *l'Épître aux Romains* que toute la créature gémit, attendant avec un ardent désir, la révélation des fils de Dieu. (Et encore, je ne suis pas sûr que saint Paul ici parle de la créature physique, peut-être pense-t-il seulement aux âmes?) Ce qui est sûr, c'est que la théologie occidentale n'a pas suivi cette voie. Elle s'en est vite méfiée, et sans doute à cause des systèmes appelés « gnostiques », qui mettaient la foi en péril par un mélange bâtard de l'Évangile avec des conceptions sur la genèse du monde.

On peut dire que la théologie occidentale, après la Gnose, a été agnostique, antignostique, qu'elle a éliminé de son champ les hypothèses de type scientifique, qu'elle s'est méfiée du cosmos et de la connaissance du cosmos comme tel — qu'elle a suivi la voie de Socrate, lequel laissait le cosmos aux « physiciens » et ne s'occupait que des choses de l'ordre moral, craignant que, dans les

choses du monde physique, le démoniaque n'intervienne. La théologie s'est constituée dans une atmosphère extrêmement *pure* (au sens où on parle de gaz pur), un peu raréfiée, sous le rapport des sciences. Les éléments n'étaient pas pris de la connaissance du monde, c'est-à-dire du cosmos, mais de la connaissance conceptuelle et métaphysique. On peut se demander si c'est là un inconvénient. Je crois que ce fut un immense avantage : la manière dont la connaissance du cosmos varie, dont les « philosophies de la nature » se remplacent, montre combien est caduque l'image que l'on croit pourtant *scientifique* du monde. Et de nos jours où l'on voit se renouveler si vite la face des « systèmes du monde » on devine combien il serait dangereux, pour la foi, de se lier à un de ces systèmes quel qu'il soit. On a eu grand tort de paraître lier à jamais l'Incarnation du Fils de Dieu à l'immobilité de la terre, pivot de cosmos infini. On aurait sans doute le même tort de chercher un lien nécessaire entre la religion chrétienne et l'Évolution vaguement définie. Et ce n'est pas à dire que les Gnoses soient inutiles. Elles sont les matériaux des philosophies et parfois aussi des théologies, l'humus ambigu d'où surgit la fleur aux dentelures.

. . . .

Que voilà donc un long détour pour situer le P. Teilhard, pour comprendre son isolement.

Lui, certes, appartenait à cette race d'hommes qui a besoin de toucher et de croire plus que de penser dans ces intervalles « conceptuels » qui s'étendent entre la palpation et la foi. Il m'avait raconté les origines de sa vocation mystique, comment, âgé de six ans, en touchant (si j'ai bonne mémoire) un morceau de fer forgé, ou plutôt un clé de charrue, il avait soudain senti ce qu'il y avait de dur, de sûr, d'existant, de consistant, de réel, de créé dans *la matière*. Mais, dans le même temps, une sainte mère lui révélait le *Sacré Cœur* de Jésus. La matière, le cœur de Jésus, ces deux pôles extrêmes de la contemplation, lui furent donc révélés à cet âge d'enfance où l'on ne voit pas la contradiction.

Et, pour lui, la matière ne fut jamais damnée, ni suspectée, ni mise entre crochets, ni conçue comme incapable de nous rapprocher de l'esprit : elle fut plutôt conçue comme une voie vers l'esprit. Et le « cœur de Jésus », cette mystique capacité d'unité et de récapitulation, que le Témoin avait vu percé par la lance sur la croix, fut conçu comme le centre moteur autour duquel tout finalement devait s'unir. Et, entre la matière et ce Cœur, l'épopée de la vie apparaissait : son élan, son « Évolution », qui était aux yeux du P. Teilhard, non pas dispersion en gerbes autour d'une origine, comme pour Bergson, mais réunification des espèces et de l'humanité en vue d'un « point Oméga ». C'est pourquoi, pour son esprit géomètre, « l'Évolution », comme il la comprenait, avait un rapport avec le Christ.

Il éveillait, il excitait, (il irritait aussi par les imprécisions de son langage, par exemple par cet usage abusif des majuscules). Il offrait aux philosophes, aux théologiens une coulée de lave comme les volcans de son Auvergne dont il contemplait

enfant, ainsi que le jeune Pascal, les formes devenues dures.

En attendant qu'une critique soit faite, par les amis et les adversaires, conjugués dans la recherche du vrai, je voudrais qu'on retienne ce qui chez lui, pendant les trente années où je l'ai connu, n'avait toujours paru être au-delà de la discussion. Cette vocation, si contraignante dès son jeune âge d'annexer à la pensée, à la prière catholique certaines formes de la sensibilité moderne, qui, généralement, sont comme accaparées par l'athéisme ; bien plus, qui alimentent les attaques les plus insidieuses contre la conception chrétienne du monde.

Comme M. Pouget, mais d'une manière plus poétique, plus dégagée, plus vaste, moins hébraïque, moins paysanne, moins sûre, il était pénétré d'un sentiment intime de la nature en travail, de la création conçue comme continuée, comme progressive aussi. Il avait l'amour du *cosmos*, tel qu'il est sorti des mains de Iahvé, mais d'un cosmos où si j'ose dire le Fils et l'Esprit « travaillent jusqu'à présent », comme dit saint Jean, pour compléter l'œuvre du Père. Je me rappelle comme, vers 1920, il libérait les jeunes Normaliens des fausses cloisons, en leur disant que le travail de la connaissance, était une œuvre de sacerdoce, dans laquelle l'esprit saisissait le réel pour l'assumer, le sublimer, l'offrir. Ou, quand il montrait que c'était par un malentendu tragique que l'attrait de la terre détournait de Dieu. Et, quand il disait qu'il fallait que les chrétiens agrandissent l'image, un peu rétrécie, qu'ils avaient du Christ, pour qu'il devienne à la dimension du monde, si dilaté dans l'espace et dans le temps. Dans les travaux dispersés du P. Teilhard, qui sont des notes de laboratoire prises pour lui seul et quelques amis, des confidences secrètes, il faudra d'abord retenir (avec ceux qui portent sur sa spécialité) les textes de sa méditation. Là est la source. Là est aussi le message.

C'est une piété d'un ton peu ordinaire, que celle qui prend pour tremplin ce que l'ascèse commune tient pour un obstacle ; qui glorifie la créature dans ce qu'elle semble avoir de plus opaque : la *matière*, la *terre;* ou de plus vif et tumultueux : la *vie*, la *genèse;* ou de plus ancien : les préparations d'*avant l'histoire;* qui ne s'effraie pas de tout cela, mais qui, au contraire, en fait sa nourriture et son habitation. Il y avait du saint François d'Assise dans cette piété, mais un François d'Assise qui aurait senti sa fraternité avec la *cosmogenèse* par l'intermédiaire de la « recherche scientifique ».

J'étais frappé de voir comme le genre de piété du P. Teilhard était perméable à ces âmes, nombreuses en notre temps, qui aiment trop ce monde pour pouvoir aimer autre chose que lui, pour qui la religion chrétienne est mal supportable, parce qu'elle leur paraît mépriser la concrétude, la recherche, la peine, le travail, la plénitude de cet espace-ci et de ce temps-ci. La mystique qui se dégage de l'œuvre de Claudel tend à recharger cet univers de sa densité créatrice originelle. Mais Claudel est trop poète pour être l'aliment des esprits scientifiques. Le P. Teilhard avait le charisme pour redonner aux gens religieux le goût du cosmos, pour les introduire ainsi à une nouvelle lecture de la Bible, devenue plus savoureuse.

Tout cet amour de la Terre, de la Peine, et du Temps, que la mystique marxiste tend à redécouvrir, et qu'elle corrompt aussitôt avec sa gangue matérielle, chez le P. Teilhard, cela s'épanouit vers l'union, la joie, l'éternité. Et le sacrifice nécessaire, l'indispensable barre de la Croix apparaît non comme un supplice inventé pour faire souffrir, mais comme une loi d'unification, de simplification, de sublimation. J'ai retrouvé chez lui certains accents du P. Gratry.

De ce point de vue, la pensée de Teilhard entre dans l'histoire de la mystique ; le témoignage de plusieurs convertis déjà l'y place. Technique et mystique et non pas philosophie et théologie : c'est là son domaine plénier. On ne l'agrandit pas en négligeant de tracer ses limites. Ce sont les limites qui dessinent une figure éternelle.

Je ne veux pas parler de l'accusation ridicule de panthéisme qui lui a été faite. Mais j'ai été surpris en lisant les gazettes de voir que certains esprits libres, jugeant du dehors, s'étonnaient qu'il n'ait pas quitté l'Église ou la Compagnie de Jésus. Mais il était essentiellement d'Église, lui qui ne pensait qu'à l'unité. *L'Être*, ai-je dit, était pour lui un mot obscur, mais non pas l'*un*. Et toute son œuvre au fond est une histoire de l'unité, c'est-à-dire de l'unification dans le Christ de toute créature. Comme les esprits de la première moitié du siècle, il insistait sur la continuité, l'évolution, l'élan, le progrès. Il semble que maintenant nous sommes plus sensibles à la discontinuité, à l'émergence, à la mutation, à l'assomption. Mais, à y bien regarder, ces aspects n'étaient pas étrangers à l'œuvre de Teilhard, bien que l'accent n'y soit pas mis. En tous les cas, tout chez lui aboutissait à agrandir la personne humaine par une communion dilatée avec les autres personnes et non pas à la dissoudre.

Étranger, Teilhard de Chardin, dans la Compagnie de Jésus, lui qui montra, par sa docilité, que l'obéissance n'est pas un mot vide de sens ! Il était par certains côtés, cet inclassable, un jésuite-type, assez parent de ceux de l'origine, ces conquistadors difficiles à fixer, dont Pierre Dominique vient de retracer la vie, qui rêvaient de donner des continents entiers à la foi, comme saint François-Xavier, avec ses Indes, son Japon et sa Chine, allant vite, bousculant les usages, et ne s'attardant pas pour organiser. Lui aussi était plutôt excitateur qu'organisateur de pensées. Et les continents massifs, qu'il comptait annexer à une vision chrétienne du monde, c'était le monde des inimaginables durées, le monde des masses statistiques, le monde de la macro-évolution, le monde des foules humaines. Il avait un sens aigu des immenses *délais* du grand œuvre, de ces espaces infinis du temps, non effrayant pour lui mais pacifiant, qui ont précédé Israël et Jésus, de ces essais, de ces prototypes humains qui ont précédé Adam... Et cela lui donnait l'idée des délais, et des intervalles de l'avenir. Il nous arrachait à l'espace, et aussi à nos échelles de temps, si limitées. Il essayait de voir l'œuvre de Dieu à l'échelle de Dieu : d'où son optimisme. Il se peut que le pessimisme soit lié aux petites échelles et à la vue basse.

JEAN GUITTON.

La querelle du bilinguisme

Les Français ignorent certainement que les maîtres de leurs destinées préparent — et non pas en secret — des mesures capitales qui peuvent modifier la langue, la culture et l'âme même de leur nation. Les projets de bilinguisme franco-anglais sont en effet presque officiels. Il est possible qu'ils soient un beau matin notifiés au public, peut-être même mis en pratique, sans qu'une législation spéciale intervienne. De bons esprits s'alarment, d'autres bons esprits applaudissent par avance. Il va de soi que les premiers sont de nature conservatrice ou réactionnaire, que les seconds ont une confiance optimiste en l'avenir, et qu'ils se soumettent par avance à tout ce que la fatalité, la dialectique ou la Providence nous proposent.

Nous n'aurons garde de trancher leur querelle, bien que nous ayons de bonnes raisons pour prendre parti. Mais, avant d'éclairer le débat théorique, sera-t-il permis de douter qu'il ait dans les faits toute l'importance qu'on lui suppose? Ce doute paraîtra bien imprudent ou bien insolent puisqu'il s'agit, paraît-il, d'une question très grave pour le pays, ou d'un péril pressant... Mais les pires sortilèges sont toujours conjurés par la pesanteur des choses et la paresse des hommes. « Je ne crois pas du tout à la tyrannie des démons », est-il dit à peu près dans *la Nuit de Walpurgis*.

Il s'agit en principe de rendre obligatoire l'anglais dans toutes les écoles françaises, tandis que, reconventionnellement, le français le deviendrait aussi dans toutes les écoles d'Angleterre et d'Amérique, sans parler des Dominions britanniques naturellement. Le pot de terre et le pot de fer concluront une alliance solennelle. Grâce à cette réciprocité, et à cette égalité, le monde tout entier secouera une malédiction qui date de Babel. En tout lieu de tout continent, une des deux langues maîtresses suffira pour se faire entendre, et par conséquent comprendre, et par conséquent aimer... Les civilisés d'abord, les primitifs ensuite s'intégreront (tiens, déjà un anglicisme !) ou plutôt se fondront dans une magnifique unité. De même que le monde antique finit par être gréco-latin (ce qui ne l'empêcha point de périr), de même le monde moderne deviendra, spirituellement, franco-anglais...

Notez que ce beau rêve ne fleure pas chez nous, un parfum de défaitisme. Bien au contraire. Il marquerait plutôt le dernier sursaut d'un impérialisme désespéré. Car, dans la situation où se

trouvent à présent la langue française, la culture française, ce serait un éclatant succès que de les faire remonter au premier rang *ex æquo* avec un concurrent qui menace plutôt d'occuper seul la place... Il faut voir les réalités comme elles sont. La restriction de notre influence ou de notre prestige n'est pas due forcément à une décadence. En valeur absolue, nous pouvons n'avoir point fléchi ; nous avons sûrement reculé en valeur relative. Il y a dans le monde bien d'autres centres d'attraction qu'aux époques où Athènes, Florence, Paris (pour respecter le palmarès d'*Anthinéa*) détinrent l'hégémonie. Au dire des naïfs donc, l'établissement d'un bilinguisme franco-anglais pourrait passer comme un triomphe. Les partisans n'en sont pas si prétentieux. Ils feignent de croire qu'une promotion de la langue française au rang de seconde langue internationale est toute naturelle. Les adversaires y prévoient au contraire la suprême catastrophe : elle consacrerait au moins la fin d'une suprématie qui a cessé depuis longtemps, mais dont ils caressent en secret l'illusion.

Disons vite que la lutte entre les deux camps n'est pas du tout égale. La campagne pour le bilinguisme est placée ici sous le patronage même du chef de l'État, et du ministre de l'Éducation nationale. De nombreux personnages consulaires, et des universitaires de marque la soutiennent. En face, il n'y a guère que des publicistes, des écrivains, *quorum pars minima fui*... Un professeur (de mathématiques, spécifions-le) M. J.-M. Chevallier, a récemment écrit dans un libelle de propagande : « Certaines oppositions un peu voyantes (...) démontrent bien qu'il s'agit là d'une idée-force, créatrice d'espoir pour les uns, menaçante pour la tranquillité des autres. Vive l'espoir ! et tant pis pour la tranquillité ! » Il estime d'ailleurs, ainsi que M. J.-M. Bressand, secrétaire général du Mouvement, que le « bilinguisme est peut-être l'ultime chance de sauver le français »...

Autrement dit, dans la concurrence actuelle des grandes langues, la nôtre risque d'être vaincue et réduite au rang d'un parler local comme l'albanais ou le norvégien ; si elle lie sa fortune à celle de l'anglais, elle se donne des chances de survivre. L'alternative n'est pas si audacieusement exprimée. Elle se cache pourtant dans l'esprit des bilinguistes. Comment dès lors décourager ces hommes de bonne volonté?

Pourtant, les arguments qui peuvent leur être opposés ne manquent pas. Dont le premier est que l'association proposée ne sera point loyale. Les francophones auront toujours plus grand besoin de l'anglais que les anglophones du français. Et beaucoup plus nombreuse, la première catégorie aura forcément tendance à appliquer la raison du plus fort. Nous possédons déjà des concitoyens arabes, et plus encore de protégés, de ressortissants qui emploient certains dialectes de la langue du Prophète. Supposons que l'on décrète le bilinguisme franco-arabe, et devinons combien, dans cent ans, la métropole comptera d'habitants qui parleront aussi arabe, tandis que les Africains de l'Union française auront appris le français...

Le second argument, c'est qu'on ne peut vraiment prévoir quel

effet produira la contamination de deux langues qui ont suivi jusqu'ici des chemins très différents. « L'anglais, dit le grand linguiste Vendryès, n'a presque aucun son de commun avec le français. » L'américain, par ses voyelles et son consonantisme, diffère de presque tous les idiomes d'Europe. Qu'adviendra-t-il du mariage brusque de la carpe et du lapin? A quoi une universitaire distinguée, membre du Comité d'Action bilingue, répond gentiment que les méfaits seront sans doute réciproques. Si le français se corrompait, l'anglais pourrait se corrompre aussi : ses articulations, ses diphtongaisons pourront se modifier à l'exemple de l'articulation nettement syllabique de la « monophtongaison » du français... Mais cette réplique ne nous touche guère, parce que les risques que nous courons nous émeuvent seuls et que nous sommes très peu consolés par l'espoir d'exercer sur le conjoint la loi du talion.

M. Jean Désy, l'éminent ambassadeur du Canada, et qui compte naturellement parmi les présidents d'honneur du *Monde bilingue*, nous rassure par d'autres considérations. D'abord « l'étude d'une langue seconde peut favoriser la maîtrise de la langue maternelle, en présentant des points de comparaison et en stimulant la réflexion sur le vocabulaire et la syntaxe ». Ce qui est vrai, mais pour une part infime des bilingues : la classe vraiment cultivée, voire lettrée, en qui s'éveille ce sens mystérieux qu'est la conscience linguistique. Pour les autres, serviteur!... Avez-vous jamais remarqué que dans les régions quasi bilingues de notre territoire, l'alsacien, le breton ou le provençal aide leurs usagers à parler plus purement et plus délicatement le français? Au Canada français même, il faudrait distinguer. L'ambassadeur reconnaît aisément que « dans les milieux urbains minés par l'anglicisme, le vocabulaire et la syntaxe perdent peu à peu leur précision et se délayent dans un magma où l'on ne reconnaît plus rien. Il serait chimérique d'espérer que cette mixture enfantera un nouveau parler, comme jadis le latin en décomposition engendra les langues romanes. D'où, pour ce subtil diplomate, la nécessité d'enseigner savamment les deux langues pour éviter leur affreux mélangue instinctif dans la bouche et la cervelle des illettrés. M. J.-M. Chevallier posait la même thèse : « Le risque de confusion est bien moindre à *apprendre* un anglais correct qu'à s'imprégner, au hasard des rencontres, commerciales, sportives, techniques, militaires, d'une sorte de sabir franco-anglo-américano-slang, ce qui est en train de se produire si l'on n'y met bon ordre. »

Sur ce point, les bilinguistes ont raison. Mais il n'est pas question seulement de répandre, par l'enseignement, une langue étrangère (ou plusieurs, espérons-le) chez les Français vraiment instruits. Il s'agit bel et bien d'en inculquer une, l'anglaise par exemple, à la masse quasi ignorante. Et dans ce nouveau propos, tout change. On nous annonce glorieusement que déjà les écoles primaires de Luchon ont déjà reçu les programmes de l'anglais obligatoire comme langue seconde. La langue naturelle y étant déjà le gascon, ce sont des trilingues qui peupleront bientôt les vallées pyrénéennes,

à moins que des relations avec l'Espagne, n'y amènent, par osmose, des quadrilingues...

Car la vraie question est là. La masse des Français connaît déjà assez mal sa langue nationale pour qu'il soit à la fois périlleux et inutile de lui proposer ou imposer une langue étrangère. Ce qui est permis et souhaitable dans l'enseignement des élites (... et qui d'ailleurs ne porte pas encore de bien grands fruits, avouons-le...) ne pourrait causer dans l'éducation populaire qu'une confusion effroyable. Le magma canadien aurait ses équivalents en France, bien que nous soyons pas encore un Canada européen. Enfin les « bilinguistes » faut-il l'avouer? nous paraissent obscurément menés par des préventions généreuses, mais toutes de couleur politique. Soit une ardeur généreuse pour la cause « occidentale », soit un internationalisme d'excellent aloi, soit un amour aveugle pour les « lumières ». Le professeur que nous avons cité plus haut n'en disconviendrait pas : « Immédiatement après la lutte contre l'analphabétisme total, il n'y a pas, dit-il, de problème plus urgent, plus *authentiquement démocratique*. Le capital de civilisation amassé par l'ensemble des peuples anglophones et francophones est tel qu'une impulsion venue d'eux serait décisive, entraînant les plus rebelles par la contagion de l'exemple. » C'est faire bon marché des rébellions possibles. On conçoit très bien, à une autre époque, les mêmes raisons invoquées pour un bilinguisme franco-allemand, germano-russe, indo-chinois.

« Dans un monde voué à l'internationalisme, dit encore l'éloquent J-M. Chevallier, un obstacle demeure, plus infranchissable que les « rideaux », une inhibition de l'homme envers l'homme, un silence qui prolonge les méfiances et les angoisses ataviques : la non-communication de l'homme du peuple avec l'homme du peuple voisin. Si l'ouvrier hollandais et le paysan italien doivent commencer par échanger quelques solécismes (en franco-anglais?) je laisserai les puristes se boucher les oreilles et me réjouirai hautement. Car au niveau de ces hommes, cet échange maladroit, mais émouvant, ce signe de libération majeure aura une valeur culturelle, un contenu humain, etc... » Ici nous revoilà revenus au vieil idéalisme de 48. Hélas ! nous avons perdu de vue quelques réalités triviales et pénibles, dont il faudra peut-être s'accommoder, mais qu'on doit au moins avoir prévues :

Le bilinguisme franco-anglais nécessitera presque à coup sûr, chez les anglophones, l'enseignement d'un français simplifié, d'un français de base. Cet ersatz contrôlé vaut peut-être mieux qu'un pidgin naïf, un petit-nègre, un sabir de fortune, mais il nous est permis, à nous, de ne pas nous passionner pour son avenir...

Le bilinguisme général n'a jamais produit de bons résultats pour la masse, alors que la polyglottie des lettrés est un signe de haute culture, mais hélas ! chez des *happy few*. Le ministre belge Destrée a tenu jadis à proclamer qu'un bilinguisme officiel ou de fait « est ce qu'il y a de plus néfaste pour le développement intellectuel d'un peuple ». Un linguiste, M. Laurie, assure même que chez l'enfant ordinaire, la croissance intellectuelle, loin d'être doublée, en est diminuée de moitié. Les associations

entre l'idée et le mot sont de plus en plus vagues et aléatoires.

Enfin, pour l'avenir de notre idiome à l'extérieur, on ne peut douter que le monde bilingue s'étendra aux dépens du français dans tous les pays où l'anglais a des raisons pratiques de garder ou conquérir la préférence : Pays-Bas, Amérique latine, Proche-Orient... et même en Europe centrale. Car les Allemands qui n'ignorent pas que le bilinguisme proposé est une mesure destinée à reléguer leur langue sur le continent, ou vers l'Est (ce qui a été imprimé naguère par *le Journal de Stuttgart*) pourront très bien favoriser par représailles un contre-bilinguisme russo-germanique, du Rhin jusqu'à la mer de Chine. M. Paul Gache l'annonce en toutes lettres dans un excellent article de *Tour d'horizon* (du mois d'avril 1955). Où est dès lors le beau rêve démocratique de l'unité spirituelle en ce monde? Pour le moment, d'ailleurs, nos voisins ne procèdent pas à cette rétorsion. Bilingues ils acceptent de l'être, mais avec l'anglais et non avec le français. La République fédérale vient d'annoncer que la langue de Shakespeare remplacera désormais celle de Voltaire dans toutes les écoles de Rhénanie-Westphalie, alors qu'en 1943, le régime nazi lui-même, remplaça l'italien, langue de ses alliés, par le français, comme langue seconde chez ses satellites d'Europe centrale !

La question est donc insoluble? Non, elle peut trouver une manière imprévue de l'éluder. Un journaliste ibérique, M. Enrique Diaz-Reto vient de lancer l'idée d'un bilinguisme nouveau, où chaque peuple garderait son idiome propre, mais où la langue monde universelle serait... l'espagnol. Une utopie? Une fantaisie? pas du tout. Le projet est le plus pratique de tous, le plus juste, le plus apte à dissiper les susceptibilités, à renverser les obstacles théoriques, à frayer des voies pratiques.

Nous en reparlerons à loisir. Mais déjà, si l'association a effet de le promouvoir existe, nous nous y inscrivons d'office. Dût-elle s'appeler *la Croisade Christophe Colomb* ou *le Mouvement Charles-Quint*...

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66480.

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 200 fr.

N. M. P. P.

r.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25; un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A biblioflla : 102, Rua da Mésericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Marie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80; un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6).

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.